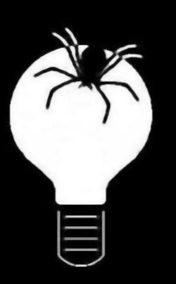


L'AMPOULE

revue littéraire énervée



Gloire & Oubli

Numéro 3

Mars 2012

ÉDITO

L'Ampoule ne faiblit pas, avec ce numéro 3 haut en couleur qui devrait plaire aux amateurs de curiosités, de petits récits étranges et de critiques sans concession.

La revue trimestrielle des éditions de l'Abat-Jour (allez faire un tour sur le site à l'occasion, nouvelles, articles et feuilletons à lire gratuitement pullulent, et trois bons romans numériques sont en vente pour une somme frôlant l'insignifiance) propose pour sa première fournée 2012 16 textes mêlant nouvelles inédites et critiques littéraires, ainsi que des illustrations diverses et variées pour le plaisir des yeux.

Merci à tous les participants : Arthur-Louis Cingualte, Diane Frost, Alain Lasverne, Salima Rhamna, Georgie de Saint-Maur, Philippe Sarr, Constance Dzyan, François Cosmos, Cécile Delalandre, Christian Jannone, Marlène Tissot, M'barek Housni, Sébastien Ayreault, Pierre-Axel Tourmente, Alban Orsini, Chris Simon, Teddy Wadblé, Christian Attard, Étienne Brouzes, Philippe Correc, Sophie Adriansen et Jacques Cauda, ainsi que Guillaume Gasnot, Sébastien Lopez, Pascale Mayeur-Sarr et Noémie Barsolle pour les illustrations. Des liens vers leurs travaux figurent à la fin (rubrique « En savoir plus »).

Le prochain numéro, en ligne le 15 juin sur notre site, aura pour thème « Énigmes & Labyrinthes ». Casse-tête chinois et sentiers qui bifurquent borgésiens en perspective. Toutes les contributions sont les bienvenues, nouvelles, articles littéraires ou culturels et illustrations en tous genres. L'appel à textes détaillé est disponible sur le site et les envois, jusqu'au 10 juin, sont à faire à notre adresse habituelle : editionsdelabatjour@hotmail.fr.
Et pour parler de ce numéro 3, ruez-vous ici.

Maintenant, frottons-nous à la gloire & à l'oubli.

Marianne Desroziers et Franck Joannic

Couverture - D'après une Image de « Notre musique » de J.-L. Godard

Édito et Sommaire - Jean-Léon Gérôme, Pollice Verso (détails)

Lecture, corrections et maquette - Marianne Desroziers et Franck Joannic

SOMMAIRE


GLOIRE & OUBLI

La Morte en Beauté

Arthur-Louis Cingualte

Mythologies autour des épisodes de la vie de Tina Aumont

« We saw the crimson leave her cheeks
Flame in her eyes
For when a woman lives in awful haste
A woman dies. »

Djuna Barnes

18/11/1970

Elle pense que les rêves que l'on fait dans les espaces clos sont contagieux.

Un temps elle ne sait pas où elle est : elle dort.
L'autre : elle ouvre des yeux épais, comme sous l'eau.

Dans le fauteuil, une main sur l'accoudoir, l'autre derrière la nuque, l'aisselle ouverte sous la manche, elle a la morgue évanouie, l'allure fainéante et sensuelle des jeunes fillettes peintes par Balthus ; à la mince différence bien sûr que son corps à elle s'est déjà allongé (un mètre soixante-quinze) ; une grande perche douloureuse au-delà des territoires de l'adolescence, une lande pas plus loin, juste ailleurs, un peu au-dessus.

C'est que son motif récite ici l'ennui romanesque, la langueur incandescente et — tant qu'il sirupe encore, presque coagulé sur la faïence blanche des toilettes — le sang. Et ces émotions rampent bas. Trop bas pour les distinguer objectivement. C'est que cette neurasthénie caoutchouteuse et mystique qui est la sienne n'a pas fléchit sa trajectoire. Elle s'est articulée depuis son arrivée en Sicile et s'est étendue sur toute la durée du tournage, jusqu'aux récifs excentriques — l'écueil soudainement tranchant — d'une actrice, d'une figure docile qui s'est lorgnée un temps héroïne.

Pour les curieux elle décroise ses longues jambes. C'est bientôt la fin.

Autour, dehors, on ne la sent pas cette fin, ça ne fonctionne pas : l'illustration est travestie. Le ciel bien trop calme, le vent trop chaud, trop doux, trop innocent. Seules des chauves-souris qui savent ce qui s'est barbouillé dans les alentours préalablement (et depuis une poignée de semaines) inspirent quelque cohérence au décor : elles préludent en acrobaties sauvages et ricanent avec une obscénité de ménades horrifiées. Et puis rapidement, comme si ça ne suffisait pas, comme si l'intervention était devenue irrésistible, d'antiques démiurges tragiques rendent à l'oasis d'horreur son intime crépuscule ; son véritable visage ; sa peinture de guerre.

Un temps encore, le soleil est semblable à une orange qui agonise.

Ensuite, comme définitivement insultée, révoltée par l'indécence de ce décor bleu-radieux, l'étoile s'esquive : des nuages s'installent et se vautrent dans le ciel comme un troupeau d'éléphants dans une mare limpide.

Ça y est : l'orage tabasse la vieille ville avec jubilation. Il s'appuie contre les murs et ses contours extravagants s'écrasent sur la vitre de l'une des salles de bain du Grand hôtel et des Palmes de Palerme.

Et le marchand de boue peut passer et repasser dans le ciel sicilien.

Tina Aumont, présence qu'on ne peut pas ignorer, l'actrice fille-de, séant légendaire, célèbre khôl aux yeux, regard ourlé lent, liquide, sa fameuse silhouette longue et molle, mutine, sa voix lascive et capiteuse comme la panthère ronronne, est restée cloîtrée dans une chambre-qui-n'est-pas-la-sienne toute la journée, seule, un même peignoir-qui-n'est-pas-le-sien sur les épaules. Contrairement à la semaine dernière, elle s'est faite rare à moto. Au moins personne ne le lui reprochera ce soir son absence à plusieurs kilomètres d'ici, à Taormina, sur le plateau de tournage : le temps est bien trop hostile pour qu'on lui demande de chevaucher sa terrible bécane pour l'ultime acrobatie.

Alors elle redescend dans le muscle, décolle sans précaution le pansement qui recouvre sa joue et découvre dans la glace sa belle balafre. Elle ne s'est pas loupée, la bandante virago ! Dos d'âne microscopique, texture carmin bien dessiné, bien à sa place ; sur quelques centimètres, longue comme l'Australie sur une carte de classe, du sommet de la pommette gauche, en un arc, elle atteint les commissures de ses lèvres. Ses lèvres qui s'empourprent toutes rubescentes et qui se mordent, se bouffent pour imiter l'éclat de celles de la cascadeuse, sa doublure. Elle passe la main

dans ses cheveux et ajuste sa coupe : ses mèches d'icône d'avant-garde sont suffisamment longues pour maquiller l'indélébile blessure. Presque un sourire dans le reflet. Une sensation de vitalité, une tendre poésie très certainement. C'est qu'hier soir elle a craché et ses dents et sa vérité. Elle peut être fière de sa cicatrice. Elle se dit qu'elle témoigne des qualités de son estomac neuf et de l'affection saisissante qu'ils nourrissent à son égard.

Son peignoir au sol, elle entreprend l'observation de ses muscles : le biceps du bras droit et les abdominaux (du bout des ongles, d'une lingerie à l'autre, comme pour chercher les bosses, les dunes sur son ventre de nacre). Léger. Très léger. Elle envisage une série de pompes, de tractions — qu'elle commence — puis finalement s'avise : ce n'est pas nécessaire, elle n'a pas de doublure pour les scènes de cul. Ça, ils le savent bien les techniciens, ils l'ont tous lu. Tina Aumont : une peau de zèbre aux motifs à décoder pour quelques baves léonines, pense-t-elle.

Soudain ça reprend forme, vers le bas, encore, une fièvre torride et sensuelle comme des sables mouvants, caressant, engloutissant ses désirs des chevilles aux cuisses.

Elle s'inquiète. Où peut-il bien être à la fin ? Qu'est-ce qu'il fout, là, en ce moment ? Celui avec ses mains qui rendent jaloux les travelos brésiliens les plus raffinés. Celui qui bavarde avec le Diable et fuit devant Dieu. Celui qui enlève les étrangères aux taches de rousseur sans savoir comment, qui collectionne les triangles de petites culottes, voit l'enfer sous les sous-vêtements et fait des nœuds avec la queue des chats. Ce loup de la Conca de Oro. Elle le sait, c'est elle le chaperon. C'est dans le script et maintenant dans sa vie : il va mal finir.

En effet, Tina sait qu'elle devra se confronter à lui le moment venu. Baisée de désir elle a englouti la cascadeuse. Elle a sucé et son audace et son courage. Elle n'est plus celle qui stimule les érections et qui ouvre ses cuisses pailletées à tous les objectifs comme l'une de Gibraltar, l'autre de Tanger, à l'océan. Elle a le rôle noble, l'héroïque, le vrai. Elle est à la fois dessous et en dehors des projecteurs. Elle est complète. Elle est tellement belle qu'on en oublie qu'elle est bonne.

Dehors ça vocifère les dernières morves de la funeste rumeur. Elle arrange ses ciseaux comme un couteau et les place entre ses dents.

Les lames ont encore le goût du sang. Elle a des pensées d'incendie.

L’orage s’épuise aussi doucement qu’elle se recouche (sans robe de chambre mais avec des sous-vêtements-qui-sont-les-siens). Elle a oublié ses dialogues et ne se souvient plus si c’est elle ou l’autre qui doit prendre la moto ce soir.

De toute façon elle préfère attendre demain. Parce que là plus rien n’est asphyxiant. Elle atteint des confins eschatologiques. Comme dans un rêve éveillé contagieux, elle reste le sourire aux yeux et les larmes aux lèvres, en quarantaine. L’idée d’une drogue qui ne fait pas mal en somme.

02/02/1970

Le pitch d'Il Cremisi Lasciare le Guance, « La Pourpre Quitte Ses Joues » :
« Au moment d’épouser sur une plage son fiancé, un mafieux, une jeune femme quitte la cérémonie avec un homme qui vient de lui sourire. L’amour est aussi étrange que soudain. Ensemble, ils traversent à moto une Sicile baroque au sein de laquelle ils visitent un hôtel inspiré des peintures de Clovis Trouille et la demeure d’un architecte cannibale ; assistent à l’invasion de Taormina par une milice lesbienne mésoaméricaine ; rencontrent un dictateur hermaphrodite en costume de Spartacus ; une Éthiopienne géante bec-de-liévrée et des chats à la queue nouée. Mais ces rendez-vous magiques et horribles sont l’œuvre de l’homme qui l’a séduite : un hypnotiseur et un assassin de femmes. Elle s’en rendra compte au terme d’un voyage halluciné alors que la traque entreprise par son fiancé et sa meute criminelle pour la retrouver les mèneront au sommet de l’Etna. »

Dans un précédent film, sa jupe trop serrée, trop courte, dévoile le triangle de sa culotte et des sommets de bas sur ses cuisses alors qu’elle enjambe le cadre d’une bicyclette. Un adolescent regarde ravi. Mais comme cette grande perche aux yeux de défonce soulignés d’ivresse ne sait pas en faire, le gamin l’accompagne un peu gêné, un peu ensorcelé. On voit très bien comment il s’y prend pour qu’elle roule : une main sur le guidon et l’autre — la caméra insiste dessus — sous la selle, donc sous son cul. Et elle se marre. Dans cette séquence mémorable de Tina Aumont (comme dans le reste de sa filmographie), il semble qu’on l’aperçoit plus elle véritablement que son personnage. On ne sait si c’est juste maladroit et accidentel ou bien alors conscient, purement provocant, donc aguicheur et même putassier (pour les plus excités). On veut irrésistiblement l’emprunter.
C’est comme ça, inaltérable : on sait que la sensualité ne s’interprète pas. Bien que dans ce même film Laura Antonelli ne puisse retenir ses seins et tout son bordel de convaincre et épater la lumière, c’est Tina, à vélo, qui l’a ému jusqu’aux larmes, le Pinto Sabre, et plusieurs nuits en plus ; des nuits

autant juteuses que tristes. Alors il l'a choisie pour être l'héroïne de son Pourpre. Pour en voir, comme un animal penche l'oreille, un peu plus (de fait Laura avait déjà tout donné). Pour la salir, la traîner dans sa bave. Qu'elle s'en prenne plein la gueule ; il connaît la réputation de l'animal : poupée fracassée envoûtante, sauvage, prêt à tout, spontané, ose-le-diable.
Oh, il va en profiter ce démon ! Mieux qu'avec une pute ! Un truc physique... C'est de cette façon qu'il fait ses meilleurs films, qu'il se dit, qu'il se répète brûlant quand son agent lui a retourne le contrat signé.

29/10/1970

Tina Aumont est arrivée hier avec son agent et un peu de son entourage, comme l'indiquait son nom sur la pancarte du chauffeur de taxi. Ce soir, elle se rend effilochée au cocktail donné en son honneur par la production italienne. C'est d'époque : les verres sont disposés sur des plateaux mobiles. Ils sont évasés. Il y a même des olives dedans. Tout est bien coloré. Les sourires en jettent comme il faut. Elle est déjà défoncée et se persuade qu'elle va danser rapidement.
Mais en fait non, pas tout de suite : elle ne bat pas en retraite, elle change de direction, de discussion. Danser à un cocktail. Sur la terrasse des plantes démesurées dans d'immenses pots de fleurs dessinent les ombres d'un théâtre plus d'horreur que chinois. Elle parle de ses jambes et de leur correspondance avec la lune, de ses bijoux et de l'or d'Atahualpa, de ses chats et des marées qu'ils influencent. Tous écoutent, des verres à lui proposer, ahuris par ses yeux paysages. Les Siciliennes présentes, elles, jaillissent jalouses, en retenue. Elles identifient, par-ci, par-là, les objets tranchants, les volumes dangereux, soupèsent pas distraites du tout les éléments du décor.

Tina cherche sa doublure mais ne la voit pas... Au premier venu : « Tenez ma glace, faut que je danse ! »
Le chanceux s'en empare, la regarde — sa robe noire taillée dans le volcan — rejoindre la piste, écarter haut ses bras, ajuster en rythme doucement ses hanches, secouer ses cheveux, les emmêler, allumer un peu... Ô la capiteuse vestale ! Prodige de la belle et bonne à la fois ! Il attend sans tenir. Cherche... Leurs regards se croisent enfin... Il lèche sauvagement la crème glacée. C'est suffisamment obscène pour qu'elle revienne bourrée bêtement vers lui. Ses cheveux éclaboussent d'extravagants confettis ; sa robe des éclats de nuit. Il l'invite à la suivre pas loin, lui rend sa glace (le cornet est entamé) « elle », « lui », une chambre à l'étage... « Oui » avec la tête... Des chambres, il y en a kyrielle... Celle d'« amis », de « la fille », du « fils », de « la bonne » (il insiste particulièrement sur celle-là...).

Parce qu'elle se donne toujours comme ça à l'étranger et qu'elle est tendre, Tina va pour celle de la fille. Derrière elle, dans les escaliers, on cherche où s'achèvent ses cuissardes.

Au travers du trou de serrure : les peluches bondissent d'extase quand Tina saute sur le lit. Quelques émotions juvéniles sous l'effet des ressorts et elle s'allonge tout à fait, se marre, zinzinule, gesticule ; une vraie petite fille justement. Lui n'y croit pas : en tailleur, par terre, sur un tapis volant, noyé dans l'abîme ténébreux de-sous-la-robe de l'actrice, il entreprend, avec des doigts tremblants, les complexes lacets des cuissardes qu'elle lui tend.

Un chemin de croix ! Des nœuds de démente ! Fil de menteuse dans le dédale ! Provocation géométrique ! Théorie des cordes corrompue ! Casse-tête chinois ! Babel à l'envers ! Op art cruel !
Déjà Tina Aumont, les bruits de la fête en bas et en plus ces pompes ! Ce qu'il flippe…

Insupportable cette lenteur de profane ! Tina explose, déchire sa robe rouge, l'effort est vital, il cogne furieusement l'air, comme si dans l'arène il fallait impérieusement la retirer : un taureau court vers elle pour la transpercer. À la voir comme ça, l'Actéon verni comprend qu'il a traversé l'écran. Maintenant même s'il demeure invisible, il sait le fond démonique de Tina, là, qui veille et file toujours, un peu comme les météores derrière le bleu du ciel. Il n'a rien à faire, elle commande. Elle est si spéciale.

Ce qui s'est passé, elle l'a déjà oublié. Pas les regards, ensuite, tout le monde au courant comme d'habitude. L'exploit, tout ça.

Le matin, déchets et ruines de la soirée, sinistres comme un viol dans un camping. Pourtant quand Tina Aumont traverse la terrasse — juste vêtue d'un long T-shirt —, les confettis qui dévalent de ses cheveux illuminent très joyeusement les traces de son passage.

07/11/1970

Il n'est rien sans lumière, dit l'Aztèque. Que le jour inonde. Dans la petite pénombre ses paupières dévoilent des yeux jaunes comme un imprimé de poison. Ses bras s'écartent, ses seins s'ouvrent comme des pétales. Elle commence à gémir. Un ronron dans la gorge, un orgasme fainéant… Ça y est ! Elle s'étire. Le miracle de la photosynthèse. Maintenant, dans le miroir, elle observe son cul, cambre, décambre, tente, le regard changeant sur une, deux, trois, quatre coutures et échantillons de pose (dos, trois

quarts, profils). Des retouches de maquillage d'un pouce humide de salive, un sourire, une gueule sérieuse, une putassière, une triomphale : elle est prête pour voir la cascadeuse, sa doublure (« pas de cul », siffle-t-elle lasse).

Taormina est une ville qui s'escalade et ne se contourne pas. Elle s'accroche au-dessus du vide, tout délicatement, sans vigueur, ni nerfs, ni larmes. Tous ses chemins qui mènent à l'Est s'achèvent vraiment : il y a des bords, certains un peu suspendus. On ne va pas plus loin : au-delà c'est les poissons, la mer et ses seize nuances de bleu.

Entre le théâtre et les abords du centre-ville, sous un arbre, dos contre tronc, considérant le vertige derrière les verres torrides de ses lunettes, Tina chante : « Et si les ongles rongeaient les enfants ? »

— Tina Aumont ? On ne peut se manquer !

Détails et querelles dans les yeux de Tina : la voilà, la cascadeuse. Inscrite directe dans le rayon le plus lumineux de la journée. Tapis d'or au sol. Reflets pastel-en-ciel. Aveuglante mais pas douloureuse. Tina à l'ombre se lève. Elle, c'est soleil noir, magie noire, bétyle d'Élagabal sorti pour la procession. Elle le sait qu'elle est ensorcelante…maudite, que son sang est de ténèbres…que son regard retire les raisons…et surtout, facette, fond, contour, forme : séduction vénéneuse, malveillante en diable. Grains de beauté ? Certainement pas : taches de panthère en trous noirs, trous de verre. Tous absorbés — elle ? Elle est naïvement impériale : à verser directement au bûcher de Sardanapale.

L'autre, la cascadeuse — et c'est, à quelques détails, le même visage ; la silhouette peut-être moins molle —, c'est l'articulation naturelle, athlétique, saine. Son sourire au zénith réclame la fraise et non pas le sang ; le miel et non pas les larmes. Une inscription courageuse dans l'espace, une acuité merveilleuse.

Sous toutes les coutures c'est celle-là même que Tina cherche, dans le miroir, dans un reflet de flaque, ou à la bougie nocturne son corps en ombres chinoises ; dans l'image d'un visage éblouissant, d'une sirène enfin entière.
Tina demeure visible mais impossédée, dans l'image. Elle se déplace avec une lucarne. La cascadeuse, elle, est là. Vraiment, elle existe, l'actrice le sait, elle vient de la toucher. C'est elle le simulacre de l'autre, sa réflexion immatérielle.

Et quel beau sourire elle a…

La dernière scène de la journée : Tina, de loin, dans le théâtre, une robe rouge un peu vulgaire, maquillée comme une pyromane, évite le taureau une première fois, la cascadeuse en fait, une très gracieuse voltige (un murmure de considération sérieuse et béate chez les techniciens), demi-tour du taureau, déterminé il chauffe le sol avec son sabot, bave, s'élance. Tina Aumont — selon le script — déchire sa robe.

Plus rien (juste une rumeur obscène et sonore chez les techniciens), le taureau ronronne. Elle traverse le plateau sur le dos d'un satyre électrique, va chercher son peignoir. Faut voir le sourire de Pinto Sabre. Bien large.

« Ô Calcutta, Calcutta. »

C'est ce qu'elle préfère comprendre d'un murmure, d'un regard qui lui est destiné, venant de derrière les caméras. Elle jure que ce n'est pas ce qu'elle a entendu.

C'est comme ça : qu'elle impose, inhibe ou excite, ce n'est plus qu'une image, un élément héraldique, un truc presque faux, pas véritablement sérieux. Alors qu'elle contient tout un orchestre d'hystérie, Tina ne sait pas vraiment pourquoi tout ça mais la réponse qu'elle cherche — elle s'en convainc — est la clef de voûte des systèmes les plus complexes destinés à justifier son monde. Ça lui inspire des mesures concrètes et définitives, une machination dans le marbre du réel.

18/11/1970

Ah ça non, dès qu'elle a souri, aucun problème pour demander la clef de la chambre. Tina a juste pris garde de ne pas trop montrer ses mains : depuis un mois elle n'a pas taillé ses griffes, au cœur de la révolte elle les a laissées soigneusement pousser. Si elles n'étaient pas si fines, si aiguisées, on se verrait dedans comme dans un revolver.

Les intervalles raisonnables se déchirent, disparaissent, reviennent puis se logent en coussins : elle fixe la molécule du délire, là, tout de suite. Son cul moulé dans le mascarpone avance, bâbord, tribord — la lune (ou le soleil noir) qui l'influence.
Le sourire aux yeux, les larmes aux lèvres, elle mouille comme un pirate dans une tempête électrique. Elle est tellement bonne qu'on en oublie qu'elle est belle.

Enfin Tina entrevoit, à la faveur fiévreuse de la lueur orange de l'ampoule, la cascadeuse aux toilettes, un short aux chevilles, agiter l'onde.

Œil pour œil, dent pour dent : « lui réifier, lui bousiller la gueule » qu'elle se dit sensuellement.

Elle se stationne à quatre pattes sur la moquette — Cherokee à décolleté, ses jambes trop longues pour la cuissarde italienne — et apparaît dans la lumière de la porte entrouverte.
Pisser les yeux fermés ? Comme dans le jardin d'une ambassade, une limousine ? Comme si rien ne pouvait se passer quand on a la Méditerranée tout autour ?

Alors la panthère se comprime, ses taches sous la peau, cambre vers la cascadeuse, rentre ses cuisses dans ses hanches, le nombril dans l'arc, les seins à peine aplatis, hisse son cul, le circule comme un Indien dit doucement « oui ».

Le sabre en avant, le tranchant « bonjour », elle bondit hors de l'image.
Un temps : le cosmos est suspendu dans les chiottes.
La première goutte de sang fait déborder son cœur.

La même chose, plusieurs nuits de novembre.

La scène : La lune est dans la chambre, sa lumière comme un lait très dilué, un peu sale. Pas un bruit, Tina est dans son lit. Autour, le bordel a des contours byzantins : il semble précéder, de cette façon, d'une multitude de petits tas complexes de natures différentes (vaisselles, linges, accessoires de maquillage, bijoux, onguents...), de quelque rituel magique. La masse de longs cheveux immobiles de Tina la rend impénétrable : son sommeil paraît, dans le ventre d'un monstre marin, imperturbable. Cependant, un temps, elle s'agite. Ensuite viennent, chuchotées, d'inquiètes glossolalies presque enfantines. Tension soudaine : ses pieds surgissent de sous le drap. On sent bien, progressivement, la lave faire son chemin vers la surface. Ses mains raclent, griffent, passent ainsi des linges à la chair sans plus s'arreter ; ses ongles se plantent dans ses cuisses. Quand elle se retourne, on remarque que son khôl s'est imprimé sur l'oreiller. Alors elle triomphe tout à fait, libère ce qui la retenait par les chevilles, la tirant vers le bas. Cet effort a le même chant que l'orgasme. Et lorsque Tina, en nage, se décide enfin à ouvrir les yeux il y a au bout de son nez, dans l'éclat de sa peau, coincé dans les commissures de ses lèvres, le dessin d'une étrange félicité. Il n'y a pas de justice quand on rêve.

Le rêve : Ses pieds tournent comme des hélices, ses seins des nageoires. Les poissons parlent, prient. Ils sont dorés à s'en faire des colliers. À la surface, l'étoile du matin est basse dans le ciel, ses rayons s'appuient sur le sol pour la maintenir à hauteur. Le territoire est noir. Il fume de belles volutes blanchâtres. Tina ne sait pourquoi ni comment elle est arrivée là. On ne la voit pas. On est à sa place. On escalade la pente vers un incendie. Hurle des syllabes étrangères. La fumée se dégage : c'est elle, effrayante, nue, glacée dans le feu, une rose criminelle à la main. On la touche on se brûle, elle se consume. Tina est mise à distance, elle est un trophée. Elle ne peut être femme tant qu'elle n'est pas devenue proie. C'est le triomphe de la mort, léguer tous les remords, pisser des fleuves de rumeurs. Tina, dans les rayons, réclame malgré elle trop de soleil. Mais on ne la remarque plus, une autre prend sa place, elle est engloutie par la bave des hommes et s'enfonce. Ce n'est pas beau à voir. Le fil qui la retenait a été coupé. Tina descend quand, la dépassant dans sa chute, la cascadeuse tombe dans l'océan. Tina s'élève. Elle pleure dans des bras, juste des bras autour d'elle, rien d'autre, ni langueur, ni fièvre érotique dans leur prise, et ses lèvres douces comme une fille timide qui l'imiterait.

Ses mouvements disent enfin ce que ses formes dissimulaient.

20/11/1970

Les solitaires ne se passent pas d'admiration. Ils se vengent pour se pardonner.

Yeux au khôl sous la visière, les jambes identiques, équivalences osseuses parfaites, longueur de cheveux trop subtilement différente pour être confondue avec sa doublure.
Elle est quelque peu excitée par les vibrations de la bécane.

Il faut la foi pour être sacrilège.

Clap ! Ça y est, ça tourne !

Elle est sa propre machination, ô horreur (les deux mains ouvertes sur les joues, la bouche un peu arrondie au centre) : elle remarque maintenant. Elle a léché le dos moelleux d'un crapaud vénéneux.
Mais pourtant elle y est, là, pour de vrai, mythologique. Le tremplin, les marqueurs de distance : comme elle s'en branle !
De la vitesse, de l'audace, qu'elle gicle. Elle pense le sabotage comme le carnaval...

Sur la voie solaire, le système lacté, Tina accélère encore, tous les regards, tous les objectifs la suivent, certains (les plus perçants) surpris par sa balafre. La fièvre dans les rayons de son palpitant qui s'éveille pour la première fois.

Plus un son, sous elle : les pieds volcaniques, à peine sous l'eau de Taormina. Le ruban de la ville, en l'air, rapetisse, rapetisse, rapetisse. Le pot d'échappement souffle la fumée brune que là, malheureusement, l'Etna ne produit pas.

Elle est allée suffisamment vite. Les derniers contours du plateau défilent. Encore au-delà, plus loin, le vide, le vrai. En dehors de l'écran même ; c'est merveilleux ici : le théâtre antique, le détroit, l'Etna, la mer, le vent chaud qui l'étreint tendrement, mille bras qui s'imbibent de son chagrin.

Tous la regardent miraculeusement s'envoler, tous ses beaux contours dessinés comme sur une amphore grecque, figure noire, ses jambes liserées dans l'air. Tandis que plus bas elle s'abîme sur les rochers, que son éclat rappelle la traîne du paon entière et que le métal de sa moto évoque un cheval naufragé, tous observent le ciel. Elle s'est évanouie dans le soleil.

L'astre s'est illuminé, incandescent — taché de constellations de confettis sanguinolents jamais vues ailleurs —, Tina Aumont rejoint les étoiles, comme Médée a quitté Corinthe.

Page suivante : montage photo consacré à l'actrice Tina Aumont (visuel : the-argument.fr)


La Morte en Beaute
Mythologies autour des épisodes de la vie de Tina Aumont

Le cas Hélène Bessette ou l'indifférence persistante

Marianne Desroziers

Lors de la publication de son premier livre chez Gallimard en 1953, cette écrivain, née en 1918, est institutrice dans une école maternelle à Roubaix, divorcée d'un pasteur et avec des enfants à charge.

Publier un premier livre chez Gallimard est certes une consécration, mais en demi-teinte car elle a envoyé son premier manuscrit à cette maison ayant pignon sur rue — et déjà un beau catalogue, doublé d'une réputation d'éditeur de « littérature littéraire » — onze ans plus tôt, en 1942.
Il est vrai qu'à l'époque son manuscrit retient l'intérêt, mais le contexte économique et politique n'est guère favorable à la publication de manière générale.

Il est possible de distinguer trois périodes dans la carrière de romancière et de dramaturge d'Hélène Bessette.

1953-1973 : Une gloire toute relative
La petite institutrice roubaisienne parvient à publier treize romans et une pièce de théâtre aux éditions Gallimard, ce dont elle est très fière, signant parfois ses courriers « Hélène Bessette de chez Gallimard ». Parmi ses défenseurs acharnés, on peut citer des personnalités de la trempe de Jean Paulhan, Marguerite Duras ou Raymond Queneau. Cependant, elle ne fait pas l'unanimité chez les critiques littéraires et les libraires ne sont pas séduits par ses livres.

1973-2000 : L'oubli de son vivant
De 1973 à 2000, date de sa mort, elle est sous contrat avec Gallimard et leur envoie régulièrement des manuscrits qui ne trouvent pas grâce à leurs yeux. Avec la mort de Queneau en 1976, elle perd son dernier allié au sein de la maison. Elle meurt en 2000, dans la misère et oubliée de tous.

2000-2006 : Le purgatoire après sa mort
L'indifférence persistante dont Bessette a été victime prend heureusement fin en 2006, avec la réédition par Léo Scheer du roman « Le Bonheur de la nuit », sous la houlette de Laure Limongi dans « Laureli », la collection qu'elle dirige au sein de cette maison créée en 2000.

Les raisons de l'absence de réussite de Bessette de son vivant

Si Bessette n'a jamais percé alors qu'elle était un écrivain prometteur, à qui la faute ?
Aux lecteurs qui n'ont pas adhéré à ses livres.
Aux libraires qui ne l'ont pas suivie, ne commandant pas ses livres, empêchant Bessette de trouver son public.
Aux journalistes auxquels Bessette reproche beaucoup de choses, affirmant que « le journal est la glorification et l'apothéose du mensonge ».
À l'école et au système universitaire qui ne produisent que des lecteurs paresseux et des écrivains médiocres.
Enfin et surtout à son éditeur, Gallimard, qu'elle accuse de ne pas assez la défendre, au sens commercial et au sens propre quand elle doit se payer un avocat pour son procès, Gallimard refusant d'engager l'avocat de la maison dans cette histoire rocambolesque (1).

Une personnalité complexe qui l'a desservie

Finalement, il s'avère que la pire ennemie de Bessette n'est autre qu'elle-même : susceptible, orgueilleuse, avec une forte tendance à la paranoïa, elle sollicite l'aide de diverses personnalités puis se vexe quand on lui propose une vente aux enchères d'œuvres de peintres liés à Gallimard, s'en prend à ceux qui la défendent comme Alain Bosquet, qui parle de Bessette dans ses conférences à l'étranger et met son œuvre au programme de ses cours.
Au fil de la correspondance dont son biographe nous donne un aperçu, Bessette apparaît souvent désabusée vis-à-vis du monde littéraire parisien et désespérée face au manque de reconnaissance dont elle souffre. Consciente aussi de sa déchéance, forcée de faire des ménages pour subvenir à ses besoins, elle se sent humiliée et injustement rejetée par les critiques, les lecteurs et même sa maison d'édition.
Elle se révèle aussi révoltée et porteuse d'une autre vision de la littérature, plus expérimentale, moins commerciale. Cette défense du « roman poétique », elle l'exprime dans « Le Résumé », un texte qu'elle fait paraître à ses frais en 1969, édité à cent exemplaires : cela aurait dû être le premier numéro d'une revue mais, suite à des problèmes financiers et malgré l'aide dont elle a bénéficié, cela restera le premier et le dernier.

Le « Résumé » : une certaine vision de la littérature

Le livre se compose de vingt-sept paragraphes visant à faire du roman poétique un genre littéraire à part entière, en rupture avec la production littéraire du moment. Hélène Bessette part du principe que la littérature a

1 Une bibliothécaire, ayant fait ses études avec Bessette et ayant pour nom de jeune fille Lecoq, comme l'héroïne de son roman, l'accuse de s'être inspirée de sa vie et la traîne devant les tribunaux pour diffamation.

cinquante ans de retard sur la peinture, l'architecture et la musique, lesquels n'hésitent pas à employer des matériaux nouveaux. Il est urgent, pour renouveler l'art romanesque et le dégager de l'immobilisme dans lequel la tradition littéraire l'a contraint, d'emprunter aux arts anciens ainsi qu'aux plus récents : la littérature doit par exemple se servir des techniques utilisées par le cinéma et la photographie pour se défaire de tous les archaïsmes qui empêchent son évolution.

Quelle littérature pour quel public ?

Du côté des lecteurs de Bessette, si la communauté qu'ils forment s'est agrandie ces dernières années avec l'amorce de réédition de son œuvre, elle est loin d'avoir touché ce qu'on nomme le « grand public ». Hélène Bessette refusait de se laisser enfermer dans la littérature laboratoire ou la littérature expérimentale ; elle disait que n'importe quel bachelier pouvait lire ses livres et que ceux qui prétendaient le contraire ne l'avaient pas lue. Comme le dit Doussinault à propos de « Vingt minutes de silence », son troisième livre publié en 1955, le lecteur d'Hélène Bessette est un « lecteur sismographe ».

Il serait injuste de parler d'échec littéraire de Bessette à tous les niveaux : les choses sont plus complexes. Une pièce de théâtre comme « Le divorce interrompu » est par exemple un grave échec commercial, puisque sur un tirage de 2750 exemplaires seuls 218 sont vendus. Cependant, on ne peut passer sous silence le fait que la pièce a été jouée à Milan mais aussi diffusée à la radio en Grande-Bretagne et sur France Culture.
Dans le même ordre d'idée, il est difficile de trancher sur sa reconnaissance à l'étranger : Alain Bosquet analyse l'œuvre de Bessette et en lit des extraits lors de ses conférences en Belgique, au Portugal, en Hollande, en Angleterre, au Canada, aux Etats-Unis et au Maroc, mais cela ne signifie pas pour autant que l'on puisse se procurer ses livres dans ces pays.

Bessette, une lectrice qui écrit

On a beaucoup rapproché Bessette de Duras ou de Sarraute, comme s'il fallait comparer une femme écrivain à une autre femme écrivain ; or, elle est aussi proche de la poésie surréaliste d'un Breton et est imprégnée de littérature américaine, anglaise, etc. Dans sa bibliothèque, on trouve aussi bien Joyce que Pound, Cummings, les philosophes allemands, les Russes ou les romans de Virginia Woolf dont elle partageait l'amour des livres, et la volonté de les lire si possible dans leur langue originale.

Obligée par sa mère de travailler rapidement, elle devient institutrice, un métier qu'elle n'aime pas, et ne va pas au bout des études universitaires qu'elle aurait voulu faire. Sa mère intervient pour qu'elle ne soit pas mutée à Paris ainsi qu'elle le demande pour être au cœur du monde littéraire. Sans être réellement autodidacte au sens strict, elle a fait une grande partie de sa culture littéraire sur le tard, alors qu'elle surveillait une bibliothèque pour gagner sa vie.

L'écriture d'Hélène Bessette

Bessette cherche à se démarquer du Nouveau Roman auquel des critiques paresseux et sans imagination l'ont trop souvent associée. Elle entend promouvoir un roman nouveau, le roman poétique, dans la lignée de Valéry, Proust, Radiguet puis Alain Fournier, Charles-Louis Philippe et Giraudoux. Elle précise « un tel livre n'est pas, naturellement, attaché à l'ordre chronologique artificiel. Il est plutôt présenté à partir d'un jeu de l'esprit auquel le lecteur doit s'adapter ».
Son style est très percutant et théâtral (à signaler, l'adaptation d'« Ida ou le délire » par Anaïs de Courson en février dernier à la Maison de la poésie à Paris), le lecteur est malmené, bousculé par la langue râpeuse de l'écrivain, sommé de combler les trous du discours qui se fait souvent monologue. Les jeux typographiques, mais aussi sur les mots et les noms des personnages, sont très présents dans ses romans qu'on lit le plus souvent d'une traite. Le lecteur entre en apnée quand il ouvre un roman de Bessette et le referme quelques heures plus tard, groggy et chancelant.
Il faut être bien assis pour se plonger dans un roman de Bessette, écrivain toujours sur la ligne de faille, en déséquilibre au-dessus du vide — vide social, psychique, sentimental. À mille lieux des livres-doudous pour lecteurs cherchant à se remonter le moral, les romans de Bessette sont pleins de noirceur et de solitude. Il ne faut pas oublier qu'ils sont écrits par une femme divorcée, seule, sans argent, ostracisée, contre laquelle tous les parents d'élèves de sa classe d'école maternelle ont signé une pétition…

Quelques extraits de ses romans

« Suite suisse » :

« Voici la chose la plus désolante du Monde.
Cette indifférence. Le masque de l'indifférence blanche.
Ce silence.
La cruauté blême des visages rigides.
Les bouches glacées.

Pendant tout le mois (le mois de renvoi) qui précède le départ, le mois où l'esclave essaie d'échapper à la mort par inanition. Où l'esclave du XXe siècle est moins qu'un affranchi.
Ignorant la moindre bienveillance
Personne n'a jamais dit
Je connais quelqu'un qui
Avez-vous été voir
Vous devriez aller
Connaissez-vous
Parce que je suis la romancière Fi Bess ? »

« MaternA » :

« Quant aux mères elles s'en retournent vers leurs petits ménages et leurs visages délabrés par la misère la maladie les émotions érotiques précoces et obsédantes, la mauvaise nourriture, les privations et le reste. Pas plus tard qu'hier elles étaient de jolies jeunes filles et aujourd'hui elles ressemblent à Dunkerque. »

« Le Bonheur de la nuit » :

« Histoire d'un grand Monsieur qui épouse sa prostituée.
Très bien portée. Un tantinet snob. Plus fréquent qu'on ne le pense.
Monsieur sauve une âme. (Grand genre) Joue les Pygmalion. Ce que se rapportent les vieilles filles desséchées.
À l'heure du thé. »

Les femmes bessettiennes

Les femmes sont au cœur de l'œuvre de Bessette, essentiellement à travers trois archétypes.

La figure de la femme mariée : elle est condamnée à l'ennui, à la soumission et paie le confort matériel que lui confère le mariage au prix fort (par l'effacement de soi et parfois la folie).

La figure de la prostituée : un rôle toujours possible pour une femme seule qui est dans la gêne financière. Bessette écrit qu'on soupçonne Fifi Bess, l'écrivain qui est son double dans « Suite suisse », d'être une femme de petite vertu, voire une prostituée, n'hésitant pas à vendre son corps pour être publiée ou gagner un prix littéraire (elle obtint le prix Cazes en 1954).

La figure de la lesbienne : seul modèle positif pour une femme. Elle développe cet archétype surtout dans « MaternA ». Souvent, c'est aussi une relation de pouvoir puisqu'une femme est plus âgée que l'autre ou en position de supériorité hiérarchique.

Dans « Les petites Lecoq », il est même question d'inceste mère/fille, sujet tabou que l'on rencontre peu dans la littérature des années 1950.

La folie des héroïnes bessettiennes

La figure du fou est également très présente dans les romans de Bessette, dans une vision proche de celle développée par Foucault. Le fou est souvent une femme, torturée par sa libido, légèrement délirante (ainsi que Bessette l'était elle-même) et rejetée par la société à laquelle elle ne parvient pas à s'intégrer. La douleur est tellement éprouvante dans les livres de Bessette qu'on peut parler de « névralgie du roman » (titre d'un chapitre de sa biographie).

Bessette, critique de la société contemporaine

Les romans de Bessette sont autant de critiques féroces de la société de son époque, en particulier la société de consommation. C'est le cas de son livre « La Tour », parfois comparé au roman de Perec « Les Choses ». Elle dénonce dans tous ses romans la bonne société bourgeoise et bien-pensante, hypocrite jusqu'à l'écœurement.

En conclusion

Plus que les termes de gloire et d'oubli, on préfèrera parler d'« indifférence persistante » à propos de la réception de l'œuvre, pourtant importante quantitativement et qualitativement, d'Hélène Bessette. Aujourd'hui, on peut célébrer son retour en grâce avec l'adaptation théâtrale d'un de ses romans, des articles dans la presse, des émissions à la radio qui lui sont consacrées, etc.
Pourra-t-elle conquérir un large public ? Rien n'est moins sûr tant l'air du temps est au roman divertissant, reposant, facile à lire. Parmi les lecteurs assidus de Bessette, on peut quand même citer des écrivains comme Claro, Maylis de Kerangal, Céline Minard, Nathalie Quintane ou Michèle Lesbre. Preuve que si elle n'a pas beaucoup de lecteurs, elle a de bons lecteurs...
Alors faites comme eux et lisez Bessette.

Pour aller plus loin :

On pourra consulter en premier lieu sa biographie : « Hélène Bessette. Biographie », de Julien Doussinault (Éditions Léo Scheer).

Des articles lui sont également consacrés sur Internet :
— sur le blog de Laureli
— sur le blog de Seren Dipity

Des vidéos sont aussi disponibles, notamment sur le site Babelio.

Enfin, on conseillera la lecture des ouvrages d'Hélène Bessette, notamment « Ida ou le délire » et « Si », ce dernier venant d'être réédité par les éditions Léo Scheer.



L'aîné de la famille

Diane Frost

Cette rubrique est consacrée à un texte de fiction à la première personne, où le narrateur dévoile une partie cachée de son existence.

Enfant, mon frère aîné voulait être directeur d'opéra. Certains petits garçons rêvent d'être pilote de guerre, agent secret ou funambule pour les plus téméraires. Lui, c'était régisseur qu'il rêvait d'être. Pas même ténor ou musicien, non : régisseur d'opéra. Allez savoir pourquoi ! La musique ne l'intéressait pas, il n'a jamais su chanter et les opéras l'ennuyaient à mourir. Et pourtant, il a toujours voulu diriger l'Opéra de Paris...

Je me suis parfois demandé s'il ne mettait pas dans ce mot « opéra », des sens occultes et mystérieux que nous n'y apercevions pas. Dans cette idée, je me suis amusée à y chercher des correspondances secrètes, par anagrammes par exemple. Je n'ai rien trouvé d'autre que des mots à consonance aztèque dénués de signification : AREPO, REPAO, PAERO, AEROP, PAREO... Rien de transcendant, il faut l'admettre.

Dans mes souvenirs de petite fille, mon frère aîné est très beau. Pas sur les photos. Ce menton un peu en galoche, ces yeux très écartés (comme si sourire au photographe avait distendu tous ses traits), ces oreilles ridiculement petites pour un garçon, est-ce vraiment lui ? Mon frère aîné était très beau à la façon de Laurent le Magnifique, qui était laid.

Bébé, il faisait partie de ces enfants un peu « singe savant » mais si attendrissants, qui savent déjà se servir de leur séduction précoce et font du charme aux maîtresses d'école, au médecin chargé de leur ôter l'appendicite, aux vieilles dames et aux agents de police. Plus tard, il forçait la sympathie par la claire évidence de son bonheur. Elle brillait dans son regard comme une promesse de luxure dans l'œil d'une inconnue. Il avait l'aura de l'aîné ; j'étais amoureuse de tous ses copains. Certains avaient ma préférence : ceux qui l'aimaient le mieux. Je faisais preuve d'un instinct très sûr.

À Paris, il faisait des études sans passion. Maman commençait à dire de lui : « C'est un dilettante », avec un soupçon d'anxiété parfois mais surtout avec ce regard d'orgueil qu'ont certaines jeunes mères lorsqu'elles disent : « Mon fils est un brise-fer ! » Mais à force de dilettanter mon frère en



oubliait de travailler. Il échoua à ses examens. On était à la fin juin. Il revint à la maison panser ses blessures d'amour-propre.

Un soir, alors que tout le monde était déjà monté se coucher, je me glissai sans bruit hors de mon lit et descendis l'escalier. Sans oser allumer, je me dirigeai à tâtons vers la cuisine pour y boire un verre d'eau. Pour cela, je devais traverser le salon. Lorsque je repassais par cette pièce pour regagner ma chambre, je distinguai une forme allongée sur le canapé.
« Qui est là ? murmurai-je.
La forme se redressa.
— C'est moi, fit mon frère à voix basse. Tu n'arrives pas à dormir toi non plus ?
— Non, c'est parce que j'avais soif. Maman a trop salé le gratin, comme toujours. Mais pourquoi n'allumes-tu pas ?
— Toi non plus tu n'as pas allumé.
— Tu vas dormir ici ? demandai-je en me rapprochant.
— Non. Je vais monter me coucher tout à l'heure. Je réfléchissais.
Je m'assis près de lui.
— À quoi ?
— À la mort, figure-toi ! Tu n'y penses jamais, toi ?
— On a le temps !
— Il n'y a pas d'âge pour mourir. Tu te souviens de l'histoire de cet oncle de Maman, condamné à mort pendant la guerre ?
— Non.
— C'est vrai, tu étais trop petite. Moi je me souviens bien. Il est mort un peu après ta naissance, je crois. On racontait souvent son histoire dans la famille. C'était un frère aîné de Mamie. Arrêté sur dénonciation à la Libération, il avait été condamné à mort. Il avait déjà passé six mois en prison lorsqu'on le transféra à Fresnes dans le quartier des condamnés. Cela dura encore trois mois. Au début, la révolte, le désespoir ! Il écrivait des lettres au garde des Sceaux, aux ministres, aux amis résistants qu'il connaissait encore. Pendant des mois, il s'est battu comme un beau diable. Puis vint l'abattement. Ensuite on s'habitue à tout. Même aux situations intenables. Les jours, à force de se ressembler, en arrivent à ne plus exister. Impossible de distinguer les heures les unes des autres : le temps n'a plus que des minutes.
» À partir de ce moment, il a cessé de redouter la mort. Il vivait maintenant dans son voisinage. Il s'était mis à y penser. Il l'avait admise. Oui, il avait admis de mourir avec plus de facilité qu'il ne l'aurait cru. Il l'avait si bien admise qu'avant de mourir il s'était déjà détaché de la vie. Au bout d'un certain temps, il refusa les visites. Il n'avait sans doute plus rien à dire à des gens qui, eux, allaient vivre, qui avaient un futur. Lui n'avait qu'un



présent. Qu'aurait-il pu avoir à dire à des personnes pour lesquelles le présent avait si peu d'importance, qui étaient soit plongées dans leur passé soit tendues vers l'avenir ? Un homme pour qui le passé et l'avenir n'ont plus aucune valeur ; car il n'a ni passé ni avenir. Imagines-tu quelque chose de pire : un homme que le jugement des autres hommes a dépouillé de son avenir et de son passé ?
» Mais au bout de ces neuf mois, on l'avait gracié. Alors, à la grande stupeur de la famille, il avait refusé sa grâce ! Tu imagines le scandale ! Toute la famille en ébullition ! On avait multiplié les délégations durant deux semaines pour le convaincre. En fait, on le croyait fou à lier. Finalement, l'administration avait manqué de patience et avait eu la cruauté de le ficher hors de prison. Il n'avait d'ailleurs pas fait la moindre résistance. Mais dans son for intérieur, il ne pouvait pas se résoudre à la grâce. Il n'avait jamais pu renoncer tout à fait à son exécution : il l'avait trop vécue. Hors de prison, sa mort lui collait à la peau.
» Durant tous ces mois, il avait coupé une à une toutes les amarres. Il était trop loin de la vie, il n'avait plus rien à en faire. Et on lui refusait la dernière formalité. Il n'a jamais pu se réhabituer à la nécessité de vivre. Tu comprends, son esprit était déjà passé de l'autre coté. C'était devenu une sorte de mort-vivant. Il avait vu la mort de trop près. Il s'était tellement accoutumé à cette vue quotidienne que ses yeux ne pouvaient plus rien contempler d'autre. Chaque homme a la mort qu'il mérite. La sienne lui échappa : il aurait dû mourir fusillé à trente ans ; il mourut d'une fièvre à soixante. Il avait vécu trente ans de trop. »

Ce fut la dernière conversation que j'eus avec mon frère aîné. Nous ne le vîmes plus que de loin en loin. Des gens que nous ne connaissions pas venaient parfois donner de ses nouvelles. Un jour, j'étais seule à la maison lorsqu'une de ces personnes vint sonner à la porte. C'était un garçon d'une vingtaine d'années, avec un beau visage et un sourire très tendre. Je lui offris à boire et à manger. Il se disait ami de mon frère. Je l'écoutai.

Il me parla longuement de lui. Il me raconta tout : alcool, drogues douces puis dures, de plus en plus dures. D'abord par voie orale, puis par injection. Cures et re-cures. Ils s'étaient rencontrés à Paris trois ans plus tôt. Ils étaient étudiants. Il avait succombé à son charme, à sa joie de vivre. Quel choc quand il l'avait revu vingt jours plus tôt : méconnaissable !
« Trop faible, répétait-il, entraîné par une fille paumée... »

Il me parla d'eux, d'elle. Une fille très belle mais fragile. Mon frère l'avait aimée à la folie. Il voulait l'arracher à la drogue. C'est lui qui y avait succombé. Une semaine auparavant, on les avait découverts dans une



chambre d'hôtel à Bruges, enlacés sur le lit. Mon frère était dans le coma. La fille était morte dans ses bras d'une overdose.

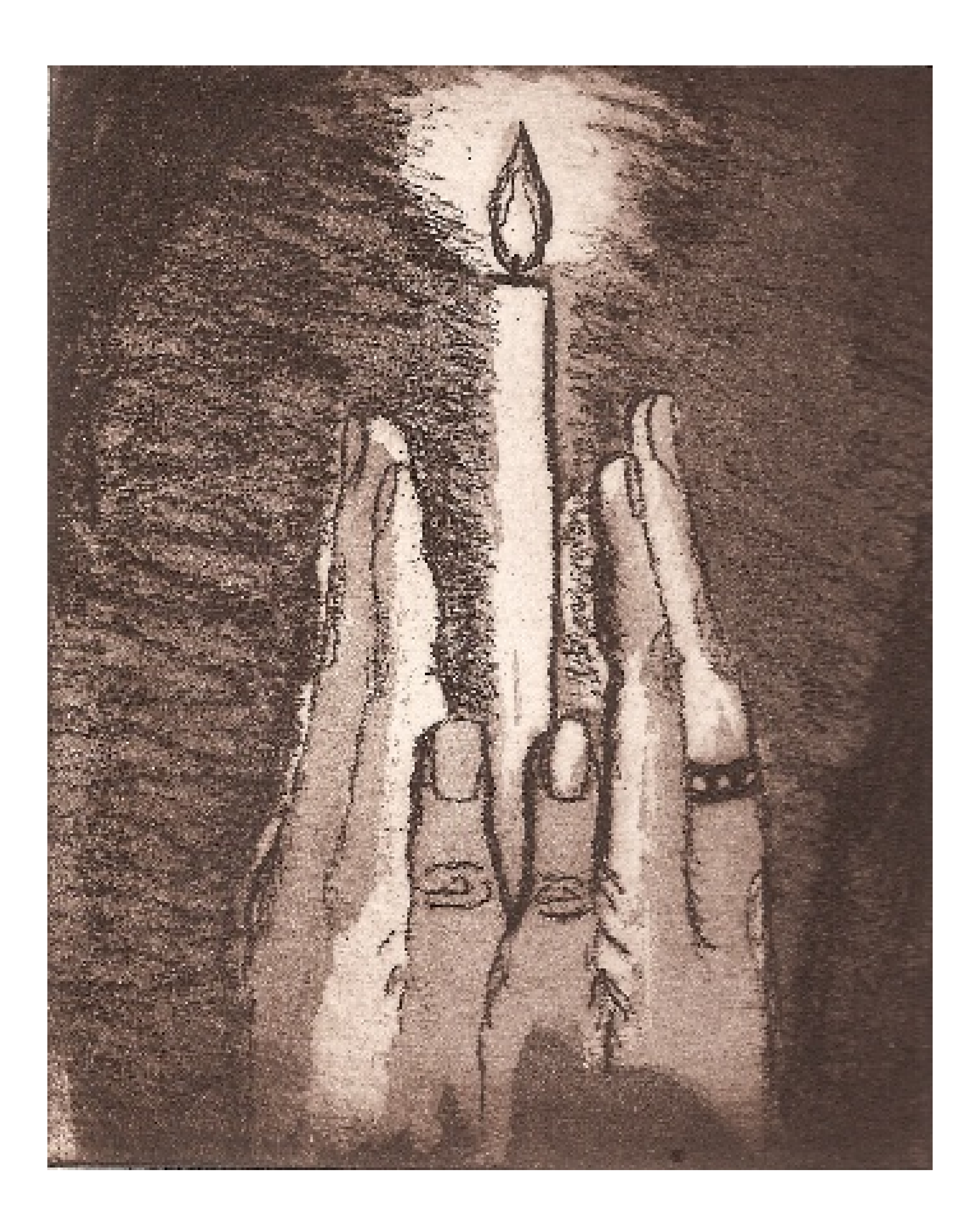
Je revoyais ces deux corps jeunes et pâles, enlacés. J'avais dix-huit ans. J'en faisais des amants maudits. Depuis, mon frère avait disparu. Son ami le pensait aux États-Unis. Ils en parlaient souvent ensemble, paraît-il. Les années passaient et mon frère n'avait toujours pas reparu. Mes parents, sans nouvelles de lui, espéraient — les jours de courage — qu'il était mort.

Cinq ans s'écoulèrent. En reportage clandestin avec un photographe et un autre journaliste, nous passâmes la frontière équatorienne pour atteindre un minuscule village colombien au cœur d'une région en proie à la guérilla. Nous y arrivâmes de nuit, cachés dans un camion bâché. Le chef du village, au courant de notre arrivée, nous conduisit dans une grande pièce transformée en une sorte d'abri hybride entre la morgue et le dispensaire. Il y avait des centaines de blessés, allongés contre les murs de pisé. Certains prisonniers avaient été torturés. Il régnait une odeur affreuse de cramé et de pourriture.
Tandis que mon collègue prenait des photos, j'interrogeais le chef du village. Il faisait l'important, prenait la pose, citait des mots d'auteurs au beau milieu du scandale hallucinant que nous avions devant les yeux. L'autre journaliste me dit alors en désignant une forme sous une couverture :
— Regarde. Ce n'est pas un Colombien, celui-là.
En effet, ce n'était pas quelqu'un du pays. Son corps ne bougeait pas. Il était d'une maigreur effrayante. Une expression comateuse se lisait sur son visage sans âge que l'ombre cachait à demi. Je regardai le chef :
— Et lui ?
— On ne sait pas. Un Americano, je crois. Un junky. Il n'en a plus pour longtemps.
Au son de nos voix, il a ouvert les yeux.

Je croise son regard. Il ne dit rien. Moi non plus. Il referme les paupières.

J'avais vécu une heure de trop.

Page suivante : « La prière et l'espoir », qui précèdent la gloire et l'oubli, par Diane Frost



Never Forget

Never Forget Glory (Guillaume Gasnot)





Mr Clean War (Guillaume Gasnot)

La loge d'un amour qui dure

Alain Lasverne

On s'est rencontrés derrière la porte. Ou peut-être devant. Est-ce qu'une porte se fait des cheveux avec la relative position des gens devant ou derrière son immobilité ?
Une porte ouvre ou ferme, sans se creuser la tête.
Quand elle fait les deux en même temps, on entre dans d'autres interrogations, un espace plutôt singulier.

Singulière aussi, Mme Pieron, ma concierge. À Paris, les concierges peu autistes ça se trouve pas dans le premier intérim venu.
La première fois j'ai fait toc contre sa porte fermée, agité une main devant la grille posée sur le trou taille boîte à lettres, au niveau des yeux. On parle dedans, c'est connu. On parle dedans si la concierge est là. En général, elle est pas là.
Mme Pieron m'a répondu. Mme Pieron, raisonnablement présente pour l'anonyme, le nouveau, dans cet immeuble de cinquante-trois pensionnaires, sans détailler le perpétuel à confesse et le râleur. Mme Pieron, à un pas de l'autre côté de la porte.
J'avais pas de définition arrêtée ni de statut gravé, aux yeux de ma concierge. Une différence qui me servait, m'a confirmé cette petite voix qui fait les grandes espérances. Indéfini, un souriant mystère. Vade retro vampirique monotonie, exactitudes pesantes, rabâchées et accablantes !
Pour une gardienne condamnée aux plombiers divas, aux crêpages de paillassons et aux lettres esseulées cherchant maître, je représentais l'inespéré, je crois bien. Rien de moins. L'espace aux abords de la porte se muait en pentacle.
De mon propos incliné vers la petite grille, pas sûr qu'elle saisissait vraiment le tiers du quart, d'ordinaire. Mes histoires boiteuses tachées de moi, loin de la météo et des tondeuses à gazon, elle les écoutait pourtant avec une attention qui me clouait. J'allais pas m'exhiber sur le boulot ou la famille, de toute façon. Le premier est accidentel à tendance courant d'air, voire absent, comme aujourd'hui. Pour ce qui est de la famille, je suis un grand fan de Bazin.

Le premier jour sur notre chemin, Mme Pieron m'a jaugé.
Elle a cadré la situation et choisi l'envers. Bien plantée, une main de chaque côté de notre passage, elle a coincé le décalé bien en face de ses belles billes bleues. Saisi.

Dialogue de vague, palpations électro-sensibles essentielles.
Retour à l'endroit, cinq minutes après ; moi à l'entrée, elle derrière la porte.
Commencement, premiers mots. En bateau.
Mes bleus à la vie me montaient aux lèvres d'un coup. Je serrai les dents sur le Pôle qui me glaçait les fins de mois. Je me peignis mourant, je m'esquissai géant, bref je lui fis un chouia de rentre-dedans.

Le stylo, l'analyste en solo, tout ça viendrait plus tard, et bien plus tard encore mes histoires d'imagination, comme on dit. En attendant, ma quarantaine plissée, blafarde et blonde comme d'autres sont albinos, elle avait pas l'air du tout dégoûtante ni même transparente devant Mme Pieron. Quelque chose au fond de ses yeux me remettait. Une allure, un parfum d'hier ou d'avant-hier, allez savoir. Plutôt d'avant-hier d'ailleurs, mais bien présent.
J'ai pas cherché à détailler, elle a pas poussé la reconnaissance plus loin. Le fil était là, nous avons pris chacun un bout.

Vous pouvez me croire, je suis écrivain. Mes lignes sont lignes de vie qui ne sauraient mentir, pas plus que l'oie ne bêle. Elles inventent, y a rien de plus vrai.
Je vous dis, aujourd'hui, que Mme Pieron gardera comme moi sa place auprès de la porte. Si elle ouvre, ce sera à peine de quoi passer corps cambré, pour tirer le vantail juste derrière. Vantail pivot qui me colle à elle plutôt qu'il ne m'en éloigne. C'est ainsi, et c'est ainsi qu'elle l'éprouve aussi.

Une belle présence, Mme Pieron, et une femme de chair, ça ne fait aucun doute. Ses yeux, je l'ai dit. Sa fraîcheur, même si on est à peu près du même âge. Quelque chose comme une belle franchise du corps, une ouverture nette. Pas vraiment sensuelle et nullement bovine. Naturelle. Une élégance.

De notre mini-fenêtre je n'ai pas encore dit qu'elle est grillagée. On peut montrer, parler, mais ne rien faire passer. Sécurité chirurgicale. Différence qui fait la différence.
Pour bien voir derrière le treillage, il faut s'en abstraire par moments, d'un pas en arrière. J'avançais, reculais, revenais et ma voix modulait également. Mme Pieron regardait de côté, sans bouger, qu'elle parle ou écoute. Son regard me balayait puis repartait vers un point fixe, au cœur de l'espace où elle m'écoutait.

Il paraît que les immeubles de qualité ont chacun leur concierge en exemplaire unique. Celui ou celle qui va avec le caractère du bâtiment.

Difficile de vérifier sur une ville comme Paris. Je doute même qu'une vie suffise pour tester ne serait-ce que les immeubles du XVIIIe.

Ce premier lundi, la matinée commençait à avoir faim. La porte bien refermée entre nous, ses yeux sont revenus me parler entre les mailles. J'ai nettement entendu « Continuez ! ». J'ai expédié les questions de clés, de linge et de poubelles, j'ai fait valdinguer les prétextes.
Nous avons pu commencer.

Vous pouvez croire que j'ai simplement imaginé qu'elle attendait autre chose. Elle ne m'a pas arrêté, en tous cas. J'ai continué à progresser sur notre terrain. Jour après jour.
Je me souviens bien d'une première chose que j'ai livrée. Elle me grattait la cervelle.
Les cages. Les cages à lapins de ma mère sont grillagées. Les pensionnaires y logent quelques semaines, quelques mois en attendant de passer à la casserole. De finir en rôti, plus précisément.
« J'avais bien compris, M. Teranova... »
C'est, je crois bien, le premier sourire qu'elle m'a légué. Pas du genre à finir au congélateur. Son oreille a rougi, son œil s'emmêlait un peu les pieds. J'ai freiné mes platitudes à escaliers, fermé ma bouche. Le phare bleuté m'a épinglé encore.
« On a beau dire, c'est très tendre le lapin. »
Votre tâche, vous le réalisez, sera de bricoler un petit moment inédit, une passerelle d'une autre matière. Elle, elle plantera les bornes sans s'interdire de tirer la trame à elle.

Nous avons donc continué selon notre règle à nous. Sauf naturellement pour les problèmes mineurs, qui venaient nous embêter la vie de couple, en se penchant sur le guichet avec des histoires de chaudière à bout, de cave inondée ou de locataire du dessus absolument au-dessous de tout.

Elle permettait mes déploiements et savait les entendre. Elle reprenait mes traces, à peine le guichet ouvert, et suivait jusqu'au bout mes chroniques de fuites et d'ornières. En quelques phrases maîtresses elle renforçait mes architectures et peignait notre espace à ses couleurs.

Notre part commune est maintenant enterrée. C'est ainsi, tout revient à la poussière et notre amour léger en terre s'est planté. Attendrissement convenu et souvenirs obligés, je veux bien. Pas question que je mélancolise longtemps, tout de même.

Bain total de soleil à la terrasse du Blue Billard, aujourd'hui.
Elle déborde, comme celles des concurrents serrées autour du croisement avec la rue Oberkampf tout près. Les voitures piétinent, les piétons décollent, la rue Saint-Maur déroule son rêve.
Je suis dans la lumière, je suis loin. Nouvelle vie, nouvel immeuble, sans concierge. Même mes fonds sortent un peu du coma. Je traque à temps partiel et en douceur le propriétaire vendeur pour une agence à crocs. Jeune manager déterminé, calibré, j'ai adopté la communication millimétrée. Rétribution nécessiteuse, horaires malléables, mais minimum matériel octroyé.
Bon temps rouler un peu, s'il vous plaît.

Vous êtes sépia, vous êtes passée. Vos oreilles sont murées, ce fameux bleu dans vos yeux, il est tout plein de terre et votre élégance excite à peine les vers. Vous coulez dans le vide. Non, vous avez déjà disparu dans cet espace que la mort vous a désigné.

Tant de rôdeurs, tant d'indéterminés pullulent dans le XVIIIe...
Vous l'ignoriez mais vous le savez, maintenant. Finalement ils ont cessé de croiser au large de notre porte, de votre porte désormais. Tous ces métiers qui dépouillent les cadavres de leur dernière intégrité. Journaleux et flics et autres embaumeurs n'ont qu'à fouiller dans ce vivier pour coincer plus de coupables qu'il n'en faut pour dix crimes.
Proximité induit occasion, impulsion, crime. Vol consécutif.

Vous, en première page du Parisien, ça ne m'a pas ému plus que ça. Ils avaient pris l'accessoire. Même si le cliché gardait quelque chose de ressemblant, avec du sang dessus.
Fallait pas ouvrir. Je croyais que vous préfériez notre espace, nos moments. Mais vous avez ouvert. Vous vous êtes rendue au monde.

« Mais la dame du deuxième, allons, soyez gentil M. Teranova ! », me quittiez-vous, me brusquiez-vous, m'écourtiez-vous. J'ai juste demandé à terminer cet épisode de mon récit mais vos verrous ont claqué, ce matin-là même pas brumeux, et vous êtes sortie, vous vous êtes éloignée vers des histoires de robinet. Le franc soleil a bien vu la blessure. Bruit de rien, bruit de verrou. Porte ouverte, notre histoire venait de s'achever.

Allons, nous étions bien deux sur le fil de notre équilibre. Je parlais, oui. Plus que vous, je l'ai reconnu. Votre oreille à sustenter, cet étrange espace à explorer, notre chemin à éclairer. Parce que vous me guidiez.

— Mais j'ai promis, M. Teranova, j'ai promis ! Elle prend ses médicaments chaque jour. C'est trop dur pour elle l'escalier et deux rues, jusque chez le plombier. Déjà qu'elle sort prendre l'air tous les deux jours...
— Quelques minutes, Mme Pieron, j'ai presque fini...
J'ai étalé nos évidences. Plus bas, il ne restait que la supplication ! Trop tard. La porte béait sans retour, votre tête battait deux mesures de berceuse pour le décalé.
— Il faut que j'y aille, c'est mon travail... J'aime vos histoires, M. Teranova, vous le savez. Des petites siestes dans les nuages, bien agréables. Je voyage à vous écouter. C'est vrai, M. Teranova ! Elle m'a appelé tout à l'heure, par la fenêtre, vous l'avez pas entendue ? Une baignoire bouchée, vous vous rendez compte ? Dans ses 30 m²... Bref, il faut bien une main solide et professionnelle... Passez demain vers 15h, si vous avez un moment, et on finira, vous voulez bien ?

Combien d'heures dans l'ombre douce du guichet fermé, Mme Pieron ? Quel est le nom d'un obstacle qui relie ? Pensez-vous une minute au bruit que peuvent faire des applaudissements d'une main ?
Moi, je m'en vais, voilà.
Votre visage, je le sens, tourne carême devant mon dos fermé qui s'éloigne. La vieille et sa baignoire vont s'enfuir en courant. J'attends. Votre corps se tasse, il va choir face à ce silence qui s'en va. Votre main, votre bouche appellent, enfin.
Ce n'était que petite espérance, vous l'auriez volontiers reconnu si vous m'aviez laissé la possibilité de vous le confesser.
Une semaine plus tard, je rendais les clés. Vous les avez acceptées, on ne s'est pas rattrapé. Étrange clos. Au revoir madame. Au revoir monsieur. Je... Oui ? Je fais suivre... Non, pas la peine.

Je sculpte les briques en direct maintenant, vous savez. Ça tombe tout neuf, tout fragile, où ça doit. Je bâtis l'église de la vraie réalité d'un monde pour nous. Et vous y serez que vous le vouliez ou non.
Car la réalité persistera dans un couloir oblique, derrière une porte au milieu du ciel, vous le savez. Sur l'entrée où vous êtes tombée aussi, sur le milieu de votre corps, là où ils ont planté le poignard.
D'ailleurs, en partant, ils ont refermé la porte.

Gloire, oubli, présence d'Albertine Sarrazin

Salima Rhamna

Son succès fit d'elle un Musso de son temps. Distribuée en cadeau dans les stations Elf. Son statut de maudite, morte, n'y a pas survécu. Et ces années 1960, qui lui collent à la peau, la marquent, la datent. Injuste réduction. Car il y a son parler : mi-chien mi-classique ; son timbre, sa petite musique, pas du tout une « rafignoleuse d'argot » (Céline). Une page d'elle, et sa voix, immédiatement reconnaissable. Du roman de gare et du nouveau roman : elle est à cette intersection. Sans crainte du mauvais goût. À s'ausculter dans les replis les moins avouables. Pas une once d'auto-complaisance.

Si elle s'identifie à Sand, c'est qu'elles ont les deux points communs suivants : « des pattes courtes...curieux, pour une qui les a tant écartées ». Son goût pour les amies du temps des oratoires, les éducations incomplètes et les petites taulardes à « lolos ». Sa propension à mélanger, à bidouiller. À pondre des trucs pas possibles à mettre en boîte, comme ses fameux vrais-faux biftons de prison. Écrits à rythme effréné, à la hâte, en cachette, avec des mots choisis et comptés par peur de « bouffer du papier ». Soi-disant. Qu'importe. Économie de l'encre. Faire tenir, même dans un tube de sauce tomate, le « coulis postal » clandestin pour son amoureux lui aussi derrière les barreaux : « Et je te le disais bien, jadis : « pine-les toutes » — mais now, j'ajoute : n'aime que moi »...
Un autre drôle de zèbre soit dit en passant, Julien Sarrazin, qui fit le bras de fer avec l'éditeur Pauvert ; louches et trafiqués à la diable, ces biftons, et ce doute sur l'authenticité du produit va si bien avec les conditions dans lesquelles il est censé avoir été élaboré. « Bravo au génie qui nous fait toujours nous arracher de justesse aux tenailles de l'absurde. »

Et bren ! à ses biographes. L'histoire, la tronche et les guiboles d'Albertine Sarrazin, enfin oubliées, laissent toute la place à l'œuvre décrassée de son succès. La Traversière est à relire en toute priorité ; roman injustement dans l'ombre du facile Astragale et de ce gros faux-nouveau roman raté qu'est La Cavale. La Traversière, pour cet alliage fragile de grâce et de rugosités, ce côté « rase-bitume » et lunaire à la fois. Que de portraits...drôles et vachards, comme ceux des éclopés de la ligue antialcoolique La Croix Bleue ou le sien propre, en roublarde saboulée par la verve et la fougue des mineures.

Récit à train d'enfer de ses passages en cabane à ses premiers pas d'auteur publié, dont le dernier tiers prend des accents céliniens tant par le style que par l'évocation hargneuse de ses déboires avec l'éditeur Madrigall. Hargne à vivre aussi, à repousser les murs de la prison comme ceux du « milieu ouvert », ce passage étroit semé d'embûches et de cachots qui taisent leur nom :

« Je sais trop de quoi il retourne : si on n'a ni famille cousue d'or, ni biens à l'ombre, ni appuis personnels, ni pécule solide, on se retrouve sur le trottoir avec deux possibilités : courir présenter au commissariat du coin le bon pour dix francs qu'on vous a épinglé au bulletin de sortie, courir écluser au bistrot d'à côté pour dix francs de vin rouge, courir se jeter dans l'engrenage ; ou alors, accepter cette semi-liberté semi-prison, les dortoirs de l'Armée du Salut, la concierge du Foyer, les boulots répugnants, le salaire de crevé, les tampons sur le carnet de trique, la risée, l'engueulade. »

D'Albertine Sarrazin, on s'enchantait du « naturel », de la « spontanéité » ; c'est au contraire tout l'artifice, toutes les manipulations, l'acidité chez elle qui régale. Le mélange Madame de Sévigné/Zazie dans le métro ; l'éhonté racolage, ce gros parfum d'air du temps qui donne ces formules nostalgiquement datées, très « monde d'avant » : « par luck » ; « if chance ». Rien qui n'affaiblisse la force du témoignage, bien au contraire.

Si lointaine, si proche Albertine Sarrazin.



L'auteur oublié

Georgie de Saint-Maur

Sur le mode de la présentation, de l'analyse ou de la critique littéraire, cette rubrique est dédiée à une œuvre de fiction imaginaire ou au portrait d'un écrivain qui n'existe pas.

Contre vents et marées, mon livre Curiœsités paraîtra.
C'est avec constance et plaisir que je l'ai écrit. Dans le froid des ténèbres, dans la chaleur de l'aurore... Il a été l'un de mes premiers espoirs.
Aujourd'hui n'en subsiste que Pierre Margaille, cet auteur oublié.
Ultime particule qui relie « Saint-Maur » à « Georgie ».
Dernier rempart contre la barbarie livresque.
Petit joyau.

Comme cet épisode de la guêpe portant perruque du Carroll d'Alice in wonderland, substitué et jamais rétabli, ma vanité me souffle qu'il fera peut-être un jour l'objet d'études au sein de mes aficionados.
Mais là, ça voudra dire que j'ai vraiment réussi !
En attendant il appartiendra à mes chères éditions de l'Abat-Jour qui m'ont tout de suite fait confiance.

Le voici donc in extenso.

Pierre Margaille (1931-2010)

Encore un double sept,
les dés étaient pipés !

Incoercible et presque enivrant, le professeur Pierre Margaille (qui devait mourir fou) était au départ un maître d'Université spécialisé dans les mathématiques de très haut niveau. Après avoir apostasié ses premiers centres d'intérêt, il quittera définitivement la France pour s'installer aux États-Unis, en pleine période beatnik, pour y devenir une sorte de gourou de la drogue.

Bel homme quoique marqué par la petite vérole, il reste encore à l'heure actuelle un personnage étonnamment controversé.



On peut même dire de lui qu'il fut non seulement le cran d'arrêt de la Beat Generation, mais qu'il aura vu défiler les plus belles années des Trente Glorieuses encoconné dans un délire stupéfiant.
Mais remontons le passé et rendons-nous à San Francisco où, ébloui par le Flower Power, il fait la part belle à tous les psychotropes.

Un de ses tout premiers ouvrages, Les Trimardeurs éthérés, est une authentique apologie de la mescaline et de la psilocybine. Au cours de sa lecture, on comprend très vite que le roman lui-même a été écrit sous l'influence de drogues hallucinogènes.
Le second, Gueux séraphiques, sera de la même veine.
Englués dans de perpétuelles querelles sur le sexe des anges, ses personnages informes et nébuleux clignent de l'œil à Horace Plaisir (1). Tandis qu'avec sa phraséologie tentaculaire et ses adjectifs décharnés, il nous rappelle Walter Copette (2).
Mal diffusés par un éditeur chancelant, ces ouvrages sont aujourd'hui introuvables, mais il est certain que, même du vivant de Margaille, ils ne se lisaient que dans la confidentialité de certains milieux hippies.

Finalement placé à sa demande en cure de désintoxication, il ressort miraculeusement d'entre les morts en 1960, pour nous concocter une troisième histoire décervelée : la fabuleuse confession d'un certain Pierre M., drogué, prostitué...
Roman plus que méconnu, d'un auteur enfermé dans le labyrinthe des mauvais instincts.
Fut-il lui-même victime de pareilles dépravations au sein de sa clinique ?
C'est possible, nous ne connaissons pas grand-chose de ses mœurs. Une certitude cependant : replongeant vertigineusement dans la drogue, avec en toile de fond un air d'opéra hystérique, c'est à trente-deux ans qu'il publie Les Enfants du facteur, ce fameux spicilège qui restera, en fin de compte, dans toutes les mémoires.

Devenu un fanatique consommateur de l'acide lysergique diéthylamide 25, Margaille sombre graduellement dans l'opacité et l'hermétisme.
La fêlure se marquera au début du Summer of Love avec cet extravagant traité de mathématiques, certes un peu coquin (3), mais dont le succès en librairie fut foudroyant !
Ténébreux et presque inaccessible, ce texte figure toutefois parmi le gratin des mythes modernes.

Maintenant, si je peux vous parler avec enthousiasme d'un tel livre, c'est uniquement grâce à l'initiative courageuse de sa réédition au sein de la

1 Horace Plaisir (1839-1893) est l'auteur controversé de L'Étroit moustiquaire ; il perdit la vie dans une étable à vache, assassiné à coups de pioche par trois jeunes voyous.
2 Walter Copette (1905-1937) a écrit un seul roman, le chef-d'œuvre Le Pain perdu.
3 Les Enfants du facteur de Pierre Margaille ont été longtemps mis à l'index. Leur récente réédition aux éditions de l'Abat-Jour mérite un sérieux coup de chapeau.



collection « Refaire le monde » et à la sagacité de Joël Chandelier, directeur de collection aux éditions de l'Abat-Jour. Sa remise au goût de l'actualité, suite à toute une série d'émissions que les chaînes de télévision ont consacrée à l'œuvre de Pierre Margaille, relève un peu la cote de notre fierté nationale.

C'est une vérité notable (assez mal admise par les autres peuplades), mais le Français moyen dévore tout naturellement, et avec passion, des livres de mathématiques... Euclide, Thalès, Ptolémée et Pythagore ne sont que du menu fretin pour lui !
Cet extraordinaire engouement s'explique certainement par le coup de tonnerre, ou plutôt par le coup de foudre, que représenta dans l'histoire littéraire la publication de ce bien étrange traité d'algèbre, hardiment coloré d'un érotisme égrillard, qui, dès sa sortie, rencontra inexplicablement auprès du public un succès fulgurant.
On y découvre la peinture franche des activités d'un dénommé Ixe, sorte d'agent secret doté de l'appétit d'un faune, chargé par le gouvernement de récupérer un produit dangereux actuellement aux mains d'espions étrangers (nous sommes en pleine Guerre froide).
Cette mission va le forcer à côtoyer bon nombre d'abbés de l'Opus Dei, et à multiplier les contacts sulfureux avec une mystérieuse chasseuse de primes grecque : Madame Ille.

Autant l'abbé Grandjean nous apparaissait extrêmement léger et rieur dans L'Arrache-pied, autant ceux que nous croiserons ici seront lourds et entièrement dévoués aux puissances occultes. Quant à Madame Ille, originaire comme nous l'avons dit du pays de Socrate, elle fera montre d'une sexualité trouble et équivoque, qui n'est pas sans rappeler le troisième roman de Margaille. Par ailleurs, ses multiples positions, longuement décrites dans leurs développements avec un luxe de détails inouï, ne seront pas sans évoquer le célébrissime kamasoutra si cher aux amateurs.

Et lorsque enfin, vers la page 150, Margaille abandonne le récitatif de cette orgie, ce n'est que pour y introduire une série de sylphides dénudées : f, w, x et y, qui au milieu d'un cercle très fermé vont se livrer à un jeu dangereux de tangentes qui aurait presque pu embarrasser le Marquis de Sade.
Avec l'arrivée d'un nouveau personnage, Zed, nous ferons le constat des défaillances provisoires de notre héros, tandis que son rival, sous l'influence du produit secret, nous apparaîtra à l'inverse sans cesse la proie d'un délire bestial, esclave d'une perpétuelle démonstration de puissance, comme en témoigne cet extrait significatif :



« C'est un produit remarquable ! s'écria Zed, tandis que, sous la pression, l'étoffe se déchirait... »

La littérature de Margaille, anticipant le Viagra dès 1968, révèle une approche du roman à la fois onirique et visionnaire.
Que dire, du reste, des très copieux monologues intérieurs de Monsieur Ixe lui-même ? Lorsqu'il nous avoue, je cite, « les avoir toutes pénétrées par les fractions », on mesure la pléthore du jeu de mots caché dans le titre de cet extraordinaire manuel

Au fur et à mesure que l'intrigue se simplifie, les embûches se multiplient et l'on voit la fourbe Madame Ille (qui avait été momentanément soustraite de l'action) revenir en force, et tenter de profiter du fait que Monsieur Ixe fait un somme pour semer la division au sein de son harem, en essayant en vain, à l'aide d'artifices, d'égaler notre héros sur son propre terrain.
Ixe, malgré un problème de sinusite, essaiera de contrer sa sournoise rivale en s'attaquant à la racine du mal, et en enseignant vigoureusement de multiples paraboles aux petites jeunes filles bien ordonnées.

Il en triomphera avec panache au final (en abattant Ille, entre parenthèses), au nom de l'éthique hétérosexuelle : « Cette fois, prépare-toi à payer l'addition ! »

Hélas pour Monsieur Ixe, son quotient intellectuel, mis à trop rude épreuve par tous ces obstacles, ne résistera pas et nous le verrons sombrer dans l'amnésie, pour devenir irrémédiablement cet étranger en terre étrangère, cet inconnu, l'énigmatique Ixe.
C'est dans cette soudaine crise d'identité que son auteur l'abandonnera lâchement, nous renvoyant à une interrogation qu'avait déjà soulevée, avec sa clarté coutumière, Jules Cuit dans le journal Le Préposé, périodique auquel il collabora jusqu'à la fin de sa vie :

« Maintenant, pouvait-on imaginer, après qu'un tel « cerveau », qu'un génie comme celui qui visitait parfois Pierre Margaille, nous a distribué une si belle mise en évidence et de telles démonstrations de civisme, que personne en France ne prendrait jamais conscience du fait que la population active soit amputée d'un dixième de ses effectifs, serait un jour commutatif ? C'est ce qu'il lui aurait fallu démontrer d'un beau Q.E.D. (4) »

En dépit de son succès phénoménal, Margaille refusera toujours de reconnaître la paternité de ses œuvres. De son propre aveu, il s'était fourvoyé et même compromis dans la littérature.

4 Quod erat demonstrandum.



On raconte pour l'anecdote que, vers la fin de sa vie, il renvoyait tout le courrier qui lui était adressé avec cette mention navrante : inconnu à cette adresse !

Bibliographie :
Les Trimardeurs éthérés (1952)
Gueux séraphiques (1955)
Moi, Pierre M., drogué, prostitué… (1960)
Les Enfants du facteur (1963)

Était-ce là le meilleur de mes Curiœsités ?
Je ne sais.
Suffisamment délirant pour figurer dans la revue L'Ampoule.
J'aimerais dire que je confie ce texte à l'Abat-Jour comme les forbans de Stevenson ont confié leur trésor à une île, mais là, ça deviendrait presque grandiloquent.

Extrait de La Muse empaillée
(Éditions du Poisson-Chat, Paris, 2024)



Karnak, juin 2011
(Teddy Wadblé)

Enquête sur un mobile

Philippe Sarr

Un jour, peut-être, un type un peu barré en a eu marre, mais à bout, de ces vieux téléphones merdiques et pourris à cordon qui encombraient son vestibule. Alors a été inventé le portable. Puis le Short Message Service. Si bien que maintenant tout le monde, ou presque, se balade avec un mobile à écran tactile à la main. Même le plus ringard des mecs, tiens, Courtois, spécialiste dans le traitement des odeurs de pieds, possède le sien : un Samsung Wave 1 doté d'un GPS et d'une mémoire de 20 Go ! Le nec plus ultra de la communication mobile et immédiate. Que je me lance demain dans les produits cosmétiques. Merde, merde, et merde ! Baratin et enculage de mouche : rien de sérieux dans tout ça !

J'étais en pétard. J'ai dit ça à Mira. On sort ensemble depuis deux ans. Attention les yeux, vise un peu le topo : ex belle-sœur, frangine de mon meilleur pote qui vient de clamser d'un cancer du cerveau foudroyant. Une incongruité lourde à porter dans une société comme la nôtre où tout est si codifié à mort, prévu, prédigéré, pré-déformé, préconçu, pressurisé, prédécoupé !
— Putain, tu l'as ta structure, là, a dit Mira. Du sexe — adultère, inceste —, de la politique, du fric...
— Oui, et les pieds ! N'oublie pas les pieds mon amour, là où réside mon génie !
J'étais toujours en pétard. J'en ai remis une louche dans le potage.
— Ouais, n'empêche, moi, Amboise, j'y serais bien allé, tu vois.
— Itou, a fait Mira en s'emportant quelque peu. Et le Clos Lucé où sommeillent les restes toujours flamboyants du petit Léonard !
— Qui ?
— Léonard de Vinci !
— Hum... Comme ça... Hum, je trouve ça quelque peu déplacé si tu veux mon avis. Le petit Léonard, beaucoup trop familier !
— Je t'emmerde. Et d'abord, je voulais pas de cet hôtel miteux. Amboise la ville, oui. Mais pas l'hôtel, merde, a-t-elle insisté en se grattant une jambe.
— Ouais, j'ai dit, dubitatif.

Quand même, on y est allés à leur soirée lancement (Sans mobile t'es plus rien ! Pour illustrer, une paire de pieds, les miens, et le dernier Samsung à écran digital !).
Le tout Paris était présent, Bertrand y compris.

— Dire qu'il a couché avec ton frère ! j'ai dit.
— Et alors ? a rétorqué Mira que la conversation agaçait.
— Rien !
On s'est garés près d'une église romane d'où sortaient des gens vêtus comme un dimanche à la campagne. Le gris était la couleur dominante. Et le noir. Et le blanc ! Comme un hommage tardif à Chaplin et au cinéma du siècle dernier.
— Je suis né un dimanche, j'ai dit. J'aimerais que ce soit dimanche dans nos cœurs...
— Hein ?
Mira a laissé échapper quelques larmes. Le soleil lui bariolait le visage. Puis elle a éclaté en sanglots.
— T'as quoi, j'ai demandé. C'est à cause d'Inès ? De ton avortement qui remonte à des lustres et dont tu n'as toujours pas fait le deuil ?
— Arrête avec ça, a fait Mira. T'es con !

Mira en était-elle à son vingtième SMS de la matinée ? Je me suis aussitôt posé la question. Elle pourrait toujours dire après ça que je ne l'écoutais pas, que j'étais du genre labile, toujours dans la lune en compagnie de mes idées fantaisistes. Jamais présent. Toujours dans mes rêves ou dans mes bouquins. Des activités à plein temps ou presque, et à fort coefficient ! Le nombre de fois, effrayant, où je l'ai vue manipuler frénétiquement les touches de son Samsung à écran digital ! À qui l'ensemble de ces messages, dont j'ignorais tout ou presque, était-il destiné ? Le monde, son monde, semblait tout entier suspendu à ce moyen de communication hallucinant, ubiquesque. Un monde de l'urgence et de l'immédiateté auquel Mira souscrivait. De par sa seule présence de petite fille au complexe abandonnique dont les cris de souffrance répétés avaient su donner l'alerte quand il l'avait fallu ! Si vous possédez un portable, quel qu'il soit, dites-vous que Mira Daucy n'est pas très loin ! Qu'elle est la nouvelle messagère d'un dieu très contemporain, celui d'une com' totale, absolue et dévoreuse de substance blanche et grise.
Si la nature a horreur du vide, votre mobile aussi. Sachez-le.

— Je viens de réserver pour le Japon, elle a fait en braquant à droite, en direction de l'Hôtel des Invalides. Tout un symbole ! Le Mont Fuji ! Aïe, aïe, aïe !
— Ah ? Ce devait pas être la Chine ? j'ai dit.
— Non, une autre fois !

J'ai sorti mon portable. L'impression que ce dernier venait de choir entre mes mains, venu d'on ne sait où. J'ai pensé à des petits crabes, lorsque

ceux-ci émergent du sable encore à moitié ensuqués, puis dévalent les pentes ensablées sous un soleil radieux.
— C'est encore lui, j'ai fait un rien énervé.
— Qui ?
— Roberto Alagna. Ou plutôt son clone !
— Oui, et alors ?
D'où lui venait donc cet amour inconsidéré de l'opéra ? Inconsidéré au point de s'enticher d'un artefact qui n'avait d'humain que le nom ?
— T'es jaloux, a fait Mira.
— Non, j'ai dit. C'est juste que ce type m'insupporte, c'est tout. Ce Sicilien de mes deux !
Ça roulait plutôt bien. Verdi commençait franchement à me casser les couilles.
— La musique, a fait Mira. C'est ma passion pour la musique qui m'a fait aimer l'opéra. Que veux-tu que ce soit d'autre !
— Je veux bien, j'ai dit. Ça ne me dérange pas.
J'ai enfoncé la pédale d'accélérateur. La Pininfarina a donné l'impression qu'elle allait soudain décoller du sol. Une accélération brutale qui a surpris Mira.
— Mais t'es con, j'ai failli gerber ! elle a hurlé.
On a parcouru les derniers trente kilomètres à des vitesses record. Cent quatre-vingts au compteur juste après le radar.
— Pourquoi ?
— J'en sais rien, j'ai dit. Une envie soudaine de mourir…
Puis, après une chicane, j'ai enchaîné :
— Alagna nous invite à une soirée pop, chez lui, dans son loft parisien. Madonna et Jagger en seront.
— Quand ?
— Après le lancement d'XXL !
J'ai pas vu celui-là. Ils venaient de l'installer. Le flash m'a découpé les deux rétines. La gauche, notamment, hyper fragile ! Des mouches se sont mises à danser la carmagnole dans mon champ visuel.
— Putain, allez, fonces-y dessus le radar !

Mira était une hyperactive souffrant du complexe abandonnique. Une énergie foudroyante, un tempérament explosif qui lui avaient permis de rester en vie jusque-là. Un physique gracile, menu, notamment les pieds, qui allait de pair avec et apportait la preuve de sa fragilité en même temps qu'une grande résistance à la souffrance. Effet dumping. Résilience. Les doigts toujours branchés dans la prise ! J'étais censé, par mon calme et ma psychologie, la remettre sur les bons rails. La faire renoncer à l'auto-flagellation. Le truc, c'était que je lui parle de son frère. Que j'instruise

Mira sur comment il était, comment il parlait, comment il s'habillait, ce qu'il lisait, écoutait comme musique... Ce qu'Inès n'avait su faire compte tenu des relations nouées avec Antoine, avec qui elle avait vécu une bonne dizaine d'années.
J'avais vu Antoine mourir. Un moment difficile et particulièrement douloureux que la perte d'un ami qui vous est cher.

Quand nous sommes arrivés, vers neuf heures, les locaux du number one de la communication nomade étaient pleins. J'ai envoyé « Bonjour tout le monde ». Bertrand nous a salués, puis le représentant européen du géant opérateur. On s'en est tapé une (un Ruinard 2003) sous le regard amusé d'un photographe sud-coréen, puis on a déguerpi, direction le Quartier lat'. Mira m'a présenté à Alagna, un type gros, difforme et avec une toute petite voix, puis est allée se réfugier dans la cuisine entourée de deux types pas très cathos. Certes, j'étais dans l'interprétation permanente. Ce que le monde, les gens pouvaient être, je m'en foutais. Seul m'intéressait le rapport que j'entretenais avec eux. Et de voir Mira fondre avec les deux zozos à sa suite le regard vissé sur son séant m'a de suite inspiré les pires angoisses. D'autant que Madonna et Jagger venaient de la rejoindre avec une banane d'enfer. J'ai ricané. En sourdine ! Et mon portable s'est mis à vibrer. Une espèce de bourdonnement de mouche épileptique digne de provoquer un tsunami en plein océan Pacifique.

Alagna s'est approché de moi, m'a demandé ce que je faisais dans la vie.
— J'encule les mouches, j'ai dit. Traduit en langage plus clair, ça donne : je glande et je fais mon Proust !
— Vaste programme, il a fait en se marrant et en reniflant bizarrement (ces redoutables odeurs aux pieds, me suis-je dit, devenues mon gagne-pain, cela malgré un traitement de cheval à base de bicarbonate de soude, de menthe fraîche et de vinaigre !).
J'ai sorti le Samsung de la poche de mon blouson. Je l'ai ouvert et j'ai lu le message de Mira :
« Je te lèche mon gros chou à la crème ! »
À qui s'adressait-elle ?
— Han, han, j'ai fait.

Peut-être, me suis-je dit, se faisait-elle sauter par Jagger, quand Madonna lui titillait les mamelons avec ses gros doigts abîmés par la coke. Eh oui, pas de panique, les gars. Je suis écrivain, un écrivain qui pense et écrit avec ses pieds, et les écrivains sont des types bien plus cinglés que la moyenne des gens.
« Tu fais quoi ? » j'ai tapé sur le clavier.

La semeuse a répondu à sa façon, c'est-à-dire par une autre question :
« Oh, tu savais que Madonna avait un frère SDF qui, le pauvre, vient de mettre fin à ses jours ? »
Non, je ne le savais pas. Je n'étais pas dans les petits papiers de Madonna, moi. Et je m'en félicitais. Si son frère avait vécu dans une poubelle londonienne avant de se donner à la Mort-toujours-prête-à-vous-tendre-une-main-généreuse-en-cas-de-souci, je n'y étais pour rien.
Antoine aussi avait été SDF, du reste. Je n'avais rien pu faire. Son ex-femme non plus n'avait rien pu faire. Son gamin inséminé encore moins. Quant à la société, ou ce qu'il en restait ? Ne me parlez plus de lien social. Ni de solidarité. Voyez comment le monde se défait, se disloque, se particularise au point de devenir idiot ! Un truc qui fonctionne et attire le quidam : le virtuel ! Chacun son monde, quoi. Liberté totale. Absolue. Et paf, dans le cul du Réel-qui-nous-a-enfantés !

Inès n'avait rien pu faire, donc. Quand elle dormait sur un lit de roses. Une baraque de seigneurs évaluée à plusieurs centaines de millions d'euros. Un mec qui entretenait le rêve permis, autorisé. Je ne veux pas la culpabiliser. Au contraire. Seul le mouvement veut ça. Le mouvement planétaire. À ce propos, quand son ex est mort, quelques mois seulement après Antoine, d'un cancer du cerveau lui aussi, Inès s'est retrouvée sur la paille à son tour. Sans boulot. Le type qui tenait la boutique où elle bossait avait dilapidé la fortune paternelle en un battement de paupières. Les putes à entretenir, le cours de la coke qui allait augmentant, la crise dans tous ses états. La baraque qu'elle voulait garder pour sa progéniture. Les vieux jours. L'assurance tous risques.

J'ai rangé mon portable. Un type m'a pris par l'épaule tandis que je vidais une dernière coupe de champagne :
— Eh, le nègre, je vais te défoncer ! il a dit.
Ça a été plus facile que prévu. Une chiquenaude et Jagger s'est retrouvé à quatre pattes le nez dans la farine. Mes origines auvergnates. Impulsif à souhait.
— Où est Mira ? j'ai demandé avec un rire à vous briser les os.
Jagger s'est marré, un rire glauque, et m'a désigné une porte sur notre droite. Alagna qui était là s'est approché de nous. Il a consulté sa montre tout en semant des trucs sur son portable. La chambre baignait dans un torrent de lumière dorée que diffusaient des spots incrustés dans le plafond. Les enfants de Prométhée. Nous sommes les enfants de Prométhée, me suis-je dit. À jamais perdus. Des voleurs de feu !
— Bon, tu fais quoi, tu restes là ? j'ai demandé.

Mira était là, affalée sur un lit suédois. Le degré zéro du bon goût. Kitsch au possible. Recouvert d'une grosse couette d'un rouge vif saillant. Pétales de roses et tout le toutim !
— Tu veux pas le lâcher un peu ce portable, hein ?
— Mon anniversaire ! T'as oublié de fêter mon anniversaire ! Je suis triste. Triste à en mourir, elle a fait.
J'avais oublié quoi ?
— Qu'est-ce qu'on fout là ? Mais qu'est-ce qu'on fout donc là ? j'ai dit en secouant la tête comme un malheureux.
J'ai pris mon Samsung — l'événement n'avait pas été enregistré — puis j'ai attrapé Mira par le bras. C'était la Traviata, de Verdi. En direct du Metropolitan. Trois heures à se tamponner le cul sur un siège à bascule. Écran géant. Sans entracte. L'horreur ! Mira a sorti son portable à deux reprises, un halo lumineux lui cernant les doigts. Je me suis senti mal. Il fallait que je fasse quelque chose. Que je sorte.
— Je t'attends dehors sur le parking, j'ai fait.

J'ai quitté la salle juste avant la mort de Violetta. Sous les applaudissements. En deux semaines j'avais pris dix années. Des valises énormes. Les yeux rougis par la fatigue. J'ai sorti de ma poche de blouson un baume anti-cernes que je me suis appliqué sous les paupières. Un petit massage à cet endroit, et j'ai erré sur le parking pendant près d'une heure jusqu'à ce que Mira se pointe en se la pétant entourée de deux mâles siciliens !
— Oui, oui, vous inquiétez pas, je vous rappelle, elle a dit.
Et, se tournant vers moi :
— Ils sont de Napoli. Je leur ai fait la promesse de passer les voir quand nous y serions !
J'ai pas bronché. Mira était déjà au volant de la voiture, prête à démarrer. Je transpirais comme un malade. J'ai allongé les jambes, bouclé ma ceinture.
— Putain, qu'est- ce que tu empestes des pieds ! a fait Mira.
Lorsque la Pininfarina est venue s'encastrer sous un poids lourd.
— Putain ! j'ai dit. Putain de putain !

Je me suis retourné. Affolés, des types sur le trottoir s'activaient un mobile à la main.
— Aucune chance, a dit l'un d'eux. Aucune chance qu'elle s'en sorte.

Madame Putiphar de Pétrus Borel, dit le Lycanthrope

Constance Dzyan

Borel (Pétrus) — Il y avait dans les écrits de M. Pétrus Borel mieux et autre chose que ce qu'on a voulu y voir. Il y avait d'abord un poète. Si vous en doutez, lisez, non pas peut-être les Rhapsodies, mais le prologue en vers de son roman Madame Putiphar, prologue qui commence ainsi :

Dans ma poitrine sombre, ainsi qu'en un champ clos,
Trois braves cavaliers se heurtent sans relâche.

Malgré d'excellentes et sérieuses qualités, M. Pétrus Borel, pour avoir voulu trop mystifier le public et la critique, a laissé un nom qui est le synonyme du romantisme le plus outré. Le surnom de lycanthrope adopté par lui, son fameux : « Monsieur le bourreau, je désirerais que vous me guillotinassiez. », ses furibondes sorties contre les bourgeois au menton glabre, son orthographe arbitraire, sont encore dans quelques mémoires épouvantées. Présentement M. Pétrus Borel est colon en Algérie.

(Charles Monselet, La lorgnette littéraire : dictionnaire des grands et des petits auteurs de mon temps, Paris, 1857, p.26)

Il s'agit de la meilleure critique que Pétrus Borel reçut de son vivant, dix-huit ans après la publication de son unique roman et alors retiré depuis longtemps du monde des lettres.

Un écrivain ignoré

Pétrus Borel ne mena jamais de carrière littéraire à proprement parler : il vivota de sa plume, souffrit de l'échec de ses publications et abandonna tout espoir de reconnaissance après l'insuccès du roman qu'il tenait à raison pour un grand livre, Madame Putiphar. Douzième d'une modeste famille lyonnaise de quatorze enfants, il étudia l'architecture puis se passionna pour le dessin et le journalisme avant d'arriver à la littérature. À vingt ans, en 1829, il rejoignit le cercle littéraire parisien du Petit Cénacle (1), dont il devint une figure incontournable au même titre que Gérard de Nerval et Théophile Gautier. Républicain convaincu, il s'affubla du surnom de « Lycanthrope », exprimant par-là un mélange de misanthropie et de singularité sauvage, et connut la misère et la faim, thèmes récurrents de son recueil Rhapsodies publié en 1832.

1 Ce groupe de bohèmes, appelés « frénétiques », « bousingos », « petits romantiques » ou « Jeune-France », comptait dans ses rangs des auteurs aujourd'hui méconnus comme Philothée O'Neddy Joseph Bouchardy, Charles Lassailly ou Xavier Forneret (ce dernier figurant néanmoins, comme Borel, dans l'Anthologie de l'humour noir d'André Breton).

Ces poèmes sans génie (2) ne le firent pas vivre ; l'année suivante parut Champavert, contes immoraux, sept nouvelles sarcastiques et lugubres qui auraient dû faire sa renommée. Le livre ne séduisit pourtant ni le public ni les critiques outrées par sa violence. Borel s'essaya par la suite à la traduction, en livrant une belle version du Robinson Crusoé de Defoe en 1836, et se retira en Champagne, près du château de Montmort, pour écrire son œuvre maîtresse, Madame Putiphar, dont l'échec sonna le glas de ses ambitions.
Pétrus Borel ne sortit de l'oubli que de manière posthume, par l'intermédiaire d'un journaliste d'abord, Jules Claretie (Petrus Borel le Lycanthrope : sa vie, ses écrits, sa correspondance, poésies et documents inédits, Paris, 1865), six ans après sa mort qui dans la presse française passa inaperçue.
Un hommage décisif fut apporté par Charles Baudelaire qui en fit le portrait dans son Art romantique, dont on retient surtout la formule : « Sans Pétrus Borel, il y aurait une lacune dans le Romantisme. » Baudelaire parle de sa sympathie pour un « génie manqué, plein d'ambition et de maladresse », au « talent véritablement épique dans plusieurs scènes de sa Madame Putiphar », tout en précisant que les critiques littéraires, en 1859, ont coutume d'exprimer leur mépris pour les romans trop sombres en les comparant à du Pétrus Borel.
Ce fut enfin André Breton qui lui conféra le statut de grand auteur oublié en le faisant figurer dans son Anthologie de l'humour noir, vantant le ton acerbe de nouvelles comme Le croque-mort publié dans sa propre revue L'Âne d'or (3).
Malgré tout, on garde aujourd'hui de Borel l'image du lycanthrope, ce dandy révolté contre le conformisme bourgeois, et celle du romantique frénétique : on a pratiquement oublié, et c'est un tort, qu'il est l'auteur d'un des plus étranges romans français du XIXe siècle.

Madame Putiphar, roman noir inclassable

Deux épais volumes comprenant chacun une gravure sur bois, avec une couverture bleue frappée du dessin d'un cadran sans aiguilles, de deux os entrecroisés et d'une larme : c'est ainsi que se présentait Madame Putiphar dans sa première édition de 1839 publiée à Paris chez Ollivier. Borel y construit une histoire dense et tragique, sur plus de six cents pages, ouvrant le livre sur un poème à la première personne décrivant ses tourments intérieurs, tiraillé entre le goût pour le monde, la tentation de la solitude et la peur de l'oubli. Borel ne cache pas l'importance qu'a pour lui l'ouvrage : refusant la vie parisienne de sa jeunesse, il s'est isolé pour écrire et du succès du livre dépendra sa vie entière d'écrivain.

2 Citons quand même l'intéressant « Doléance », un « Hymne au soleil » aux accents rimbaldiens, des « Rêveries » qui commencent par un bel alexandrin (« La mort sert de morale aux fables de la vie. ») et un « Heur et malheur » conclu par un quatrain inspiré.
3 Borel créa le mensuel La Liberté des Arts, fonda la revue polémique Le Satan et dirigea la Revue Pittoresque et L'Âne d'or, où il aimait égratigner les écrivains célèbres.

Le premier chapitre pose les bases du projet romanesque : Borel entend faire réfléchir le lecteur sur la notion de destin et de justice, assénant des questions sans réponse et présentant son récit comme celui de « destinées affreuses entre les destinées ». À moins d'aimer les longs dialogues courtois, les six premiers chapitres n'ont que peu d'intérêt, si ce n'est de poser décors et personnages. Dans un château de la campagne irlandaise, le colérique lord Cockermouth ne supporte plus la relation qu'entretient sa fille Déborah avec un vulgaire paysan, Patrick Fitz-White, catholique qui plus est, alors qu'il a fait de « Ventre de papiste ! » son juron favori. Borel parodie avec talent Roméo et Juliette, opposant l'amour chaste et impossible des adolescents aux emportements du père. L'histoire s'emballe lorsque les deux jeunes gens décident de fuir ensemble pour la France : c'est le début d'une mécanique infernale que Borel mènera à son terme, plongeant ses protagonistes dans un implacable enchaînement de violences et d'iniquités.

Les pérégrinations françaises du couple occupent la deuxième partie du volume, avec pour point d'orgue la rencontre entre Patrick et Madame Putiphar, hallucinant portrait de Madame de Pompadour qui justifie à lui seul la lecture du livre. Borel alterne dialogues galants et péripéties, avant de donner dans la troisième partie une description féroce du célèbre Parc-aux-Cerfs, le gynécée de Louis XV renommé ici Pharaon. En prophétisant qu'elle sera vengée par « Dieu et le peuple », derniers mots du volume, Déborah annonce le contenu de sa suite : si le premier tome était le récit d'un amour courtois qui dégénère, le second sera l'histoire d'une descente aux enfers suivie d'une vengeance impitoyable.

Les deux premières parties du deuxième volume relatent l'enfermement de Déborah dans la forteresse de l'île Sainte-Marguerite, au large d'Antibes, et de Patrick et de son ami Fitz-Harris au donjon de Vincennes ; la troisième, terrible, rend sa liberté à Déborah et ôte tout espoir aux deux prisonniers ; la quatrième et dernière enfin est dédiée à la vengeance, celle du fils de Déborah auquel elle a donné ce prénom, et celle du peuple qui se révolte pour emporter la Bastille.

Au final, Madame Putiphar comporte certes des longueurs, au niveau des dialogues principalement, ainsi qu'un défaut de construction dans le deuxième tome (4), mais ces faiblesses s'avèrent mineures en comparaison de ses qualités stylistiques et de sa richesse.

Descriptions lugubres et portraits acerbes

Du panache et du sarcasme, c'est comme cela que l'on pourrait qualifier l'écriture de Pétrus Borel, et en ajoutant le sens de la description, un talent réel de portraitiste et son goût pour la critique sociale, le tableau est

4 À partir du chapitre 8 du second tome, un décalage chronologique s'opère entre l'histoire de Déborah et celle de Patrick et Fitz-Harris racontée en parallèle. Borel ne résout jamais ce problème, qui aboutit à voir Vengeance à seize ans peu avant la prise de la Bastille alors qu'il aurait dû en avoir vingt-cinq. On conclura soit à une erreur, soit par la suite à une ellipse de neuf ans dans la vie de Déborah dont il n'est pas fait mention.

presque complet. Borel se régale en descriptions minutieuses et quelquefois grandioses, comme celle-ci qui ne dépareillerait pas chez Lovecraft :

« On découvrait de cette terrasse excessivement élevée un sombre et lugubre paysage : au midi et à l'est, une plaine infinie, noire et rouge ; noire à l'endroit des tourbières, rouge à l'endroit des bogs ; peu d'arbres, des genêts et des bruyères et quelques huttes informes à demi enterrées. Au nord et à l'ouest des chaînes de rochers chauves, semblant de hautes murailles ébréchées par la foudre, bordaient l'horizon ; ça et là des ruines de tours, d'églises et de monastères, charmaient le regard et plongeaient l'âme dans le passé. » (vol.1, p.31)

Parmi les descriptions notables, évoquons celle du Trianon (vol.1, ch.26), du harem de Pharaon (vol.1, ch.34), de la forteresse Sainte-Marguerite (vol.2, ch.2), de l'île de Saint-Honorat (vol.2, ch.6), des cellules occupées par Patrick et Fitz-Harris dans le deuxième tome, des ruines de Cockermouth-Castle (vol.2, ch.15), du manoir de Déborah (vol.2, ch.19) et bien sûr de la Bastille, sur laquelle nous reviendrons.
Mais s'il est bien un domaine dans lequel l'auteur excelle, c'est dans le genre du portrait, où son sens du détail et sa causticité font merveille. Le septième chapitre consacré à l'irascible lord Cockermouth débute par sa description physique, très inspirée du John Falstaff de Shakespeare auquel Borel aime faire référence :

« Lord Cockermouth avait tous les dehors d'un vrai pourceau d'Épicure. Quoique grand, il était d'une circonférence inconnue sur le Continent : deux hommes n'auraient pu l'entourer de leurs bras. Sa panse retombait comme une outre énorme et lui battait les jambes : il y avait bien quinze ans qu'il ne s'était vu les genoux. Sa tête, tout à fait dans le type anglais, semblait une caboche de poupard monstrueux. La distance de sa lèvre supérieure à son nez, court et retroussé, était hideusement démesurée, et son menton informe se noyait dans une collerette de graisse. Il avait le visage violet, la peau aduste et rissolée, les yeux petits et entrebâillés ; et suait le roastbeef, le vin et l'ale par tous les pores. En un mot, cette lourde bulbe humaine se mouvant encore avec assez d'aisance et d'énergie, était un de ces polypes charnus, un de ces gigantesques zoophytes fongueux et spongieux, indigènes de la Grande-Bretagne. » (vol.1, p.59)

Avec sa Putiphar, Borel invente une Madame de Pompadour lascive et cruelle, presque vampirique, vêtue d'un simple peignoir de satin appelé laisse-tout-faire « qui résume mieux ses mœurs négatives que dix in-folio » (vol.1, p.189). Il réalise dans son sillage une étonnante galerie de personnages, comprenant l'homme à tout faire du comte, Chris, « ancien corsaire converti » et « fervent pendeur de pirates » (vol.1, p.61), le lâche marquis de Villepastour, « produit incestueux d'un amour de la Régence » (vol.1, p.110), le capitaine irlandais Fitz-Harris, à la fois jaloux et rêveur, obstiné et immature, la fourbe Madame Dumant aux penchants saphiques,

Monsieur de Cogolin, gouverneur compatissant de Sainte-Marguerite, le bon lieutenant Guyonnet en charge du donjon de Vincennes, le chevalier de Rougemont, gardien de prison tyrannique et glaçant, et le mystérieux Icolm-Kill, « ancien cabaretier » tour à tour « marchand de chair noire, corsaire et pêcheur de baleines » (vol.2, p.83).
La touche finale est apportée par le portrait ridicule que Borel fait de Louis XV, « homme aux mains crochues portant pour sceptre une pince » qui devient « écrevisse de mer gigantesque » puis « homard n'ayant point de sang dans les veines, mais une carapace couleur de sang répandu » (vol.2, p.256).

Humour et singularités

Dans Champavert, l'humour noir prédominait, aussi bien dans le ton des nouvelles que dans leur absence de morale. L'humour est plus varié dans Madame Putiphar, plus subtil aussi (5) : la parodie n'est jamais loin dans les répliques naïves et enflammées des deux amants, et Borel ne rechigne pas à quelques digressions pleines de bizarrerie. En témoigne un dialogue absurde entre Fitz-Harris et le marquis de Villepastour, ce dernier venant de comparer Déborah à « une nymphe aux cheveux d'ébène », expression que le jeune soldat prend au premier degré :

« Aux cheveux d'ébène ?... Mon colonel, le signalement n'est pas très positif : la famille des ébénacées est très nombreuse ; les naturalistes, mon colonel, distinguent l'ébénier, l'ébénoxyle, le plaqueminier, le paralée, le royen...et de plus, mon colonel, l'ébène rouge, l'ébène verte, l'ébène grise, l'ébène noire, l'ébène blanche. Entendons-nous, la nymphe a-t-elle des cheveux d'ébénier, d'ébénoxile, de plaqueminier, de paralée ou de royen ? La nymphe a-t-elle les cheveux rouges, verts, gris, noirs, ou blancs ? » (vol.1, p.107-108)

Borel multiplie les adresses au lecteur, pour préciser sa pensée, feindre sa difficulté à écrire certaines scènes tant elles sont horribles ou comme ici pour justifier une longue ellipse :

« Après un séjour de près d'un mois aux îles Baléares, après bien des bonnes et des mauvaises fortunes de mer, qui, seules, pourraient donner matière à un livre plus gros et peut-être d'un intérêt plus palpitant que celui-ci, mais sur lesquelles, n'entendant rien aux choses maritimes, nous garderons un modeste silence, la vigie, ayant enfin reconnu la plage d'Irlande, cria trois fois : terre ! » (vol.2, p.148)

Dans le deuxième volume, les passages plaisants sont plus rares et les traits d'humour féroces. Ainsi, dans le chapitre 10, Fitz-Harris entreprend d'écrire une lettre poignante à la Putiphar à l'agonie pour obtenir son pardon, usant de toutes les flatteries, faisant état de ses remords et des

5 Borel consacre le chapitre 23 du tome 2 à répondre aux interrogations du début du livre sur la notion de Providence, en affirmant qu'il existe bien une justice. Il explique sous cet angle les souffrances subies par ses personnages, mais sa démonstration paraît fallacieuse : peut-être faut-il y voir un trait d'ironie envers un roman finalement moral comme Le Moine de Lewis, l'un des modèles du frénétisme.

souffrances endurées depuis des mois, alors que dans le chapitre 12 la dame répond par une missive qui ne contient qu'un mot : « NON. »

Il est impossible de parler du roman sans évoquer les facéties lexicales de Borel. Déjà visible dans ses nouvelles, son intérêt pour les termes inusités et les tournures faussement savantes devient ici une véritable signature. Dans un genre qui n'est pas sans rappeler le Huysmans d'À rebours, Borel offre un feu d'artifice de vocables précieux : on signalera dans le premier tome « pignocher » (p.28), « gentillâtre » (p.73), « angoisseux » (p.88), « aumuces » (p.90), « galoubet » (p.98), « râblus » (p.99), « pasquinade » (p.109), « atournée » (p.155), « maquignonner » (p.165), « gasconnade » (p.167), « pimpesouée » (p.171), « bec-à-bec » (p.218) ou « odaliques » (p.255), et dans le second « phylarias, lentisques, alaternes » (p.23), « spélonque » (p.37), « ardélions » (p.108), « rabobelinages » (p.119), « marjolet » (p.210), « forlancée » (p.242) ou encore « apprentif » (p.247).

Quant à la « bizarre orthographe qui se pavane dans Madame Putiphar, comme un soigneux outrage fait aux habitudes de l'œil public » selon Baudelaire, on en donnera une idée en citant quelques mots maltraités au fil des pages tels que « gryllon », « pharamineux », « sopha », « asyle », « crystal », « truchemans », « phantôme », « thrône » ou « phrénésie », sans oublier cet « abyme » que Borel emploie presque à chaque chapitre, pour évoquer les affres de ses personnages ou la noirceur des geôles dans lesquelles ils croupissent.

Un roman carcéral oppressant

Le thème de l'emprisonnement physique et moral occupe tout Madame Putiphar, comme Borel le laisse entendre dès le premier chapitre où il pose au lecteur cette question : « Beaucoup d'entre nous ne ressemblent-ils point par leur existence à ces scarabées transpercés d'une épingle, et piqués vivants sur un mur ; ou à ces chauve-souris clouées sur une porte servant de mire pour tirer à l'arbalète ? » (vol.1, p.12).
Déborah est d'abord prisonnière du château de son père, puis c'est au tour de Fitz-Harris de connaître les cellules de la Bastille ; et lorsque la colère de la Putiphar s'abat sur les deux amants, les villes deviennent à leur tour des prisons, des « cages où l'on s'étiole emprisonné, [qui] compriment et sanglent l'âme comme un corset » (vol.1, p.215).
Le premier tome s'achève sur l'internement forcé de Déborah au Parc-aux-Cerfs, prison dorée dans laquelle elle se claquemure, obstruant l'entrée de sa chambre pour empêcher quiconque d'y entrer.

Le second volume se passe en grande partie dans les cachots et les donjons où Borel malmène ces héros comme rarement un auteur a osé le faire au XIXe siècle, Sade excepté. On connaissait Pétrus Borel excellent nouvelliste, on le découvre romancier implacable : avec une obstination extrême, il va au bout de ses idées et n'hésite pas à conduire ses personnages jusqu'au gouffre (6). Si la claustration de Déborah au fort Sainte-Marguerite connaît une fin, dans une scène digne d'un roman de chevalerie, celle de Patrick et Fitz-Harris s'aggrave de chapitre en chapitre. C'est d'abord l'arrivée au donjon de Vincennes, l'espoir d'une sortie puis l'abattement, les consolations offertes par le lieutenant Guyonnet et le joug terrible du chevalier de Rougemont au cours du chapitre 14, le plus long et le meilleur du roman. Et pendant que Déborah vit recluse avec son fils Vengeance dans le manoir qu'elle a fait construire, le calvaire des deux hommes se poursuit, jetés au fond d'un puisard que Patrick ne quittera que pour être transféré à la Bastille.

On qualifie souvent Madame Putiphar de « roman gothique » en le rapprochant des deux classiques du genre, Le Moine de Lewis (1796) et Melmoth, l'homme errant de Maturin (1820), avec lesquels il partage l'ambiance lugubre des prisons. Le rapprochement n'est pas usurpé sur ce point, comme le montre cette scène au donjon de Vincennes :

« À la faible lueur qui pénétrait peu à peu par une sorte de meurtrière, Fitz-Harris put faire alors connaissance avec la fosse où il était plongé. L'examen n'en fut pas long : en outre d'un sol fangeux et de quatre murailles pourries, couvertes d'un suint graisseux et noirâtre, de traînées luisantes de limaçons, et de toiles d'araignées épaissies par la poussière, semblables à des membranes de chauve-souris, il ne découvrit autres choses qu'une sorte de lit creusé comme un évier dans la pierre, sur lequel Patrick était étendu, et au pied ou à la tête de ce lit ou de cette auge, un trou de latrines d'où sortait une puanteur infecte : c'était le seul endroit de cet égout où les chaînes des prisonniers leur permissent d'atteindre. Ce qui n'ajoutait pas peu à la triste horreur de ce cachot, c'était la voix monotone des sentinelles du dehors qui, ayant la consigne d'ordonner aux passants de détourner les yeux de dessus le Donjon, depuis l'aube du jour ne cessaient de répéter : Passez votre chemin ! » (vol.2, p.58)

Contrairement à ces prédécesseurs, Borel n'a jamais recours au fantastique ou au surnaturel, car son objectif n'est pas de divertir le lecteur mais de l'effrayer à dessein. Regorgeant de détails (au niveau de l'organisation de la vie en prison, pour les fouilles, les repas, les privations et même les enterrements), cherchant à retranscrire le désarroi des détenus à la manière d'Hugo dans Le Dernier jour d'un condamné, les scènes de prison chez Borel cherchent en premier lieu le réalisme (7), puis la démesure. Impressionner le lecteur, imprimer une image forte et durable dans son

6 L'emprisonnement injuste est la matrice de la vengeance finale, thème qu'exploiteront quelques années plus tard, entre 1844 et 1846, avec un immense succès cette fois, Alexandre Dumas et Auguste Maquet dans Le Comte de Monte-Cristo.
7 Borel a connu une (petite) expérience de l'enfermement au printemps 1831 : avec un ami bousingot, ils passent quatre ou cinq jours au cachot d'Écouy, arrêtés par les gendarmes pour ne pas avoir leurs papiers sur eux. Cette aventure lui inspirera un poème dans les Rhapsodies.

imaginaire en lui donnant à voir l'horrible et même l'innommable, est une nécessité : les mauvais traitements subis par ses personnages renvoient à l'injustice profonde du système monarchique, qui ne pouvait aboutir qu'à la Révolution.

Une dénonciation de toute forme d'injustice

C'est le cœur de Madame Putiphar, son véritable sujet et le sens même de son titre (dans la Genèse, Putiphar est un officier de Pharaon dont la femme fait enfermer injustement Joseph qui se refuse à elle). Comme dans Champavert, recueil de nouvelles sanglantes plein de crimes impunis, Borel a en horreur les abus de pouvoir, les privilèges des puissants, leur immoralité qui les pousse à user de tous les moyens pour satisfaire leur appétit et servir leurs intérêts. La charge prend forme très tôt dans le roman, avec l'hostilité « de classe » éprouvée par lord Cockermouth à l'égard de Patrick. Ce dernier parle alors du « fossé que la noblesse a tracé autour d'elle, comme Romulus autour de sa ville naissante ; fossé que l'on ne peut franchir comme Rémus qu'aux dépens de sa vie » (vol.1, p.37).

La virulence de Borel est ancrée dans le réel : il met en scène des lieux connus et des personnages historiques, soit nommément (le lieutenant du roi Guyonnet, le chevalier de Rougemont, gouverneur du Donjon de 1767 à 1794, Malesherbes, Sade, le comte de Solages et bien d'autres) soit de manière on ne peut plus reconnaissable pour la Putiphar et Pharaon. Ses attaques sont destinées en premier lieu à la monarchie, dont le gynécée de Louis XV et les prisons d'État prouvent assez la dépravation et la barbarie, mais il n'épargne pas non plus les bourgeois et les aristocrates. En témoigne le chapitre 13 du premier volume, dans lequel lord Cockermouth corrompt témoins et juges pour faire condamner Patrick à mort par contumace, ceux-ci rendant plus vite leur sentence car « l'heure du dîner approchait », avant de festoyer chez lui et de finir la soirée ivres morts. Dans le second tome, le désespoir de Patrick et Fitz-Harris fournit la matière à des monologues d'une force remarquable fustigeant le sort inique des détenus, justification des troubles révolutionnaires qui ponctuent le roman. La description magistrale de la Bastille est l'une des scènes marquantes du livre, dans laquelle on sent toute la colère de Borel, qui explosera plus loin avec sa destruction :

« [...] il existait un immense cachot de pierre, avec lequel nous avons déjà fait connaissance, hideux et sombre, édenté, infect et décrépi, qui, la figure sale, d'un air hébété, immobile, avec de petits yeux louches, garnis de cils de fer, et qu'on eût dits percés à la vrille, regardait fixement autour de lui comme un cayman demi pourri dans la fange d'un marais, qui hume des miasmes et aspire une proie.

Ce vestige d'un temps qui n'était plus, qui semblait rester là debout comme un vieillard qui aurait refusé de descendre dans la tombe afin de dévorer sa race, c'était !... À ce nom, se répandent d'abord dans notre pensée des bruits de chaînes et des gémissements, puis un bruit de guerre et des cris de triomphe. C'était un lieu d'odieuse mémoire ! C'était la Bastille ! » (vol.2, p.266-267)

La prise de la Bastille est le point d'orgue de Madame Putiphar, où Borel déploie toute sa fureur créatrice avec une allégresse palpable : il transforme la Révolution en charge sanglante et dérisoire, qui une fois la bataille gagnée se mue en parade extraordinaire, grotesque et triomphale.
André Breton parle d'un « ouvrage traversé d'un des plus grands souffles révolutionnaires qui furent jamais » ; Jules Claretie évoque quant à lui le « style [qui] sent la poudre » de Borel et le compare aux chroniques faites par des acteurs de la Révolution comme Camille Desmoulins (8) et Elisée Loustalot.
Dans le paysage littéraire français, le récit vivant, heurté, chaotique de Borel, se distingue en effet nettement. En 1847, dans son Histoire de la Révolution française, Jules Michelet en donne un tableau qui se veut romanesque mais n'est que grandiloquent et sans chair ; l'année suivante, les Mémoires d'outre-tombe de Chateaubriand fournissent quelques lignes d'une platitude remarquable à propos du 14 juillet 1789. Et ce n'est guère mieux sous la plume du prix Nobel Anatole France, dans un texte certes mineur publié en feuilleton en 1884, Les Autels de la peur, qui s'ouvre par une prise de la Bastille faisant pâle figure face à celle de Borel.

Le peu de succès de Madame Putiphar, encore aujourd'hui, est difficile à expliquer et injuste d'un point de vue littéraire ; on peut le mettre sur le compte de son surprenant mélange des genres et des excentricités de style de Borel qui en font un roman à part, forcément « déceptif » pour des lecteurs espérant y trouver une sorte de Melmoth français.

L'échec et le retrait des lettres

Alors âgé de trente ans, Pétrus Borel misait tout sur la publication de Madame Putiphar : il était persuadé d'avoir écrit un roman important et d'être mûr pour le genre, si bien qu'il promit deux ou trois livres supplémentaires à son éditeur. Les ventes furent médiocres, les rares recensions reprochèrent au texte sa noirceur. En juin 1839 dans le Journal des Débats, la plus significative fut à mettre au crédit de Jules Janin, « le prince des critiques », qui traita le roman avec dédain et désapprouva la brève défense de Sade faite par Borel, établissant un parallèle stupide entre les deux (Borel, à l'inverse du marquis, étant toujours du côté des victimes et non des bourreaux). Avec Ollivier, l'aventure éditoriale tourna court : le

8 Claretie indique que l'idée du roman est venue à Borel par une lettre publiée dans les Révolutions de France et de Brabant de Desmoulins (n°40, p.34) : le capitaine irlandais Macdonagh s'y plaint d'avoir été persécuté par son colonel et emprisonné au fort Sainte-Marguerite, pendant que celui-ci enlevait sa femme dont il était épris.

paiement de deux cents francs pour les deux volumes (9) ne lui fut versé qu'aux trois quarts. Des livres promis, aucun ne vit le jour ; quant à Tabarin, son prochain roman annoncé dans l'épilogue de Madame Putiphar, il ne l'écrivit pas, démoralisé par cet échec.
Pour Pétrus Borel, la suite fut une chronique de l'oubli littéraire : il quitta la Champagne pour Asnières, obtint quelques parutions dans des revues, créa d'éphémères journaux, connut la misère encore, comme au temps des Rhapsodies, et fit face à la nécessité de trouver un emploi en dehors des lettres pour s'assurer une situation (10).
Financièrement aux abois, il profita des conseils et de l'appui de son ami Théophile Gautier pour trouver un poste dans l'administration coloniale en 1846. Installé à Mostaganem en Algérie, il s'acquitta de ses nouvelles responsabilités, plaça des poésies dépourvues de la fougue d'autrefois dans des magazines, se maria, eut un fils, fit construire une maison. Se présentant sans succès à la députation en 1848, il s'attira les remontrances de ses supérieurs qui l'accusaient de ne pas prendre sa tâche au sérieux (d'après Claretie, Borel avait pris l'habitude d'écrire la plupart de ses rapports à la hiérarchie en vers) et finit par être congédié en 1855. Durant ses dernières années, il demeura sur ses terres, à Mostaganem, où il vécut de travaux agricoles.

Méprisé injustement en tant qu'auteur, tout comme il l'est aujourd'hui en tant que romancier, Pétrus Borel, qui écrivit jadis un « Hymne au soleil », mourut en 1859 d'une insolation.

Sur Internet :

Grâce à Gallica, on peut lire gratuitement Madame Putiphar, tome 1 et tome 2, dans la seconde édition de 1877 préfacée par Jules Claretie (les numéros de page cités dans cet article s'y rapportent).
Champavert, contes immoraux, l'un des meilleurs livres du Petit Cénacle, est accessible en PDF dans une édition moderne due aux Éditions du Boucher.
Sur le site du « Vampire actif », on pourra consulter un excellent article qui aborde plus en détail qu'ici le thème de la prison dans Madame Putiphar.

9 Environ cinq cents euros.
10 Jules Claretie rapporte que Renduel, l'éditeur des Romantiques, lui trouva durant un temps un travail bien rémunéré, qui consistait à écrire les discours pour les distributions de prix à l'intention notamment d'agrégés universitaires.



Des illuminations, une illumination

François Cosmos

Dans cette rubrique, une nouvelle sur le thème général du numéro doit proposer une vision originale de la fin du monde ou les conséquences d'un cataclysme planétaire.

Bon, voilà. Je m'appelle Anne-Sophie K., épouse Cosmos, et je suis donc la personne qui s'efforce depuis un temps maintenant appréciable de vivre avec François Cosmos (je suis la mère des seuls enfants de lui que je connaisse), dont le nom doit forcément vous dire quelque chose. François qui est actuellement parti de chez nous pour une destination et une durée indéterminées, mais non sans me laisser des instructions dans une enveloppe sur laquelle il a pris le temps d'écrire (alors que, comme d'habitude il n'a pris ni celui de m'en avertir, ni de me dire au revoir ou adieu) : « À taper et adresser à editionsdelabatjour@hotmail.fr, pour le numéro 3 de « L'Ampoule », « Gloire & Oubli » avant le 15 mars 2012. »
N'allez pas en déduire qu'il soit particulièrement machiste (c'est lui qui fait la vaisselle et plus de la moitié de la cuisine, s'occupe de la lessive, rempote les plantes d'intérieur, repasse ses chemises et ses pantalons, balaye, aspire et passe le carrelage à l'huile de lin, entre autres choses plus traditionnellement masculines), c'est plutôt le genre empoté, pas à l'aise avec les nouvelles technologies et les détails pratiques de la vie. N'empêche que me voilà en train de suivre ses instructions à la lettre, à la seule chaleur de sa lampe de bureau, tandis que la nuit tombe sur ma petite entreprise familiale.
En temps normal je ne m'inquiète pas spécialement, habituée que je suis à ces absences énigmatiques (dont je ne suis pas encore parvenue à éclaircir le mystère, les raisons ni le but, puisque notamment, à son retour il ne sent ni le grand air (cette odeur amère, acre dont il imprègne les vêtements, particulièrement en hiver), ni le tabac (lui ne fume pas), ni la friture asiatique ou de shoarma, ni le mazout, ni les embruns, ni la greluche, ni la collégienne (Dieu merci !), ni le parfum de luxe, juste son odeur à lui, c'est-à-dire mélangée à l'eau de toilette que je lui offre à chaque occasion, c'est-à-dire quand elle vient à manquer et qu'il me signale qu'il faut lui en racheter, puisqu'il ne supporte ni les anniversaires ni les fêtes et que, par ailleurs, il ne fait par contre pas les courses). Et si je garde le silence, me garde de tout commentaire et de toute question, c'est parce que je pense que la survie de mon couple est à ce prix (ce en quoi peut-être je me goure, fillette, fillette que je suis restée dans ma grande carcasse de bourgeoise



mûre mais encore pas trop mal conservée je dois dire). Mais cette fois-ci, la tonalité et la couleur, et quelques annotations du texte en question, et la réflexion qu'il m'avait faite après la publication de son interview dans « Le Pandémonium littéraire » (« Comme Séguin après son débat avec Mitterrand avant le référendum sur le traité de Maastricht, j'ai envie de dire : Je ne monterai jamais plus haut »), me font craindre qu'il puisse s'être appliqué à lui-même le thème de ce numéro de « L'Ampoule », « Gloire & Oubli » : partir pour de bon, disparaître à jamais en pleine gloire... « Préviens la police ! », me conseille ma sœur, mais elle a tellement peu de considération pour lui que je vais me contenter de croiser les doigts entre chaque phrase tapée sur son clavier, et continuellement ensuite jusqu'à ce qu'il réapparaisse un jour, j'espère.

[Saut de page.]

(Notes pour Sur trois romans oubliés de la vieille gloire très oubliée Herbert George Wells pour « L'Ampoule » n° 3, « Gloire & Oubli » :)

Il n'est certainement pas anodin que les premières œuvres littéraires de H. G. Wells (HGW, comme on dit DSK, autre célèbre coureur de jupons, ou BHL, autre exemple de politicien raté) soient exactement contemporaines de la naissance du cinéma : 1895, année de parution de son premier roman, « La Machine à explorer le temps », est évidemment celle de la première projection de « La Sortie des usines » (Lumière). Il fait partie de ces écrivains qui semblent avant tout des créateurs d'images et d'intrigues, tandis que d'autres valent par le style, les dialogues ou les idées — toutefois il n'est jamais aisé de démêler, d'entre tous ces éléments, ce qui fait la force d'un romancier ; il semble même qu'en matière littéraire on ne se pose guère cette question, contrairement à la critique cinéma-tographique qui passe son temps à distinguer cinéastes formalistes et scénaristes, nous y reviendrons. (Appuie là-dessus, car ça fait pas de mal : il y a des romanciers chez qui la Nature est absente, où il n'y a pas l'ombre d'un décor, de la forme d'un visage, sans parler des sons ou des odeurs, et d'autres dont l'art est fait de l'attention portée à ces descriptions, de leur richesse ou de leur subtilité, qu'elles soient réelles, sublimées ou entièrement inventées.) Le cinéma a donc ensuite logiquement et largement puisé dans l'œuvre de HGW, de « La Guerre des mondes » à « L'Île du Docteur Moreau » en passant par « Les Premiers Hommes dans la Lune », et même, fascinant paradoxe qui viendra à l'appui de notre démonstration, « L'Homme invisible ».
« Il n'est plus lu », me confiait un libraire il y a plus d'une quinzaine d'années déjà, tandis que je lui commandais tout ce qu'on pouvait alors



encore trouver de disponible de l'auteur de « La Guerre dans les airs », « La Burlesque Équipée du cycliste » et « Le Joueur de croquet », trois romans qui n'étaient non seulement plus lus, mais restaient méconnus, et n'ont jamais été, à ma connaissance et celle de Google réunies, adaptés au cinéma, on verra sans doute pourquoi — le libraire, lui, a disparu depuis, en même temps que sa librairie, remplacée par une succession de magasins de vêtements dans laquelle n'apparaît même pas « Zadig & Voltaire ».

« La Guerre dans les airs / The War in the Air » (1908). — « Une saga extraordinaire et méconnue qui se déploie sur plusieurs continents sur un rythme cinématographique. », annonce justement la quatrième de couverture de l'édition Folio de 1984, saga qui anticipe la guerre mondiale, les forteresses volantes dirigeables géants, porte-avions d'où s'élancent des flottilles de bombardiers, les kamikazes et Pearl Harbor — et l'on pourrait y ajouter maintenant le 11-Septembre (1), et ses virgules humaines en train de passer anonymement de la vie à la mort (2). Sauf que les dirigeables géants n'ont pas eu d'avenir, que les cuirassiers dont le roman démontre qu'ils en seront les fossoyeurs sont toujours là, tout comme on n'a pas trouvé de sociétés organisées sur la Lune, qu'on ne pourra jamais mettre au point de machine à remonter le Temps, et qu'on attend toujours, quoique avec quelque appréhension, l'Homme invisible.

Car, sans nier l'horreur que suscite la froide description de destructions inouïes pour l'époque, mais que l'avenir se chargera de confirmer, la fascination que procure ce roman me semble essentiellement ailleurs que dans son caractère visionnaire, et bien plutôt dans la puissance d'évocation de la campagne, des cieux et de l'océan vus des airs, à l'échelle humaine, qui le rend plus proche du « Château ambulant » de Miyazaki que de « La Guerre des étoiles ». De même, si « La Guerre des mondes » reste éminemment lisible alors qu'on ne craint plus depuis longtemps les Martiens et les invasions extraterrestres, et que le cinéma peut largement « faire mieux » en matière d'images d'anticipation frappantes, c'est notamment pour la saisissante — et également visionnaire — description de l'exode de la population londonienne fuyant devant l'arrivée des machines de guerre martiennes.

C'est en cela que Wells est très différent et meilleur écrivain que son prédécesseur Jules Verne : ce n'est pas le Progrès et la Technique qui l'intéressent, ni pour eux-mêmes ni pour leur potentiel de création de

1 « Depuis maintes générations, New York ne s'était plus tourmentée de la guerre ; elle n'y voyait qu'une série d'évènements qui se déroulaient au loin, avec une répercussion sur le cours des valeurs et des denrées, et qui alimentaient les journaux de copie et d'illustrations sensationnelles. Avec plus de certitude encore que les Anglais, les New-Yorkais étaient persuadés que les hostilités ne seraient jamais transportées sur leur territoire, et l'Amérique du Nord tout entière partageait cette illusion. » Traduction de Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz, 1910, Mercure de France, Folio 1549, p. 175.

2 « Une autre explosion se produisait au même instant à l'avant du vaisseau amiral américain ; un énorme fragment de métal s'en détachait, allait s'engloutir dans les flots en projetant des hommes de tous côtés et laissant une cavité béante dans laquelle un aéroplane fit choir promptement une bombe enflammée. Alors, avec une cruelle netteté, dans l'impitoyable clarté du jour qui grandissait, Bert aperçut une multitude de menus animalcules convulsivement actifs dans le sillage écumant du Theodore-Roosevelt. Qu'était-ce ? Des hommes ? Impossible !... Ces petites créatures mutilées se débattant dans les remous déchiraient de leurs doigts crispés l'âme de Bert. » Ibid., p. 160-161.



fictions inédites, mais leurs conséquences possibles sur la condition humaine et les existences de tous les jours — et principalement leurs conséquences négatives, aliénantes, voire catastrophiques. Il y a la même distance entre eux qu'entre Kubrick et George Lucas ou Spielberg, Kubrick qui a pris le soin dans « 2001 » de confronter des hommes ordinaires à l'accélération et aux bouleversements technico-scientifiques, de les plonger, toujours aussi désarmés que nous le sommes nous-mêmes, dans les distorsions vertigineuses de l'espace-temps, tandis que Lucas a vainement créé une galerie de pseudo-surhommes et d'anthropoïdes divers vaguement ridicules s'épuisant en duels et dialogues de chevalerie, sur fond de balistique qui serait restée figée au temps de la Seconde Guerre mondiale. (N'aie pas peur d'enfoncer le clou : Verne et Lucas, c'est de l'art pour adolescents, les attardés inclus, ou peut-être surtout.)

« La Burlesque Équipée du cycliste / The Wheels of Chance : A Bicycle Idyll » (1896). — « La Guerre dans les airs » débute véritablement par une sortie bucolique en vélo dans la campagne anglaise en compagnie de jeunes filles en fleurs au parfum tout autant innocent que capiteux, pour s'achever dans un décor d'Apocalypse digne de « La Route » de Cormac McCarthy. (C'est une remarque à la con à rectifier : c'est McCarthy que tu pourrais juger digne de Wells, car il a vraisemblablement lu Wells, et pas qu'un peu, tandis que HGW n'a pas plus lu « La Route » que toi.) Il y aura également un drame à la fin de « La Burlesque Équipée du cycliste », mais tout le roman se déroulera dans cette campagne anglaise, que l'on découvrira sous tous les angles et vue de toutes les hauteurs, que l'on parcourra dans tous les sens, et où l'on ne cessera de croiser et de recroiser, puis de suivre, et enfin d'accompagner une irrésistible jeune cycliste n'ayant froid ni aux yeux ni ailleurs. Le décor, les vélos, le sujet et surtout le ton, cette anglicime, et particulièrement wellsissime, ironie constante envers les évènements et tous les personnages, leur allure, leurs actions et réactions, leurs pensées étroites ou naïves — ironie également présente tout au long de « La Guerre dans les airs » et dans tous les romans même les plus sombres de Wells — font ici plutôt penser à « La Folle Ingénue / Cluny Brown » de Lubitsch, critique de la société de classes et des conventions sociales incluse. (Même si le Lubitsch est plus ample et d'une autre ambition : il faudra bien que tu écrives et démontres un jour quelque part que « Cluny Brown » est « La Règle du jeu » de Lubitsch, pas moins.)
Si l'évocation de la campagne anglaise, de ses collines et champs bien entretenus, de ses forêts, de ses fleurs, de ses villages avec leurs donjons médiévaux, de ses auberges pittoresques ayant traversé les âges, de ses perspectives sur la mer, de ses routes d'Épinal, entre pour beaucoup dans le charme de ce roman, c'est ici l'humour souvent vachard et une forme de



romantisme désespéré qui, comme chez Lubitsch et la comédie américaine en général, lui donnent toute sa force à mon avis intacte — même si Lubitsch, évidemment, est également avant tout un grand formaliste. Force amplifiée par l'absence de Happy End, que seules de rares comédies hollywoodiennes ont eu l'intelligence et le cran de transgresser — je pense en particulier à « Vacances romaines » et à « La Vie privée de Sherlock Holmes » —, leur permettant d'atteindre ainsi la puissance amère et le caractère inoubliable des ratages personnels amenant des regrets éternels, qui font les plus grandes histoires d'amour de l'art universel, comme « Tristan et Iseut » ou « Roméo et Juliette » — histoires d'amour qui se terminent mal, comme on le sait bien, en général. Et il faudra avouer pour finir que cette jeune cycliste en jupe-culotte, cette Jeune Dame en Gris, cette Jessie Milton laissant voir autant de formes en mouvement et de caractère que l'autorisait la littérature « convenable » de l'époque victorienne, restera pour un homme hétérosexuel l'une des héroïnes de roman les plus inoubliables d'entre les plus attirantes (3).

« Le Joueur de croquet / The Croquet Player » (1936). — Plus d'images dans ce court roman, de simples évocations d'évènements et de choses indéfinissables, par des personnages devenant tour à tour narrateurs, tous de plus en plus improbables, au sens strict incroyables, voire peu crédibles, dans un texte qui se situerait à la croisée de l'atmosphère de Lovecraft atténuée par l'ironie de Nabokov. Une sorte d'épure, de sotie, plus puissante même que « Paludes » de Gide, avec laquelle elle partage curieusement — ou pas, allez savoir — le thème du marais, du marécage.
Aucune adaptation cinématographique possible ici, c'est une œuvre purement littéraire, parcourant un terrain où la littérature restera à jamais supérieure au cinéma, dont toute image projetée détruirait aussitôt le mystère, le trouble, la spécificité, le cœur, le sens, la valeur.

3 « La Jeune Dame en Gris, elle aussi, montait une bicyclette, et le soleil, derrière elle, dessinait en or ses contours, laissant les détails dans l'ombre. Hoopdriver eut l'impression qu'elle était jeune, mince et brune, avec un teint brillant et des yeux animés. [...] La jeune personne, qui observait notre héros, avait le sang aux joues, les cheveux un peu dénoués, et des yeux très brillants. Les lèvres rouges s'entrouvrirent, peut-être dans l'effort de gagner de vitesse M. Hoopdriver, mais on pouvait tout aussi bien croire à un sourire discret. Et notre touriste constata soudain que ce représentant du sexe faible portait une jupe-culotte. N'était-ce pas une audace immodeste, indécente même ? [...] En vérité, elle était diablement jolie. [...] Et, de nouveau, la pensée de notre héros s'attarda sur le galbe de la voyageuse. Somme toute, la jupe-culotte lui allait fort bien, sans lui donner un air masculin. Quels yeux ! Et quelle voix ! [...] Puis, brusquement, il revit en esprit les formes affriolantes de la petite cycliste en jupe-culotte, et il s'abandonna à une nouvelle émission de blasphèmes. [...] Sauf le bruissement de leurs chaînes, le silence régnait dans la nuit blafarde et tiède. M. Hoopdriver lançait des coups d'œil admiratifs vers la jeune fille dont les jambes appuyaient gracieusement sur les pédales. Tantôt la route allait vers l'ouest, et la bicycliste détachait sa silhouette gris sombre sur la faible clarté lunaire ; tantôt, ils remontaient vers le nord, et la froide et molle lumière caressait les cheveux, le front et les joues de la voyageuse. [...] Après cette nuit de repos, la jeune fille lui parut plus belle que jamais ; sa chevelure encadrait son front de deux grosses ailes noires, et ses doigts sans gants étaient roses et frais. Et quel air résolu elle avait ! [...] Elle avançait, les regards fixés droit devant elle, songeuse et perplexe, semblait-il. Il admira sa tenue superbe et remarqua qu'elle pédalait les lèvres closes, chose qu'il n'avait jamais pu faire. » Traduction de Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz, 1906, Mercure de France, Folio 1560, p. 29, 30, 32, 36, 134, 137, 161 et 163.



4 janvier 2012. Ce con de Lodge (David « Concierge » Lodge) publie, alors que personne ne lui demandait rien, une biographie romancée de H. G. Wells, que tout le monde sauf moi et lui, apparemment donc, avait oublié. Évidemment il est à la retraite, lui, il a donc tout le temps d'écrire, et même quand il était en activité, au lieu de se consacrer à des publications dignes de participer à l'avancement de sa carrière, il s'autorisait, comme en France l'autre Comte-Sponville, à pondre des œuvrettes démagogiques, grand public et même populaires, qui lui permettaient d'enfoncer les portes ouvertes des plateaux télés et de la presse hexagonale. Tout cela est à vomir, à dégoûter d'écrire, j'arrête, je rends mon ordinateur à l'Université. (Ceci dit, à la relecture, c'est la lourde métaphore pacifiste qui sous-tend « Le Joueur de croquet » qui saute aux yeux, il faudrait ne le lire qu'une fois ; c'est comme l'ultime cri d'un cygne romanesque en train d'achever de se noyer dans le marais de sa dernière période littéraire en forme de prêchi-prêcha politique.)

[Saut de page.]

(Texte pour la rubrique « Champ des possibles » de « L'Ampoule » n° 3, « Gloire & Oubli », nouvelle devenue uchronique que j'aurais pu publier dans « L'Ampoule » n° 1, « Monstres & Merveilles », si j'avais eu le temps de l'écrire — occupé que j'étais à l'époque à tenter de sauver la Grèce par des pétitions, des appels et des tribunes dans les journaux :)

LA DAME QUI SAVAIT LIRE DANS LES MAUVAISES PENSÉES

Il est toujours instructif d'observer les premiers pas des grands écrivains, leurs timides essais, ou au contraire leurs brouillons en forme immédiate de coup d'éclat. François Cosmos est maintenant un nouvelliste confirmé, unanimement reconnu, célébré jusqu'en Iran et en Russie, et c'est donc avec un plaisir sans mélange que nous pouvons porter à la connaissance de ses lecteurs avides du moindre de ses autographes, ce texte retrouvé par sa femme dans l'un de ses tiroirs, qui apparaît avec le recul comme une ébauche adolescente, ou une variation pré-pubère, sur le thème central d'un de ses textes majeurs et, pour cette excellente raison, l'un des plus célèbres, Petibou (parfois titré Où l'on apprend comment nous nous sommes rencontrés), qui a été récemment tout à fait justement classé comme l'une des dix meilleures nouvelles du XXIe siècle commençant par Les Inrockuptibles. (On attend par ailleurs avec une impatience non dissimulée la sortie en DVD de la magnifique série de portraits filmiques d'André S. Labarthe Nombrilistes de notre temps : Christine Angot – François Cosmos – Luc Ferry – Alain Minc – Philippe Sollers, où l'on peut



notamment admirer notre auteur dans sa maison des Grisons, ou faisant découvrir au cinéaste, à pied, la zone industrielle de Syracuse avec ses terminaux pétrochimiques, tout en interprétant, ma foi fort bien, « J'aimerais tant voir Syracuse... », ce qui en constitue par ailleurs l'un des temps forts, à la fois admirable et d'une émotion poignante.)

Guy Van Stratten

« MADAME O. GONFLANTE, AUTOVENDEUSE DE CHARMES. »
Odile ? Olivia ? Orlan ? Orane ? « Non : Orangin' », me caressa la voix caramélisée sortant du corps dont la main gauche m'avait ouvert la porte orange dont le heurtoir noir surmontait la plaque rectangulaire de marbre noir portant l'inscription susdite. « Orangine, drôle de prénom... », laissai-je échapper en avalant ma salive dans la bise glaciale qui balayait cette rue chaude d'une grande ville automobile du Nord, d'entre mes dents claquant. « Rentr', t'vas prendr'froid. »
« Enlèv't'chaussur'. » Mes pieds nus s'enfoncent dans la moelleuse moquette orange ; (amusée) : « T'chaussett'aussi, si t'veux ! ». « Donn'moi t'manteau. » Ziiiiiiiiiiiiiiiippp, font les fesses de son collant orange glissant le long du papier peint noir à fleurs en bouquets orange de la cage d'escalier tout le temps qu'elle monte devant, tournée vers moi, enjôleuse. « Pas changé l'papier des proprios d'puis qu'ch'suis là. » La dernière porte orange comme la première, d'entrée, franchie, refermée, bouclée à clef (« As pas peur ! »), elle doit se pencher vers la lampe de chevet puisqu'elle émerge de l'obscurité totale à sa lumière orangée dans laquelle elle défait et secoue la masse épaisse et brillante de sa chevelure de jais, dépend ses boucles d'oreilles en bakélite noir brillant qu'elle dépose sur la table de nuit. Sans se retourner : « Ôt't'p'talon. » Puis, ses chaussons roses en forme de lapins angora à la main : « Et c't'affreux pull ! »
Elle vient me sourire, et se trémousser paresseusement, sous le menton : « Montr't' langu'...t'dents... » ; puis déboutonne ma chemise de bas en haut, la reboutonne dans le même sens, pour la redéboutonner de haut en bas. Pour les poignets, elle se muse de dos contre moi, calant ses reins contre mon ventre ; puis : « Allez, laiss'la t'ber ! » Puis elle fait sortir mon maillot de corps de mon caleçon. Elle me mène alors par la main sur le lit, m'y fait agenouiller du côté du pied, face à la tête et au crucifix en ivoire sur ébène orné de quelques fleurs sèches qui la surplombe, blanc sur noir sur blanc du mur chaulé. « Ch'suis Philippine », semble-t-elle vouloir s'en justifier. Elle veut alors m'attacher les mains dans le dos avec mes manches de chemise. Je refuse timidement. « Alors c'est mill'fois l'prix ! » Je me laisse faire, sa poitrine bat contre mes abdominaux comme contre un tambour tandis qu'elle le fait. Ensuite elle me glisse deux doigts, index



et majeur, de chacune de ses deux mains à l'intérieur du caleçon derrière les reins, puis leur fait faire par couple le demi-tour de ma taille pour les réunir autour de la base de mon sexe ; elle me fixe alors jusqu'au fond des yeux pour en mesurer l'effet. Puis elle abaisse mon caleçon jusqu'à mes genoux. Elle se compose un visage concupiscent de trouble admiration pour s'approcher de mon sexe dressé, en soupeser les bourses, puis en apprécier la dureté de la verge. « Ch'suç'qu'si c'est pas dur comm'i'faut », lâche-t-elle, cajolante, avant de se laisser aller sur le dos sur la courtepointe blanche : « Enlèv'moi m'collant ! » Comme elle me voit hésiter, elle cherche à m'exciter un peu plus encore, si possible : « P'tit salaud, t'as la plus bell'queue qu'ch'aie vue d'puis la dernièr'queue qu'ch'aie vue ! D'shabill'moi, ch'en peux plus ! Ch'en peux plus, t'entends ! Ch't'veux, ch't'voudrais mêm's't'voulais pas payer ! V's'y, mets-moi nue, t't'nue, découvr'ma chair comm'ell'est ros' ! Allez c'mmenç' ! » Le collant est tout d'une pièce, n'est ouvert en rond qu'au cou, aux poignets et aux chevilles, serré et très moulant. Épaules, bras, ventre, cuisses et jambes en ressortent sculptés, ses seins, gonflés, sa fente, marquée, arquée.
« Par où ? », osé-je, indécis tout autant qu'empêtré.
« Par où t'veux : ch'gonfle d'où t'touches, et m'collant éclat' ! »

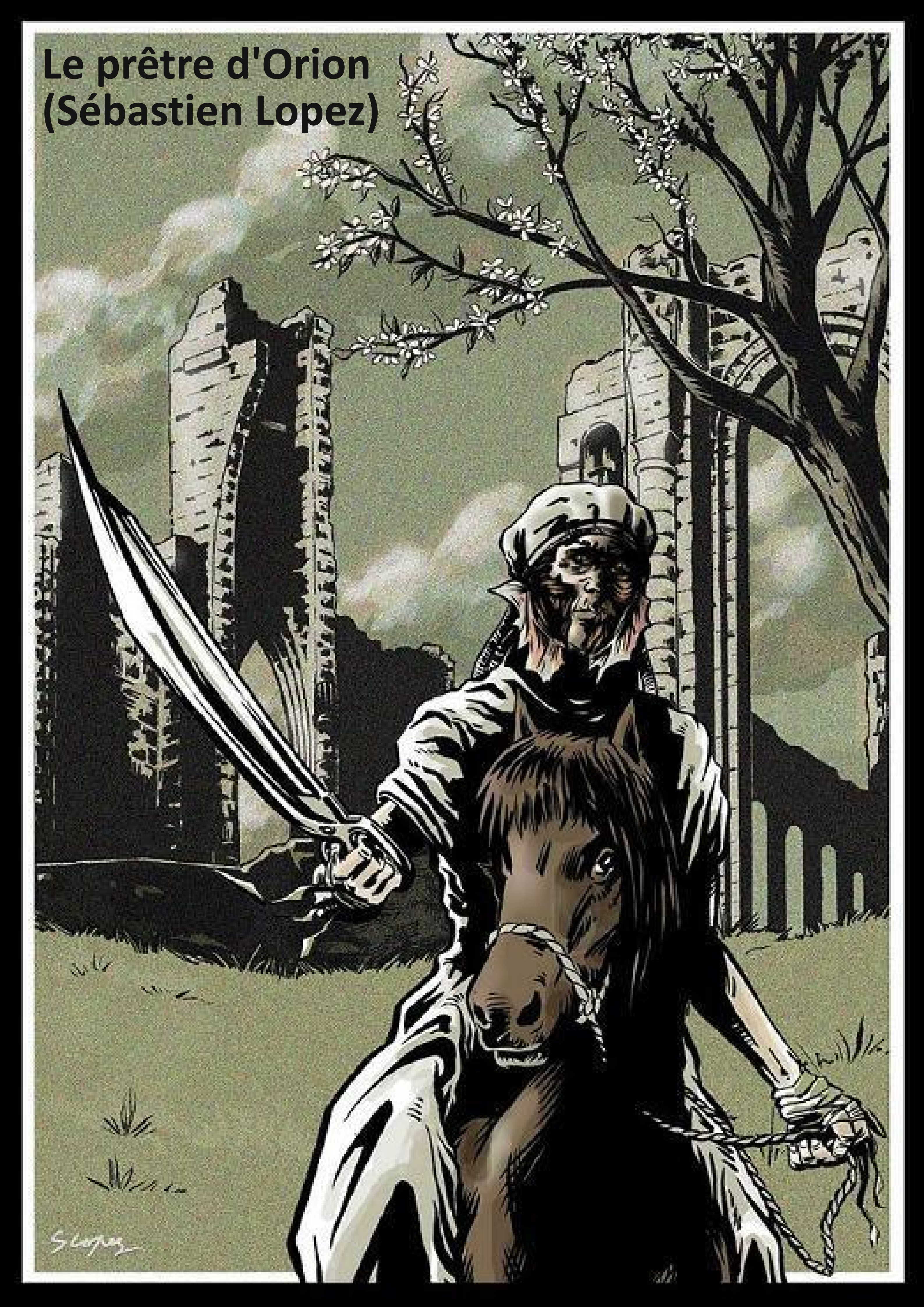
[Saut de page.]

(Texte pour la rubrique « Fin du monde » de « L'Ampoule » n° 3, « Gloire & Oubli », Fin d'u(n) monde ? :)

On l'avait tout d'abord remarquée, plusieurs semaines avant Noël, pour sa décoration originale, d'une grande finesse : pas l'un de ces alignements de loupiotes rouge-jaune-bleu-vert-orange-violet-rose-blanc-rouge-jaune-etc., surlignant les contours des pavillons et les pourtours de leurs portes et de leurs fenêtres, ou de ces grosses ampoules à baïonnette de fêtes de patronage et de bals populaires pendouillant à l'unique épicéa du jardin, ni de ces guirlandes vendues pour magiques jetées un peu au hasard dans la ramure d'un feuillu dénudé pour servir de clin d'œil aux copains qui passent en voiture ; non : c'étaient — ce sont toujours —, suspendus en sautoir à chacune des balustrades en fer forgé ornant les deux fois deux fenêtres des deux étages de cette maison bourgeoise encore cossue, classique, en belle pierre de taille de la région, qui ne se distinguait pas d'ordinaire du bel alignement de façades de demeures si peu différentes bordant cette grande avenue d'accès au centre-ville, des festons de véritable broderie végétale scintillant d'étoiles semblant immatérielles, de paillettes d'or, comme des barbes de Pères Noël encore verts qu'on aurait laissé tremper dans les eaux du Klondike, évoquant le travail de quelque



arrière-petite-fille de la Fée Électricité restée cachée dans notre époque postindustrielle. De près, probablement, cela devait s'avérer plus prosaïque ; mais cette portion d'avenue est de ces endroits où jamais, à moins d'y rechercher un logement ou d'avoir à y rendre une visite, l'on ne s'arrête, qui ne proposent aucun but ou plaisir de promenade à pied, et restent du coup quasi déserts le dimanche. Aussi se contentait-on à chaque passage trop rapide d'y jeter un coup d'œil furtif, admiratif, reconnaissant envers cet îlot de bon goût, mi-bohème mi-esthète, cette manifestation de hauteur, de révolte, dressée au milieu, face au déluge annuel et toujours grossissant d'illuminations et images dérivées plébéiennes et vulgaires. On apprécia encore plus qu'elle résistât à la retombée des Fêtes, tenant la dragée haute aux décorations laissées près de deux semaines de plus par une municipalité inutilement prévoyante des élections qui eurent lieu au printemps. On admira — en jubilant intérieurement — qu'elle persistât après l'extinction de ces publicités politiques déguisées, et perdurât tout le mois de janvier, puis celui de février — et l'on s'y intéressa de plus en plus, craignant presque, à force, avant de l'atteindre, de la découvrir soudain retirée, évanouie. Les élections passèrent, pas le maire en place, et elle était toujours là, incongrue parmi l'éclatement des premiers bourgeons de l'avenue, bientôt les premières vraies fleurs, probablement devenue choquante pour certains — ne tombait-elle pas dans le travers qu'elle paraissait au départ vouloir dénoncer par son arrogante élévation, cette dissolution du sens spécifique à chaque célébration dans un Tout-Festif étalé comme de la confiture, étiré en une succession ininterrompue et visant à l'indifférenciation Noël – Nouvel An – Rois – Saint-Valentin – Carnaval – Grands-mères – Saint-Patrick – Cinéma – Muguet – Mères – Pères – Cannes – Roland-Garros – Wimbledon – Musique – Ballon rond – Tour de France – Festiveaux – Nationale – Quinze août – Rentrée littéraire – Prix littéraires – Prix Nobel – Halloween – Noëlnouvelan – etc. ? On changea d'heure ; elle résista encore, clignotant sans faiblir de jour comme de nuit. Quelqu'un dût en ressentir quelque malaise, finir par s'en inquiéter. Je viens de lire dans le journal local qu'on en a retrouvé la propriétaire morte dans sa cuisine, « naturellement », une veuve de quatre-vingt-treize ans n'ayant plus d'amies, toutes disparues, ni de famille — sa fille unique, restée vieille, l'ayant précédée dans l'ailleurs depuis déjà neuf ans —, et fâchée avec les rares voisins qu'elle connaissait encore. Le décès remonterait à plusieurs mois.


Le prêtre d'Orion
(Sébastien Lopez)
S Lopez

Sylvia un soir, le long du canal

Cécile Delalandre

La pluie fine pénètre l'eau de l'Herengracht. Élégamment, elle tisse un ruban de ricochets d'orgasmes si gracieux qu'on dirait un cortège de lèvres dansant sur le canal. Un léger râle clapote sous le pont Leidsestraat qui frémit dans le soir d'une Amsterdam grise.

Sylvia reste de marbre. D'ailleurs on dirait d'elle une statue belle et pâle comme une jeune fille de Vermeer sans la perle qu'un jour on a dû lui voler. Elle a bu quelques bières dans un café. Elle n'est plus une jeune fille. Les lumières de la ville éclairent son crépuscule dans le miroir du canal, attendri par ce visage où sa peau d'écorchée n'est plus vraiment laiteuse. Accoudée au parapet, Sylvia voit dans l'eau trouble des silhouettes de femmes au regard transparent et des fleurs qui fanent. Elle les peindra demain. Il pleut sur ses cheveux, sur ses yeux encore bleus que le temps au passage a un peu délavés. Elle frissonne.

Non loin, le Gouden Bocht crâne. Il est moins célèbre que la courbure de ses reins. Elle sait qu'il le demeurera bien au-delà de sa chute qui a dressé tant de désirs sur l'érotique dossier d'un fauteuil en rotin. Dans son corps d'Emmanuelle où Dieu était en elle en valsant sur Éros, Faust a happé Sylvia. Il a dévoré sa mélodie d'amour et sur la pellicule ingénue de sa vie a déféqué une tragédie lyrique. Seules ses voix d'enfance l'ont gardée de la mort en la dissimulant sous le voile de l'oubli. Ce soir elle vit encore bien plus nue qu'autrefois dans cette solitude qu'elle accepte en silence.

Le ciel ne verse plus. Sylvia longe le canal. Elle croise des passants en cherchant leur regard pour nourrir au passage son humble transparence. Mais ils ne la voient pas… C'est une grande femme si banale dans la ville. Avant, c'est elle qui ne les voyait pas, éblouie par les projecteurs. Maintenant qu'elle s'est faite ombre, elle apprend à apprivoiser ses lumières, mais elle peine souvent à en capter la lueur. Les branches des arbres qui bordent le canal sont les seuls bras qui la serrent. Déjà petite fille, ils l'embrassaient souvent quand son père volage l'oubliait dans une chambre de l'hôtel qu'il tenait à Utrecht, près d'un autre canal. En marchant sur les feuilles humides qui luisent sous ses pas, plus qu'à son succès passé, c'est à ses nuits d'enfant qu'elle songe.

Pourtant l'osier et le rotin tressent encore des nattes de cicatrices sur ses soixante années. Elle en a vingt-deux quand l'œil de Just Jaeckin décide de la déshabiller sur les écrans du monde entier. La belle et grande jeune fille aux cheveux courts et au regard bleu pâle, si pâle, devient à tout jamais l'icône de la révolution sexuelle. Corps à cœur perdu, Sylvia est Emmanuelle. De Bangkok à Puerto Rico, trônant dans son fauteuil d'osier, elle fait fantasmer plus de cent millions de spectateurs. C'est la renommée et les fastes pour la petite fille d'Utrecht. Mais d'Utrecht à Amsterdam, il y a bien longtemps qu'elle s'est dit « Autant en emporte le vent »…

Elle marche, anonyme dans la ville, accompagne le canal qui toujours la berce de son tempo fidèle. Une péniche glisse en douceur sur lui comme une chambre qui coule sous un toit de petite fille. C'est ça. Jamais, se souvient-elle, elle n'a eu de chambre d'enfant. Chaque promesse de sommeil se cognait sur une nouvelle porte. Dans l'hôtel de son père, elle cachait ses nuits sous la noirceur des combles. Seule sur l'écho d'un moteur de péniche au loin, elle pleurait déjà. Mais quand le jour pointait, elle suivait docile la tranchée que sa mère avait creusée pour elle. « Tu es belle ma fille, tu seras mannequin ! » Elle est devenue la star internationale d'un film qui a marqué l'histoire du cinéma érotique. À l'école, elle était douée pourtant, surdouée même. À quoi rêvait-elle au temps du pensionnat ? Faire des études, trouver un métier… Elle ne s'en souvient même plus.

Cette longue dame noire qui arpente le chemin de halage se moque désormais qu'on la désire. D'ailleurs l'a-t-elle jamais voulu ? « J'ai toujours détesté tourner des scènes érotiques… J'ai combattu ma pudeur, je l'ai noyée. J'ai commencé à boire un peu, cela m'aidait. Le champagne est devenu mon allié, mon oubli », écrit-elle dans son autobiographie (1). Au fil du temps, cette Emmanuelle a pénétré la vie de Sylvia se grisant elle aussi dans les bras des hommes qui brandissaient son corps comme un trophée. Peu à peu, patiemment, cette héroïne-là a fini par piéger Sylvia dans les filets de la coke, de l'alcool et du sexe à tout va. Même le cancer est venu la menacer. « J'avais un foie de docker, le nez troué par la drogue, les médecins me prenaient pour un animal de foire », se souvient-elle, guérie maintenant. De tout cela elle est revenue, mais si seule.

Sur la péniche, une jeune fille lui lance un signe amical de la main. Elle est belle. Elle a l'air heureux, se dit Sylvia adossée à un arbre en allumant sa cigarette. L'ai-je été un jour ? J'aurai pu l'être. Emmanuelle fut un succès mondial. Je triomphais dans mon fauteuil exotique, j'avais de l'argent, une Cadillac, un chauffeur, un garde du corps, une secrétaire, je pouvais exercer mon pouvoir sur n'importe qui. On bloquait même pour moi la rue

1 Sylvia Kristel, Nue (Le Cherche Midi, 2006). Cette nouvelle s'inspire librement d'un article d'Henri Haget consacré au livre, publié sur le site lexpress.fr.

Royale quand j'allais chez Maxim's. J'ai connu le luxe, la vie facile. Pendant plus de dix ans, sur les Champs-Élysées, mon image a régné sur l'affiche du cinéma Le Triomphe tandis que ma vie chavirait. J'avais la force de tourner encore d'autres Emmanuelle, des Lady Chatterley ou des Mata Hari. Ma célébrité teintée de scandale me poursuivait jusque dans les rôles qu'on me proposait. Je me souviens aussi de ces femmes au Festival de Cannes qui me traitaient de garce. Garce, elle ne l'était que dans ce corps aux formes androgynes…

Tout cela est si loin de Sylvia ce soir. La péniche s'éloigne comme s'estompent dans son souvenir ses années de gloire qu'elle n'a pas vu passer. Il pleut de nouveau sur le canal. Un couple d'amoureux court en se protégeant de la pluie sous un grand imperméable qu'ils brandissent au-dessus de leur tête. Sylvia sourit tristement en rentrant. Des hommes elle en a eus, en a aimés certains… Aucun n'a pu faire son bonheur. Ils l'ont volée, ruinée, vidée, menée à la dérive. Elle ne leur en veut pas. Elle n'en veut qu'à elle-même. Aujourd'hui apaisée, elle passe ses journées à peindre dans la solitude de son petit deux-pièces non loin du canal. Elle sait qu'on l'a prise pour un sex-symbol. Elle n'était qu'une petite fille à l'enfance craquelée. « Tout ce que j'ai fait, dit-elle, comme tant de jeunes filles, c'était uniquement pour qu'un jour, enfin, mon père me regarde. »

Sylvia s'apprête à rentrer chez elle, tandis qu'encore un léger râle clapote sous le pont Leidsestraat qui frémit dans le soir d'une Amsterdam grise.

Le roman de Marie Bashkirtseff de Raoul Mille

Christian Jannone

Œuvre parue en 2008 au Livre de Poche après une première publication en 2004 chez Albin Michel.

J'avoue que je ne savais rien de Marie Bashkirtseff avant 1984 : pour le centenaire de sa mort, la revue Historia publia un article sur sa courte vie, illustré notamment d'un autoportrait et du fameux Meeting, que je vis au musée d'Orsay en 1987. Elle appartient à cette cohorte d'artistes peintres du XIXe siècle au destin tragique et à la fin prématurée, exacte contemporaine d'autres personnalités ayant exercé le même art avec un talent certain — bien qu'on ne les classât pas tous dans l'avant-garde — et disparus autour de 1883-1884 : Eva Gonzales, Giuseppe De Nittis et surtout Jules Bastien-Lepage, connus et renommés en leur temps puis tombés dans l'oubli avant que l'Histoire de l'art ne les redécouvre récemment, et n'effectue les révisions nécessaires à une meilleure compréhension du foisonnement de tendances qui caractérisait la peinture de la seconde moitié du XIXe siècle.
Je ne polémiquerai pas, mais il m'est arrivé d'entendre des absurdités à la télévision au sujet de certains artistes : Fantin-Latour qualifié d'académique et Maurice Denis de petit maître. L'avant-gardisme à tout crin risquant de faire commettre de graves erreurs d'appréciation, je préfère en rester là et prendre Marie Bashkirtseff pour ce qu'elle fut : une bonne peintre à laquelle le destin n'a pas laissé le temps de donner sa pleine mesure. J'ai écrit bonne, mais non grande en toute connaissance de cause. Les grands sont les génies incontournables, et il y a les autres, tous les autres, des médiocres méritant de rester dans leur purgatoire à ceux qu'il faut réhabiliter.

Une vie digne d'un roman féministe

Affirmons-le d'emblée : « Le Roman de Marie Bashkirtseff » n'est ni une biographie romancée à la Alain Decaux ou André Castelot, ni un pastiche d'œuvre littéraire du XIXe siècle — je dirais dix-neuviémiste — comme de récents livres en témoignent (je songe ici au diptyque de Michael Cox, à « L'Alsacienne » de Maurice Denuzière et à un des derniers romans de la prolifique Joyce Carol Oates). Raoul Mille écrit dans une langue contemporaine sans nulle aspérité (pas de préciosité ni de vulgarité), n'essayant pas d'imiter un style d'époque.

Selon les sources, Marie Bashkirtseff est née Maria Konstantinovna Bashkirtseva en 1858 ou 1860. Les références les plus crédibles donnent en calendrier julien 12 novembre 1858. Raoul Mille ne tranche pas : il débute son roman avec l'adolescence niçoise de Marie, qui semble âgée d'environ quinze ans. Il se base sur son journal intime, qu'elle tient à partir de sa quatorzième année, et reconstitue la vie oisive, parasite, toute en futilités, d'une famille « russe » de la Côte d'Azur où, forcément, la fille n'est destinée qu'à faire un beau mariage. En réalité, Marie est ukrainienne. Notre écrivain connaît bien Nice, puisqu'il y vit depuis l'âge de seize ans et y exerce la fonction de membre du conseil municipal dès 2008, chargé du livre et de la culture, de l'Histoire et de la lutte contre l'illettrisme.
L'auteur suit strictement la chronologie mais débute en 1873. L'enfance de Marie manque. Il subdivise son œuvre en trois périodes : 1873-1876, 1877-1883 et 1884. Il opte majoritairement pour le présent de narration, tout en s'octroyant le plaisir de quelques pages contées au passé. Il ne dédaigne ni le style épistolaire, utilisé deux fois (pour le voyage romain de 1876 vu par la correspondance de Lucien Walitsky à Étienne Babanine, le grand-père de Marie, puis lors des échanges de lettres entre Marie et Maupassant au printemps 1884), ni la citation d'articles de presse (le mariage de Paul de Cassagnac). Bon connaisseur de la vie mondaine niçoise au XIXe siècle (nous sommes juste après le Second Empire et seulement une décennie après le rattachement du comté de Nice à la France), Raoul Mille excelle à nous brosser le tableau d'une société révolue en termes simples, sans emphase aucune. Le Nice des années 1870 n'est pas la Normandie de Proust, tout décalque ayant été jugé par l'auteur inutile. La capitale est aussi distante pour cette communauté superficielle de la Riviera que les événements politiques de l'époque, fort éloignés des préoccupations premières de cette société toute en fatuité, sorte de microcosme où Marie cherche son destin, sa place.

On la sait belle et désirable : photos et autoportraits sont là pour en témoigner. Marie prend conscience de son corps, se presse sans rivales dans sa famille et sa communauté, veut attirer les regards dans chacune des situations où elle se place (plage, mondanités, musique) et cherche un prétendant, anglais puis français, Hamilton puis Audiffret, tous deux pris par la même courtisane. Encore habitée par des préjugés sociaux dont elle se libérera, Marie adolescente croit que le destin de la femme rime avec les noces et les enfants, et ses passions paraissent normales pour son âge. La famille « russe » exilée — une famille élargie avec mère, tante, grand-père maternel, oncle, cousine, ami de la famille, où toutefois manque la figure tutélaire du père, le grand absent, le couple s'étant séparé tôt — garde ses mœurs, ses usages, y compris ses scandales (l'oncle Georges débauché qui

va jusqu'à faire colporter la nouvelle de sa mort), sa manière de penser, de ressentir…cette âme russe, sur laquelle on a tant glosé, que la personnalité de la future peintre reflète : sensibilité, mélancolie, exaltation, épanchements, force, feu, volonté de vivre pleinement. Démesure aussi. Les classes privilégiées russes, depuis le XVIIIe siècle, sont demeurées francophiles malgré Napoléon et la guerre de Crimée. Elles continuent à parler français. Elles sont une pièce de ce puzzle mondain cosmopolite qui caractérise ce temps. L'opinion publique connaissait déjà deux femmes d'origine russe établies en France, deux Sophie : la comtesse de Ségur et la duchesse de Morny. Marie Bashkirtseff, notre Ukrainienne, sera la troisième.

La vocation artistique de Marie éclate après la déception sentimentale : Audiffret lui a préféré La Gioia, cette femme entretenue qui lui dérobe tous ceux qu'elle lorgne. Elle sera peintre et sculpteur après avoir essayé la musique (elle joue correctement du piano) et le chant. Elle montrait déjà un certain don pour le dessin — probablement du fait que les matières artistiques, depuis l'Ancien Régime, faisaient partie de l'éducation des filles (ce qui ne signifiait pas qu'on envisageait qu'elles fissent une carrière aux Beaux-Arts) : la scène où elle trace au fusain (p.61) le portrait d'Audiffret est éclairante.

En 1876, elle effectue le voyage à Rome et à Naples, occasion d'une nouvelle idylle avortée avec Pietro Antonelli, neveu d'un cardinal, pérégrination indispensable et à valeur initiatique, et rencontre Katesbinsky, professeur de dessin et Polonais en exil (la Pologne est sous occupation russe) qui lui apprend les rudiments. À ce stade, dessiner, chanter et jouer du piano ne constituent encore que des éléments propres à l'éducation d'une fille comme il faut, c'est-à-dire de l'aristocratie et de la bonne bourgeoisie.

De la difficulté des femmes du XIXe siècle à s'imposer dans l'univers masculin des Beaux-Arts

En 1877, en quête d'indépendance, Marie est à Paris et devient élève à l'Académie Julian. Son allure bourgeoise tranche avec celle de ses coreligionnaires. Un étudiant des Beaux-Arts était forcément à l'époque bohème et débraillé et avait mauvaise presse. L'Académie Julian était une école qui se voulait indépendante du dogmatisme officiel de l'enseignement artistique, monopolisé par l'Institut. Elle a été fondée en 1867 par Rodolphe Julian (1839-1907), passage des Panoramas. Contrairement à l'école des Beaux-Arts, l'Académie Julian était ouverte aux femmes, dont l'œuvre était alors méprisée ou dédaignée.

Marie y devient la rivale de Louise Breslau, d'origine germanique. Elle aura des congénères peu connues (Sophie Schaeppi, Madeleine Delsarte, Anna Nordgren, Amélie Beaury-Saurel, dont un fort intéressant portrait de femme « émancipée », Dans le bleu, est conservé au musée des Augustins de Toulouse). Leurs origines géographiques variées (Suisse, Scandinavie, Allemagne, etc.) reflètent la notoriété internationale de l'enseignement de Julian et montrent que la France possédait un grand rayonnement artistique (1). En outre, elles confirment les difficultés de formation et de carrière rencontrées en Europe continentale par les femmes peintres. Tony Robert-Fleury (1837-1911) apparaît comme un des professeurs les plus influents. Grâce à cette formation, Marie parvient à ses fins : exposée au Salon 1880 sous le pseudonyme de Marie Constantin Russ, elle y rencontre Bastien-Lepage.

Marie Bashkirtseff nous a livré sur une toile de 1881 une représentation de cet atelier, révélatrice de l'enseignement que Julian y prodiguait, en faveur de ses élèves dont le but demeurait la reconnaissance et l'exposition au Salon avant achat éventuel des toiles par l'État (qui les exposait au musée du Luxembourg) ou les collectionneurs privés. L'art de la peintre s'y est affirmé : bases classiques mais refus de l'académisme stricto sensu. Son style sera réaliste, inscrit dans le courant naturaliste, mais urbain, à la différence de Bastien-Lepage, son grand amour officiel selon ses biographes, bien qu'elle ait été influencée par lui (il plaisait à Zola alors que Julian le déteste comme Raoul Mille nous le montre). Pour ma part, je rapprocherais — outre ses portraits dont une fameuse fillette avec un parapluie (pages superbes consacrées par Mille à la genèse de cette peinture d'une gamine du peuple) — un tableau comme Le Meeting (à Orsay) des représentations d'enfants des rues dues à Fernand Pelez (2).

On sait le marché de l'art des débuts de la IIIe République dominé par le matérialisme bourgeois. C'est l'académisme qui est favorisé, encore faut-il s'entendre sur le sens exact du mot. Le système académique était régi par l'Académie des Beaux-Arts, incluse dans l'Institut de France, avec le prix de Rome et le fameux séjour à la villa Médicis. Cette institution remplaçait les académies d'Ancien Régime depuis 1795. Elle avait connu des réformes sous le Consulat puis la Restauration. L'Institut favorisait un art officiel, renforcé par la bourgeoisie d'affaires. La peinture dite de genre prédominait : mythologie, Histoire, Bible, suivie du portrait, du paysage et de la nature morte (genre le moins considéré). Les grands formats étaient privilégiés tandis que le portrait était devenu avant tout mondain. Le sobriquet de peintres pompiers a été employé pour qualifier ces artistes, comme Cabanel ou Gérôme, grand metteur en scène d'œuvres spectaculaires gréco-romaines ou orientalistes (l'orientalisme étant un sous-genre ayant pris son essor à compter de la Restauration).

1 Des femmes peintres d'origine étrangère ont séjourné ou fait carrière en France dès le XVIIIe siècle : je songe à la Vénitienne Rosalba Carriera dont les œuvres peuvent être admirées à l'Accademia de Venise et à l'Espagnole Françoise Duparc.
2 Sur les Salons de l'époque 1880, reflétant le bouillonnement artistique et l'abondance d'auteurs médiocres ou prometteurs, je vous invite à lire les Écrits sur l'art de Joris-Karl Huysmans disponibles en poche.

Là où le bât a blessé, c'est lorsque le discours de vulgarisation en Histoire de l'art adressé au grand public s'est voulu simplificateur à l'excès, opposant systématiquement les avant-gardes, chaque fois rapidement dépassées, à un académisme devenu fourre-tout où justement d'ex avant-gardistes finissaient par y être jetés après déclassement (par exemple : Utrillo, Denis, Van Dongen, Kokoshka, Dunoyer de Segonzac, Bram Van Velde et Vlaminck). On a fini par réduire la peinture de la seconde moitié du XIXe siècle à une poignée de noms, en général les plus radicaux (pour simplifier : Courbet, Manet, Renoir, Degas, Cézanne, Van Gogh, Seurat, Gauguin, Toulouse-Lautrec, Bonnard etc.) contre tous les autres désormais déconsidérés, quel qu'ait été leur style.

Amours inassouvis, mort et sublimation d'une femme d'exception

Dans son journal aussi bien que dans le roman de Raoul Mille, Marie Bashkirtseff fait preuve d'une sensibilité exacerbée, passionnée, narcissique, russe a-t-on dit — tournée autant vers la recherche de l'amour de l'autre (Paul de Cassagnac, Guy de Maupassant, Jules Bastien-Lepage, amour demeuré platonique, même Gambetta !) que vers l'auto-célébration de son corps et de sa beauté. Raoul Mille suit pas à pas, en des pages bouleversantes, que la correspondance de l'artiste avec Maupassant, avec ses faux-semblants, ses dissimulations d'identité, ses jeux derrière le masque, rend plus poignantes encore l'évolution des symptômes de la maladie (oreilles, bronches, poumons), la lente descente aux enfers de ce corps, dont Marie contemple la dégradation, scrutant les stigmates de la tuberculose sur sa nudité. Il insiste sur l'envahissement des creux, l'amaigrissement, la couleur jaune, les traces des vésicatoires, les seins encore fermes, etc. Les traitements invraisemblables que la médecine de l'époque inflige à la peintre aggravent ses meurtrissures : arsenic, huile de foie de morue, lait de chèvre... Raoul Mille s'étend sur les sifflements, les suffocations, les crachements de sang (on disait hémoptysies) jusque dans l'incroyable scène de séduction désespérée d'une moribonde avec Guy de Maupassant lors de cette soirée, de ce bal chez l'ambassadeur de Russie. Quelques années plus tard, la maîtresse du général Boulanger subira le gaïacol et l'huile camphrée. Pour Proust, ce seront les ballons d'oxygène.
J'avoue que l'épisode entre Marie et Maupassant — le seul réellement érotique du roman, nonobstant les scènes montrant Marie nageant ou nue — m'a gêné : j'ignore quelle est la part d'invention, d'imagination de l'écrivain. Je ne dispose pas de sources à portée de main pour vérifier la véracité des faits. Par contre, la thèse selon laquelle la relation avec Bastien-Lepage fut plus artistique que physique est accréditée.

Marie semble obsédée par les enfants qu'elle n'aura jamais, par la conservation forcée de sa virginité. Elle a enfreint l'ordre bourgeois en devenant artiste-peintre, elle qu'on vouait seulement au mariage.

Marie a dû pourtant renoncer à une carrière lyrique à cause de la maladie qui a atteint d'abord le larynx. Son état l'a poussée à poursuivre son œuvre à tout prix, à corps perdu, croquant les petites gens et les enfants jusqu'à l'épuisement, à laisser d'elle une trace pour la postérité, à inlassablement peindre puis sculpter (ce que Raoul Mille a oublié de traiter, ellipse regrettable de sa part). Elle est morte alors que l'on reconnaissait son talent, grâce au fameux Meeting. Le romancier a dépeint avec justesse cette quête obsessionnelle de la reconnaissance, de la récompense, de Salon en Salon...quête aussi de la visibilité de l'œuvre, noyée dans la masse des croûtes, parfois accrochée trop haut pour qu'on la remarque. C'est là un défaut bien actuel que l'on peut appliquer à l'édition, aux présentoirs des libraires.
Marie Bashkirtseff fut aussi une féministe, un aspect de sa vie bien évoqué par Raoul Mille, qui n'est pas sans rappeler George Sand, les quarante-huitardes et le roman Les Bostoniennes d'Henry James avec le fameux personnage d'Olive Chancellor. Bien que demeurée hétérosexuelle, à la différence d'autres peintres comme Louise Breslau, Louise Abbéma ou Rosa Bonheur, Marie Bashkirtseff s'engagea dans la cause des femmes et adopta un pseudonyme, Pauline Orrel. Elle collabora à la revue La Citoyenne, fondée en 1881 par Hubertine Auclert (1848-1914), où l'on retrouve aussi Séverine. Mais l'abstraction des débats et les querelles entre militantes finirent par lasser Marie.

Raoul Mille a eu la sagesse de ne pas omettre les rapports de Marie avec sa famille, les bouleversements qu'ont représenté l'exil à Paris (je dirais presque un second déracinement), le décès inopportun de Walitsky, la longue maladie et l'agonie du grand-père Babanine, la mère et la cousine Dina confites dans leurs préjugés, leurs traditions, leur incompréhension et l'oncle Georges débauché, cette figure scandaleuse et impressionnante de fils prodigue, alcoolique, qu'on croit mort un moment et qui revient, un asocial, un rebelle, au fond l'être le plus révolté, le plus indépendant et le plus proche de caractère de Marie. Rosalie, la domestique fidèle et simple — figure quasi sandienne, flaubertienne et naturaliste, prend de plus en plus de place dans l'avancée de l'œuvre et finit par nous bouleverser : on comprend que Marie mourra dans ses bras. Elle devient sa confidente, l'amie intime, inséparable de ses derniers mois d'existence, comme une mère de substitution. Cette tendresse, cette affection sous-jacente de l'auteur pour une humble, une de ces petites gens, qui aime ce que fait sa

maîtresse tout en étant culturellement étrangère à son art, est un des aspects les plus remarquables du roman. Rosalie gomme et transcende les différences sociales. Elle les transfigure presque.

L'idée de deuil, de mort, sont omniprésents, s'insinuent davantage au fil des pages, de la promesse de la fleur à sa flétrissure inéluctable. Deux mourants s'aiment mais ne peuvent consommer, concrétiser leur amour : Jules Bastien-Lepage à la blondeur fragile, figure ambiguë, aussi féminine que Marie elle-même, dorloté par sa mère possessive, souffrant semble-t-il d'un cancer incurable, maladie que l'on ne nomme pas.
Les dernières lignes du roman m'ont bouleversé : lors de la publication de l'avis de décès au Figaro le dernier mot est laissé à Maupassant, qui frise la désinvolture mais aussi le désespoir, le chagrin contenu. Paradoxe et aporie. Quoi de plus poétique qu'une jonchée de roses comme dernière demeure ? Mais la violence du verbe jeter fait songer à des obsèques à la sauvette, à des funérailles d'indigents, dont on se débarrasse de la dépouille en la jetant à la fosse commune. Je reconnais là le style de l'écrivain normand, à l'emporte-pièce, son côté acerbe, sa critique des mœurs. On ne lit pas précisément l'instant exact du dernier souffle exhalé par Marie, on le devine à l'avant-dernière scène et sa mort officielle, d'un laconisme et d'une sobriété confinant au refus de l'artifice et du mélodrame, tels qu'on les pratiquait à l'époque, sonne juste. La presse est le vecteur de la nouvelle, et Maupassant celui qui réagit à l'information. Nous savons nous trouver à la fin du mois d'octobre 1884. Raoul Mille, en auteur contemporain, a choisi l'économie de moyens, plus émotionnelle pour les sensibilités actuelles. On ne verra pas Marie morte, on ne saura rien de sa tombe — admirable en cela qu'elle reconstitue son atelier —, des cérémonies funéraires (quelle pompe ?), de ceux qui vinrent à ses obsèques.
Ultime point éludé mais que le lecteur documenté connaît : Jules Bastien-Lepage suivit Marie dans la tombe moins de deux mois après.

Sur Internet :

Des vidéos peuvent être trouvées via trois chaînes YouTube :
— Marisayutub (plate-forme remarquable — en espagnol — axée sur toutes les femmes peintres depuis le Moyen Âge : outre Marie Bashkirtseff voir les vidéos consacrées à Artemisia Gentileschi, Eva Gonzales, Mary Cassat et Marie Bracquemond) ;
— PENARD54 (peintures, affiches, arts décoratifs) ;
— fanfanchatblanc (peintures et arts plastiques).



Au sommet

Marlène Tissot

Cette rubrique est dédiée à un texte jouant avec la typographie à la manière d'« Un coup de dés jamais n'abolira le hasard » de Mallarmé.

M M
O E
S T

au on
arrivé peut
d'être très
avant
Et même bien

TRÉBUCHER

se *prendre* les *pieds* dans *nos* petites *ambitions* mesquines

SE CASSER
LA GUEULE
EN BEAUTÉ

Alors dis-moi
à quoi BON

?

Vouloir **HAUT**
toujours **PLUS**
GRIMPER

.
.
Et chercher à bouffer les é t o i l e s .

on oublie trop souvent que la chute est

silencieuse & *solitaire*



Ils se sont
é m e r v e i l l é s
ils t'ont posé

là

sur un tabouret
tout en haut d'une échelle
sur le toit d'un building
en équilibre sur
un gigantesque
p i é d e s t a l
ils t'ont posé là
et ils t'ont a d m i r é
puis soudain
ils se sont étonnés
que tu aies besoin de te cacher
au sommet de ta belle tour d'ivoire
ils n'ont pas compris
ils avaient un peu l'impression
de te p o s s é d e r
vitupéré
réclamé
ils ont crié
puis ils se sont lassés
s'en sont allés
ils t'ont o u b l i é
et personne n'a entendu
le moindre ~~bruit~~
lorsque tu es
T
O
M
B
É
•



Fantôme errant au panama rouge (Pascale Mayeur-Sarr)

Le chapeau de Kafka

M’barek Housni

Le chapeau était abandonné sur le trottoir.

« Mais où est passée la tête ? C’est une chose étrange un chapeau sans tête ! » se disaient les passants ce matin-là, pressant le pas et esquivant les nuées de brouillard d’un hiver glacial. Il était huit heures. Une foule diffuse dans une grisaille morne.

Cela se passait dans une avenue couverte d’anciens pavés basaltiques, au centre d’une capitale européenne qui ressemblait à Prague au temps où y vivait le fameux écrivain Franz Kafka. Comme on pouvait le deviner aisément, les passants portaient de lourds habits. Manteaux, chapeaux, écharpes, grosses chaussures, ainsi que des parapluies. Autour d’eux, les immeubles moyenâgeux semblaient les couver tendrement. Mais une fois le chapeau dépassé, ils l’oubliaient et ne cherchaient guère à en savoir plus.

Celui-ci, noir et fait d’un beau tissu, ressemblait curieusement au chapeau que portait Franz Kafka dans la célèbre photo en noir et blanc où il paraissait le visage maigre, les oreilles décollées et les yeux arrondis de surprise, comme s’il fixait la plus étrange des scènes qu’il ait jamais vue. Le chapeau demeura durant un temps solitaire non loin de la chaussée, tel un mot orphelin dans une lettre au contenu presque totalement effacé par la pluie, ou pareil à un nourrisson qu’une pauvre mère aurait abandonné en ces temps où la misère dominait.

Une belle femme passa tout près. Elle portait un long et luxueux manteau noir. On devinait des cheveux roux et crépus sous le chapeau qui épousait les contours de sa tête, à la mode des femmes dans les Années folles. Elle avait une taille svelte et le port altier. On ne manquait d’admirer sa lente et gracieuse démarche, le mouvement de ses jambes exquises comme sculptées en marbre fin, gainées de bas transparents finissant à la limite de ses chaussures à talons aiguilles.

Elle ressemblait à Milena, la femme que Franz Kafka aima et qu’il éternisa dans des lettres célèbres sans avoir pu la rencontrer que durant de brefs moments. La femme lui correspondait à s’y méprendre. Presque en tout. La taille, le teint, les traits du visage, le regard profond et captivant qui dénotait une personnalité forte, intimidante. À sa seule vue, on ne pouvait

s'empêcher de la respecter et de la chérir en silence. Lorsqu'elle s'approcha du trottoir où se trouvait le chapeau, elle fut touchée de le voir ainsi délaissé. Elle plissa le front de perplexité, se posant la même question que les autres passants, mais de manière plus intense.

C'était une femme qui ressemblait à Milena, attirée par un chapeau qui ressemblait à celui de Franz Kafka. Elle s'arrêta. Elle était la seule à interrompre sa marche matinale devant cette curieuse scène. Se pouvait-il qu'elle soit Milena ? Les œuvres littéraires regorgent d'histoires semblables, où des concordances inouïes sont concevables même si la réalité des choses et des hommes les refuse ; c'est ce qui les rend majestueuses, éternelles et indélébiles dans les cœurs et les esprits de chacun.

La femme ne se contenta pas de s'arrêter. Elle s'avança sans quitter le chapeau des yeux et le contempla pendant un long moment. À la fin, elle libéra sa main droite en coinçant le sac à main sous son aisselle. Elle avait envie de le voir de plus près, de le toucher sûrement. Elle ne se demanda pas si son geste pouvait paraître déplacé de la sorte, sur la voie publique. La femme qui ressemblait à Milena paraissait défier les éventuels regards désapprobateurs. Elle voulait en avoir le cœur net.

Elle s'abaissa lentement, l'air grave. Son corps suivit en descendant à la verticale, pour ne pas perturber la solennité de son port superbe. Elle s'accroupit avec précaution, souleva le bord du chapeau et pencha la tête. Elle le tint avec le bout de l'index et du pouce, se gardant bien de le palper ou même de légèrement le tordre, comme si elle touchait une somptueuse étoffe. Puis elle le retourna. L'étonnement la cloua sur place, la faisant trembler jusqu'au plus profond d'elle-même. Elle en oublia complètement le chapeau.

Un cafard était caché dessous.

Celui-ci remua ses antennes, tendit ses pattes épineuses et s'éloigna comme libéré de prison.

Ferme les yeux

Sébastien Ayreault

« Écrire est un grand plaisir, mais le métier d'écrivain est horrible. »
John Fante

Ferme les yeux, j'te dis.

Début des années 1980, quelque part à Los Angeles, quelque part dans les couloirs d'un hôpital. La caméra file, ras du sol : plus personne ne regarde le film. Aveugle, amputé de la jambe droite à hauteur du genou, John Fante s'enfonce dans la nuit. Oublié de tous.
Sauf d'un : Charles Bukowski.

Ask the Dust (1939), Dago Red (1940), deux romans à dévorer tout cru, deux échecs cuisants. Et puis Full of Life (1952), le succès, le triomphe enfin, celui qui depuis le début t'échappait. Hollywood, le pognon, la baraque, les bagnoles, et puis le silence, again. Le silence à ce point que pas un éditeur n'en voudra de ton West of Rome. PAS UN. Le silence à ce point que tes livres ne sont même plus en vente. NULLE PART.

Les lecteurs ont fait leur valise, les lecteurs s'en foutent pas mal, les lecteurs sont comme ces oiseaux bleus qu'on aperçoit parfois, pas souvent, volatiles. Te reste tes scénarios, tes adresses, tes relations, histoire de faire un peu de blé, de mettre un peu de carbure dans ta Porsche 67.

Ton histoire aurait pu s'arrêter là. Et jamais nous n'en aurions rien su.

Sauf qu'un jour, John Martin a décroché son téléphone.
— Allô, Charles ? C'est John.
— Salut, John.
— C'est qui ce John Fante dont tu parles dans tes livres ? C'est un vrai écrivain ou bien il sort de ton imagination ?
— Je t'envoie un exemplaire d'Ask the Dust dans la journée.

Et c'est ainsi, ton plus grand lecteur, ton plus grand admirateur, Charles Bukowski, avec l'aide de son éditeur, John Martin, t'ont fait naître au monde pendant que tu mourrais.

T’as rien compris, John. Et moi non plus. Il ne faut pas écrire ce qu’on sait, il faut écrire ce qu’ils savent. Écrire la vie, celle qu’on se trimballe de jour en jour, ils disent comme ça : « Même pas drôle ! » On est cerné par les cons, John, et le monde ne va pas bien du tout. Je bois tout ce que je peux. Je reste en vie. T’es pas mort. T’es même en super forme, putain !

Dis, tu me regardes quand je te parle ?

Full of Life, et jusqu’à ce que mort s’ensuive.



Des adieux éphémères

Collectif

Cette nouvelle, sur le thème général du numéro, a été écrite sur le principe du round-robin, plusieurs auteurs en rédigeant une partie chacun à leur tour (le titre est le résultat d'un tirage au sort entre les articles, noms et adjectifs proposés par les auteurs).

1 (par Sébastien Ayreault)

Oblique et raide sur les eaux noires du canal, le soleil flinguait, faisant remonter à hauteur d'homme toute la puanteur de la nuit passée. L'hôtel, n'étant qu'à trois rues de son bureau, il avait décidé d'y aller tranquille, avec ses pieds, zigzaguant parmi les boîtes de bières et les merdes de chien.

« Faut qu'vous veniez. Immédiatement, elle avait gueulé dans le téléphone. Si les flics débarquent, je périclite. »

Elle avait dû choper ça à la volée, entre deux clients, dans un de ces quotidiens venteux tout en pages faits divers et diverses catastrophes. Oh ça, ça périclite, ma petite dame, dans tous les coins, toutes les zones, au ras des yeux rouges, 2012 ans sur l'échelle du Christ. Acheter du papier qui noircit les doigts pour y lire sa propre misère... Ça va bien les conneries ! Plus con que le hamster, c'est dur. Et pourtant, voilà l'homme. Pli du pantalon soigneusement repassé, raie sur le côté, rasé de frais, son journal sous le bras.
Elle l'attendait sur le pas de la porte.
— Je suis foutu, Henry. Ils vont fermer mon hôtel. Vous les connaissez, ces salauds ! Ils attendent que ça !
— Mais non...
— Tout ça c'est à cause de l'autre cave qui picole à mon bar de midi à minuit, c'est lui qui les a embringués, il boit tellement, ce fumier, qu'il en oublie jusqu'à pisser... Vous allez m'arranger ça, Henry, hein ? Je vous paierai en conséquence, vous le savez bien.
Elle allait vite en besogne, la taulière. Ça lui sortait de la bouche en jet de pierres tandis que ses doigts boudinés jouaient de l'épuisette au-dessus du comptoir.
— Et si vous me racontiez pour commencer. Avec un petit café...
— Mais c'est l'autre cave qui va vous l'dire, c't'enfant d'salaud. Il est avec eux, j'les ai tous enfermés au troisième étage, chambre 329 !



2 (par Pierre-Axel Tourmente)

Le souffle puissant d'un percolateur, comme une locomotive. Un anneau de brume qui s'élevait, glissait au-dessus du zinc, et le tintement de la clochette au-dessus de la porte. Dring, dring. L'hôtel faisait aussi café, restaurant. Repère de routiers crasseux.

Potage du jour ou Rillettes pur porc
Cuisse de canard et son nid de lentilles
Île flottante ou Crème caramel

Ça sentait le vieux, une odeur de cuisine, de méthyle, de lavande et de naphtaline.
— Ils sont devenus dingues, je pouvais plus les tenir.
Elle disait ça sur le ton du secret d'État : mots bas, cheveux de brume, mélangés au brouillard nicotineux.
— Faut que personne ne sache. Ils vont fermer l'hôtel, c'est sûr ! Vont me saisir la maison, puis la voiture ! Je vais me retrouver à la rue. (Elle implora :) Oh non, pas moi ! (Elle murmura :) Chut ! Chut !
Les yeux dans le verre qu'elle astiquait au-dessus du lave-vaisselle fumant. Elle regarda le seul client d'un air soupçonneux, l'œil au niveau du liquide saumatrondulant dans la tasse que tenait Henry. Se mit le torchon sur l'épaule, mécaniquement.
— Henry, c'est pas facile, je sais plus quoi faire ! (Le torchon sur l'épaule, elle tira sur sa clope.) Alors j'ai pensé à vous, vous comprenez.
Elle dit « vous comprenez » trois fois. Tapota le comptoir de ses petits doigts gourds. Vous comprenez (renifle), vous comprenez (une petite larme légère, presque rien, la lèvre qui faseille), vous comprenez, une dernière fois. Se saisit à nouveau du torchon. Henry ne comprenait pas grand-chose. Elle sortit les verres du lave-vaisselle.
— C'est quoi cette sciure partout ?
— Fallait voir...fallait voir ! C'est eux ! Ils jettaient leurs verres et ils sautaient sur les tables ! (Elle s'interrompit, respira.) Alors au début, bien sûr, personne ne bougeait, et puis...(silence de confidence), quand ils se sont mis à danser, les gens ont pris la poudre d'escampette. Et ils bavaient aussi, ils bavaient beaucoup, tous les trois, et ils sautaient, avec les yeux qui crépitaient et toute la méchanceté du monde dans le regard, des pupilles de tigres. Ils tournaient toupies, ils tournaient valses de Strauss, et puis toupies à nouveau en brassant de l'air avec leurs grands bras. Tout volait, et les verres aussi, les bouteilles aussi, comme le père Coupeau dans L'Assommoir. Rhaaaa ! qu'ils éructaient, rhaaaa ! Mais le rhaaaa moche, le rhaaaa qui présage rien de bon, vous voyez. Et la sueur sur leurs



maillots de corps. Les aiselles puantes qui dégoulinaient, comme au lit, l'odeur. C'est pas la première fois que ça arrive, d'ailleurs, vous vous souvenez, hein ? (Elle déglutit.) Quelle horreur, quelle horreur (elle traîna sur le [o] de « horreur ») ! Mon Dieu ! Mon Dieu (maintenant elle traînait sur le [ø] de « Dieu » comme si elle y croyait) !
Henry s'impatientait mais elle ne s'arrêtait plus. Pendant qu'elle se soulageait, il écoutait. Philomène sortit de la cuisine. Il écoutait, mais moins. Osait pas l'interrompre. Transpirait. Une chaleur à crever. Pffff ! Consentit tout de même à monter. Putain de chambre 329.
— On y va ensemble mais c'est vous qui ouvrez !
— Comment vous avez réussi à les convaincre d'aller en haut ?
— Tine, figurez-vous ! Nicolas Tine, il m'a filé un coup de main. Ça périclite, Henry, ça périclite ! conclut-elle la glotte chevrotante dans l'escalier.

3 (par Alban Orsini)

Et c'est ainsi qu'ils se retrouvèrent, bon an, mal an, devant la porte de la chambre 329. Henry avait bien écouté, il s'était montré patient, une oreille attentive, un réceptacle à paroles. Les bouddhistes tibétains enchâssent des prières dans des moulins qu'il suffit de faire tourner pour prier. Henry, dans un sens, était un de ces mani korlo et c'est Philomène l'hôtelière qui le remplissait d'histoires à coucher dehors, et maintenant elle le faisait tourner sur son axe comme pour mieux se débarrasser parce qu'elle était comme ça, Philomène, elle était très entière comme elle était ronde.
Elle continua tout en fumant :
— Vous le connaissez le Tine, il impressionne. Grand comme un immeuble et fort comme un tonneau (pour « taureau », Philomène, lorsqu'elle avait peur, elle s'embrouillait). Dès qu'ils l'ont vu, les trois gars se sont montrés dociles comme des doudous (pour « toutous ») et ils sont montés, vous comprenez ? Moi j'étais sûr et certaine qu'ils peignaient (pour « feignaient »). Ils sont malins, vous comprenez : de la crème de roublards, c'est des serpents avec des formes d'homme, des Satan que j'vous dis : ils sont possédés, on peut pas leur faire confiance. Ils sont rances et putrides (peut-être pour « perfides »).
Et ils restèrent comme ça devant la porte de la chambre 329. À peine Henry commença-t-il à déceler l'odeur nauséabonde d'une décomposition que la Philomène poursuivit, encore et encore :
— Parce que dans leurs danses au bar, dans leur bave et leurs cris, leurs rhaaa de bêtes qui périclitent, j'y ai harcelé (pour « décelé ») le prénom d'une fille et je crois que c'est elle qui leur a tourné la tête comme ça. Je suis persuadée que tout ça c'est une affaire de fille. Y'a une sorcière



dessous. Y'a de l'amour et des histoires de drames. Mais pas de l'amour joli, non, c'est de l'amour qui empoisonne. Oh la la, ils vont fermer mon hôtel ! Vous les connaissez, ces badauds (pour « salauds ») ! Ils attendent que ça !
Et elle ouvrit la porte avec une grosse clé sur laquelle était gravé 327.
La chambre était vide : une coquille de chambre, une fausse idée de chambre, un reliquat de chambre ou bien encore une abstraction de chambre de ce que serait le contraire d'une chambre normale dans la réalité normale qui serait celle d'une chambre normale d'hôtel normal. Plus aucun meuble. Rien.
Et puis le corps de Tine au milieu. Le grand corps mort de Tine au milieu. La montagne. Le corps puant de Tine au milieu. Autrefois vénéré, glorifié, le corps mort de Tine était en train de se liquéfier et se racornir.
Et Philomène qui se mit à hurler :
— Je suis foutue, vous comprenez ? (Elle déglutit.) Ils sont mauvais, et ils vont revenir !
— Et le cave dont vous me parliez, il est où ?
— Dans la salle de bain, à tous les coups. Il va vous raconter, s'il en est capable et s'il a rien oublié, c't'enfant d'salaud.
Et ils virent alors, sur le mur et en lettres de sang de Tine, un prénom : « Debbie ». Et la clé gravée 327 de la chambre 329 tomba au ré (pour « sol ») dans un bruit mate de ferraille morte.

4 (par Chris Simon)

— Debbie de boisson !
Philomène éclata de rire. Bien qu'il ait arrêté de boire, Henry gardait son sens de l'humour.
Ça en imposait à la taulière.
— Une Debbie, ça vous parle ?
Philomène, l'amygdale encore dehors, tentait de ramasser la clé de ses doigts raides.
— Une de ces ubiquités (pour « antiquités ») de la gare.
Henry suivait attentif les pleins et les déliés du double b.
— Du vrai sang.
— Son sang ?
— Je suis pas de la scientifique. Et l'autre gars ?
— La salle de pain, la salle de pain (pour « salle de bain ») ! répéta-t-elle en boucle tandis qu'elle attrapait la clé 327.
Henry contemplait les marques laissées par la tête de lit deux places et les tables de nuit disparues. La peinture y était d'un vert plus foncé, les appliques avaient été arrachées et des fils électriques pendaient des trous.



— Quelle horreur ! Quelle horreur !
La taulière tonitruait que refaire la chambre allait lui coûter les yeux de la bête (pour « les yeux de la tête »). Il se rappela son rendez-vous hebdomadaire, traversa la pièce, prenant soin de ne pas saloper ses boots avec le sang et la merde de Tine coagulés dans le poil ras de la moquette élimée. Il ne pouvait pas rater sa réunion, son sevrage en dépendait.
— Bon, on ouvre ?
La taulière ouvrit. Un malingre, les yeux fermés, était couché dans la baignoire pleine qui menaçait de déborder. Philomène hurla. Le malingre sursauta, ouvrit les yeux et se tira sur la bite, puis de ses doigts pressa le dessous pour leur montrer ses couilles.
— C'est quoi, ça ? fit le type.
Philomène, qui n'en était pas à sa première paire, ânonna.
— Jamais vu un bonze (pour « gonze ») qui ne sait pas ce qu'il a entre les jambes !
Henry lui jeta la mince serviette effilochée.
— Habille-toi.
L'idiot enjamba le bord de la baignoire, ruisselant, et fit une grimace qui révéla un trou noir dans sa dentition. Une incisive avait sauté. Philomène épongea rapidement le carrelage avec le tapis de bain. Henry ne constata aucune trace de sang. Le grand locdu enfila un jean crasseux sans mettre de slip et un T-shirt noir.
— Debbie ? Tu connais ?
Il sourit, béat. Il lui manquait une roue ou bien il faisait le malin. Henry sortit son Stainless. Pan direct sur la nuque. Le grand duduche s'effondra. La réunion AA (Alcooliques Anonymes) se passait à l'autre bout de la ville. Henry y allait à pied. Les transports en commun l'angoissaient et il avait zéro point au permis. En attendant le faux, il marchait, mais ça demandait du temps. Et le temps rétrécissait depuis qu'il avait arrêté l'Absolut. L'ambiance bubulles et macchabées le chauffait sérieux. Il traîna le débile par les pieds et l'aligna contre le Tine qui cognait l'au-delà ; pendant ce temps Philomène saupoudrait de gros sel la moquette.
— Maintenant, tu vas me cracher toute l'histoire et fissa.

5 (par Teddy Wadblé)

— Henry, laissez-le ! Il dira rien, ce cave passe ses journées au bar, j'vous ai dit, il est abruti complet ! s'écria Philomène.
— Vous en faites pas, dit Henry, je vais le cogner au minimum votre spécimen, juste de quoi lui remettre les idées au clair…
L'homme commençait à pleurer.
— Vous avez pas votre réunion des AA aujourd'hui ? (Henry acquiesça,



étonné par la mémoire fortiche de Philomène.) Bah, allez-y, moi je surveille cette andouille et je vais essayer de nettoyer toute cette merde, d'accord ?
— Ok mais faites attention, je le sens pas, votre cave.
Henry jeta un œil sévère au grand débile avant de sortir de la pièce.
— Debbie est morte.
Philomène se retourna vers l'homme qui se dressait maintenant dans l'embrasure de la porte.
— Mais qu'est-ce que tu fous là, toi ? Et puis c'est qui Debbie ?
— Debbie c'est un ange. Un ange triste.
Philomène continuait, en haussant les épaules, de saupoudrer du gros sel sur le sang lorsque l'homme lui saisit la main.
— Ça sert à rien, m'dame ! Tout va disparaître.
— Non mais t'es fou ? Lâche-moi ou sinon...
Le débile la lâcha, interrompu par la pendule du salon qui sonna quatre heures de l'après-midi.
— C'est l'heure, m'dame.

En ville, Henry sortit de sa séance des Alcooliques Anonymes qui se termina plus tard que prévu — un nouvel arrivant avait eu besoin de vider son sac.
— Une séance de plus, pensa-t-il en s'allumant une clope avec les allumettes de l'hôtel.
Henry regarda l'heure. Philo devait l'attendre et il se demandait ce qu'elle avait bien pu faire du macchabée et du débile.
Au moment où il allait remettre les allumettes dans sa poche, un vieil homme l'interpella :
— Excusez-moi, monsieur, vous auriez du feu ?
Henry lui donna la boîte.
— Tenez, gardez-la.
Le vieil homme alluma sa pipe tout en regardant la boîte de plus près.
— Je connaissais bien ce club, y'a longtemps de ça. Le « Hole of Glory », ça s'appelait. J'y ai rencontré ma femme, dit-il en esquissant un sourire. Il y avait de la bonne musique et cette jolie chanteuse. Bon sang ! Je me souviens plus de son nom...
Henry regarda l'homme avec étonnement.
— Savais pas que l'hôtel était un club avant !
Le vieil homme, toujours en fixant la boîte d'allumettes :
— Oui, c'était un club très bien. Comment elle s'appelait déjà... On en était tous dingues. C'était une star. Elle avait eu son heure de gloire, la petite ! Belle comme le diable. Quel dommage qu'il y ait eu ce drame !
— Quel drame ?



— La petite, voyons. Elle a été tuée dans sa chambre, au club. Je m'en souviens, l'affaire nous avait tous secoués... Mais c'était quoi son nom ?
— Tuée comment ? Vous vous en souvenez ?
— Oh oui ! Un crime passionnel, soi-disant ! Mais c'est l'alcool tout ça ! Une femme comme elle au milieu de tous ces ivrognes, passé minuit le club perdait un peu de sa tenue, faut l'avouer... Le « Hole of Glory », on l'appelait « HoG » pour faire court, ça veut dire « porc » en anglais. La pauvre petite, ils l'ont pas ratée ces trois-là !
— Comment ça, ces trois-là ?
Mais le vieil homme, plongé dans ses souvenirs, n'écoutait déjà plus Henry.
— Ils l'ont suivie jusqu'à sa chambre et personne les a jamais vus redescendre. Le lendemain, à quatre heures pile, la femme de ménage a découvert la petite toute refroidie là-haut. Son nom avait été écrit en gros sur le mur, avec du sang ! Les trois types ont pas été retrouvés, pour ce que j'en sais. Depuis ce jour, le club a plus jamais été comme avant...
Henry pensa qu'au contraire, depuis ce jour, l'endroit n'avait plus jamais connu d'après.
— Dites, la fille, elle s'appelait pas Debbie par hasard ?
Le vieil homme s'illumina :
— Debbie ! Oui, c'est ça. La petite Debbie du « HoG », bien sûr ! Ils ont transformé l'endroit en hôtel après, je me demande ce que c'est devenu maintenant.
Henry écrasa sa cigarette.
— C'est toujours ouvert et on m'y attend...

6 (par Christian Attard)

Bon sang, elle commençait à le faire pisser guimauve cette histoire. Son sevrage allait pas tenir autant que son pucelage à ce rythme. Ça sniffait fort le foutage de gueule. Depuis qu'il buvait plus, les p'tites cellules grises d'Henry commençaient à faire péter leurs capsules.
Impossible que ce phénomène de Philomène ne soit pas au jus de cette boucherie d'antan dans son placard à balais roses. L'aimait bien rendre service aux amies, l'Henry, mais fallait voir à pas le prendre pour une nuche ! Ça allait causer ou il laissait tomber le morceau, et réclamait pour ses menus frais de déplacements pédibulesques.
Et là, sous le coup de sa montée sanguine, il marchait plus vite et forcement usait plus, l'addition allait monter sévère... Une nouvelle paire de pompes pleine vachette se profilait à l'horizon. Autant pas hésiter à taper le cadavre des boîtes à rots qui jonchaient son steeple chase de retour vers ce « trou de la gloire ». Voire filer un magistral pied au cul à cette enflure maigre de « mes couilles », histoire de débloquer la partie haute de



sa façade mandibulaire. L'en était à ces considérations de prospectives jonctionnelles anacobuccales quand il flashbacka vers le vieux à la pipe.
« La vie a de ses étrangetés », se mit-il à cogiter, « fallait que je file la boîte d'allumettes au vioc pour qu'il me balance l'historique du lieu. C'est le père Jung qui était dans le vrai, à penser hard, on attire le scarabée à sa lucarne, enfin plutôt à sa lucane. Mais ça, ce serait plutôt le petit père Fabre, l'entomologiste qui l'aurait dit. Ben quoi ? C'est pas parce qu'on est privé qu'on doit se priver de culture, merde ! En tout cas, c'est le Tine qu'a cané raide et pour un maousse costaud de sa trempe, c'est pas « mes couilles » qu'a pu faire le coup tout seul... »

Commençait même à impliquer dans l'horreur la Philomène tout en tapant dans une cannette qui alla s'écraser dix mètres plus loin au pied d'un Kanak en anorak qui causait à un Berbère appuyé sur un réverbère à l'entrée de l'impasse Père et Manque.
Arrivé à leur hauteur, il reçut un grand coup d'un mec à sa gauche qu'il avait pas vu déboîter son épaule dans son rétro et alla lécher le sol de ladite impasse. Un coup de pompe au cul le propulsa deux mètres plus loin sur un container à poubelles. L'Henry n'eut pas le temps de saisir sa barre d'acier qu'un autre coup de pompe du Kanak lui retourna le plafond comme une crêpe un jour de chandeleur. Le Berbère le prit à la cravate et lui balança un aller-retour mitonné à la bagouse fantaisie serpanné en même temps qu'il dégobillait son quatre heures.
— Fils de pute, t'as gerbé sur ma Rolex !
— Tu t'es fait enfiler, c'est une Taiwan, connard !
Le mec, pour tout remerciement à son expertise, lui flanqua son coude dans la devanture et il entendit craquer un truc à l'intérieur de la boutique.
— Touche pas au trou, ma caille, ou tu finiras dedans, t'as pigé ?
Et pour ponctuer, le Kanak lui refila son 42 fillette dans la côtière. Il eut encore le temps de voir le trio se faire la malle avant de tourner de l'œil.

7 (par Étienne Brouzes)

Maelle a beau jeu d'écouter les ragots des anciens aux tables voisines, mais rien n'y fait, elle reste convaincue que c'est impossible. Pas elle. Non, sa mère n'aurait jamais, mais alors jamais, jamais laissé sa place au Club. Pas d'elle-même. Ni pour du fric, ni pour la dope. Pas elle, non !
Maelle a tout de Debbie : la silhouette élancée, le visage au teint pêche, les yeux inquisiteurs, le regard perçant, la pupille vive...et dilatée. Si elle est venue, c'est un peu pour cela, pour la pupille de sa mère. Et maintenant qu'elle est assise là, aussi sage à la terrasse de l'hôtel, elle ne peut plus hésiter ni fuir son destin. La pupille...de sa mère ! La gloire qui l'enfanta !



Enfin ! Et elle ne le sait que trop bien que sa mère était au top. C'est une certitude qu'elle faisait vivre le Club, qu'elle était le Club, sa raison d'être. Alors qu'importe ! Elle ira au bout, au bout du bout, pour la pupille... Elle a reconstitué l'histoire, en partie, mais il lui manque la fin. C'est horrible de chuter ainsi...des pans entiers de souvenirs engloutis, des heures de plaisir disparues mais surtout ce vide, ce vide horrible du manque, ce vide qui étend son poids sombre sur l'esprit. Peut-être est-ce cela ? Oui, finalement ce trou c'est le vide, la partie manquante, le fond invisible ou peut-être un autre bord, un autre vice, un autre tour. Ou un tour pour rien ? Un tour pour la gloire ?

De sa vie, Maelle n'avait reçu qu'une lettre de sa mère, il y a bien longtemps.

Mademoiselle Maelle Ditou
2, Passage de l'Étoile
75017 PARIS

Comme c'était la seule, et qu'elle n'en attendait pas d'autre, elle ne l'avait pas lue ni même décachetée. Peut-être pour s'en préserver. Elle gardait cette relique pieusement, comme un trophée, comme sa victoire en somme. Pourtant, elle éprouvait un sentiment diffus de colère mêlée de peur, essayait de s'imaginer le visage de sa mère qu'elle n'avait finalement pas vue depuis...combien ? Plus de quinze ans ! Sans y parvenir, elle avait cependant admis l'idée qu'elle lui pardonnerait, qu'il le fallait impérativement.
Mais maintenant qu'on l'avait dessoudée, quel sens cela pouvait-il avoir ? La pupille de sa mère... Elle finissait son jus de pamplemousse et attendait de revoir ce Henry auquel elle avait donné rendez-vous ici-même, après leur rencontre d'il y a trois jours au bar de l'hôtel, sans savoir que cette affaire allait bientôt tourner court et péricliter complétement jusqu'à l'oubli.

8 (par Philippe Correc)

Henry sortit des limbes. Il était bien amoché. C'était son dentiste qui allait être aux anges : encore une dent de moins.
Il ouvrit les yeux au ras du sol, là où l'avaient laissé les trois malabars qui l'avaient pris pour un punching-ball. Tout ça pour une cannette de bière. Y'en a vraiment qui ont les nerfs en pelote ! Il essaya de se relever mais sentit une douleur au niveau de l'abdomen. Merde, ils lui avaient cassé une côte !



Il se releva tant bien que mal tout en grimaçant de douleur et put sortir, en claudiquant, de la ruelle. Heureusement qu'il n'était pas loin de l'hôtel.
Ah, elle allait l'entendre, la Philomène ! Il allait lui apprendre du pays à cette drôlesse. Mais il se rappela les dernières paroles de ses agresseurs. Qu'est ce qu'ils avaient dit en partant : « Touche pas au trou, ou tu finiras dedans » ? Qu'est-ce que ça pouvait bien vouloir dire ? Fallait-il y voir un rapport avec cette Debbie dont le vieux venait de lui conter l'histoire ? Il fallait vraiment qu'il ait une conversation avec la Philo, elle devait sûrement être au parfum.
Il continuait d'avancer en direction de l'hôtel. Tout d'un coup, il s'arrêta.
Merde alors, j'ai complètement oublier Maelle. On devait se voir aujourd'hui, on avait rendez-vous au bar de l'hôtel en plus. J'espère qu'elle y est toujours et qu'il n'y aura plus de grabuge, j'ai eu mon compte pour la journée. Il avait envie d'un peu de douceur...surtout après le passage à tabac qu'il venait de recevoir. Il pensa aux mains douces de Maelle qui sauraient lui faire oublier la galère dans laquelle il s'était fourré. Il avait le cœur sur la main, mais des fois mieux valait réfléchir avant de dire oui ! Il voyait à présent les lumières de l'hôtel et Maelle en terrasse qui l'attendait. Il se mit à lui sourire malgré sa vive douleur aux côtes. Il croisa son regard. Elle prit un air effrayé à le voir arrivé dans cet état. C'est sûr qu'avec son pantalon déchiré, son nez en sang qui avait dégouliné sur sa chemise et son air bancal, il avait pas belle allure, le Henry.
« Mais qu'est-ce qu'il t'ait arrivé ? Qui t'as fait ça ? »
Henry ne répondit pas, trop fatigué ; elle arriva à sa hauteur et lui prêta son épaule pour l'aider à passer le perron.
« Viens avec moi, je vais te soigner. Tu vas tout me dire. »

9 (par Sophie Adriansen)

Maelle tira une chaise et fit asseoir Henry face au bar.
— Ben mon vieux, ils vous ont pas loupé ! Comme si y avait pas assez de moglobine dans les parages...
Philomène ne le prenait pas exactement sur le ton de la blague.
— Auriez-vous du coton hydrophile et du désinfectant, madame, s'il vous plait ?
Philomène tiqua sur le « madame » avant de se ressaisir au clin d'œil discret que lui adressait Maelle. Elle claqua le torchon sur son épaule et fila dans l'arrière-salle ; elle revint presque aussitôt avec un paquet de coton et une bouteille de mercurochrome.
— Rouge sur rouge, rien ne bouge. Mais c'est pas avec ça que j'vais arrêter d'avoir des ennuis.



Involontairement, Philomène shoota dans le sac de Maelle posé sur le carrelage. S'en échappa quelque chose — une plume empesée, un pli fin.
— Fiche ! pesta Philomène.
Maelle ouvrit de grands yeux horrifiés. Elle eut une pensée violente à l'égard de Philomène. Celle qui devait lui livrer la clé de son existence transformait le crochet en poignard. Cette lettre évadée de son sac à main, c'était une urne funéraire qui s'entrouvrait, prête à se vider de ses cendres. Elle se sentait au seuil de l'irréparable.
Henry, lui, ignorait tout du recto de l'enveloppe, de l'obsolescence de l'adresse comme du patronyme de sa destinataire. En revanche, il distinguait nettement la mention de l'expéditeur, en caractères nerveux plaqués au plus haut du volet autocollant comme on s'accroche aux branches — pour retarder la chute : « Debbie Ditou ».
Maelle et Henry relevèrent la tête. Leurs regards s'aimantèrent. Maelle tira une masse blanche du paquet qu'elle tendit à Henry. Elle empoigna la bouteille de mercurochrome en une silencieuse proposition. Henry secoua la tête — il avait sa dose de rouge, il préférait souffrir encore un peu que de ressembler à un Indien. Il se ficha le coton dans la narine et désigna du menton le courrier d'outre-tombe.
À présent que l'écoulement nasal était contenu, il était temps de saigner le papier et de déverrouiller les tripes. Sans un mot, Maelle attrapa un couteau sur la table la plus proche et saisit l'enveloppe.

10 (par Marianne Desroziers)

Maelle décacheta l'enveloppe et en sortit un papier à lettre au motif fleuri, parfumé d'une odeur qu'elle connaissait bien même si elle ne l'avait que trop peu sentie durant son enfance. Elle lut à voix haute :

Maëlle chérie,
Cette lettre est un testament. Je n'ai rien à te léguer mais je te dois la vérité sur ma vie et ma mort prochaine. Le Hole of Glory est fréquenté par des pourritures du milieu, je veux partir depuis des mois mais la patronne m'en empêche, elle me fait du chantage parce qu'elle sait que sans moi son club miteux n'est rien du tout. Je dois de l'argent à trois Siciliens, je ne peux rien faire. Ce sera une overdose dans ma chambre un soir, ou eux qui me tueront. S'il m'arrive quelque chose, voici leurs noms : Tonio Marsella, Paolo Moro et Vincente Scorsi. Je sais que je ne suis qu'une chanteuse de cabaret, mais je suis aussi une mère et on n'a pas le droit de tuer une mère. Tu en aurais mérité une meilleure que moi mais j'ai fait ce que j'ai pu et je t'aime malgré tout.
Debbie, ta mère.



— Ça tire les larmes un truc pareil, vous trouvez pas ?
En entendant cette grosse voix rocailleuse dans son dos, Maelle, dont le Rimmel en avait effectivement pris un coup, se retourna tout comme Philomène et Henry : deux types patibulaires les toisaient. Un Kanak toujours en anorak et un Berbère avec un revolver.
— On t'avait dit de pas te repointer ici, t'es vraiment bouché ! beugla le Berbère. Eh, la vioque, y'a une cave dans ton troquet ?
— Ben ouais, bien sûr.
— Alors on va régler ça à l'ancienne.
Philomène, Maelle et Henry, le canon entre les omoplates, allèrent dans l'arrière-salle et descendirent un escalier en ciment. Ils arrivèrent dans un vieux débarras poussiéreux, bas de plafond et puant l'ammoniac, avec pour seule lumière une ampoule clignotant au bout d'un fil de fer tordu.
— C'est qui, le zigue ? demanda le Kanak.
Le grand débile, encore à moitié saoul, était assis sur une chaise en osier près d'un congélateur immense, une bouteille de whisky presque vide à la main.
— Bah, vous occupez pas de lui, répondit Philomène avec aplomb, c'est le cave que j'ai mis là pour surveiller le congélo, j'ai foutu le corps du Tine à l'intérieur.
— Rien à battre, dit le Berbère, pointant le feu sur Philo et ses affidés.
— Comme on tire sur la fin, vous pourriez nous raconter toute l'histoire, demanda Henry, qu'on crève pas idiots...
— Ok, dit le Kanak, on va te cracher le topo. Ta petite princesse, c'est la fille de la grande Debbie qui s'est fait refroidir ici par des épées du milieu naguère, elle est revenue dans le coin y'a pas longtemps et ça s'est su, et comme y'a personne qui surine dans le secteur sans avoir notre aval quelqu'un est venu nous voir...
— Un p'tit jeune, le fils Scorsi, coupa le Berbère, un Rital sapé comme un schleu qui jacte comme un espingouin... Tout se perd, c'est le drame des truands de seconde génération.
— Ouais, un Rital, il voulait qu'on lui trouve des gars pour rectifier la petite, il avait peur qu'elle en sache trop. On a envoyé trois Serbes l'attendre ici et lui régler son compte, mais ces cons-là ont picolé et ils ont tourné fou, ils ont buté un mec dans la panique, laissé un message pour effrayer la drôle puis ils se sont tirés par la fenêtre.
— Saut du troisième dans une benne à ordure, étaya le Berbère. Pas beaux à voir les loustics, côtes en vrac, pattes cassées, commotions cérébrales, tellement pleins qu'ils ont essayé de voler le mobilier en le passant par la fenêtre en petits morceaux. De vrais bons à rien.
— On est venus s'occuper de ça nous-mêmes quand ce trouduc a débarqué, continua le Kanak en désignant Henry. On t'a cogné avec un de nos soces



pour que tu te casses mais t'es revenu, résultat t'as gagné le gros lot, on va tous vous fumer et faire flamber la bicoque.
— Pas mon hôtel ! gueula Philomène qui n'avait retenu que ça.
— Suffit les baltringues ! calma le Berbère. Tous contre le mur les yeux fermés, une valda par tête de pipe et on n'en parle plus...
À l'énoncé du programme, un instant de lucidité éclaira la caboche d'Henry : il chopa la bouteille du cave qui n'avait rien entravé, la lança en direction de la tronche du Berbère en réduisant l'ampoule en miettes au passage et tout retomba dans le noir.
Coups de feu et cris de lutte : quand une lumière se montre, c'est Philomène debout qui tient une lampe-torche, l'anorak du Kanak troué et plein de sang, le Berbère les pattes en l'air, son arme dans la pogne d'Henry et le cave qui couine comme une marmotte en rut prise dans un piège à loup.

Une demi-heure plus tard, la situation s'était décantée : après avoir réquisitionné le mini-van de son gendre et obligé Henry à y charger un congélateur rempli de trois macchabées, Philomène était partie pour la décharge la plus proche, avec crochet par l'hosto pour y lâcher le grand débile qui s'était pris une bastos pleine clavicule. Avant de foncer, elle lui avait dit :
— Sale journée, Henry, sale journée ! Vous voyez les semaines que ça me fait... Quand je vous disais que je périclite !
Maelle et lui étaient seuls devant l'hôtel maintenant, sonnés mais indemnes. Il la trouvait de plus en plus attirante avec son mélange de candeur et de fille perdue ; il lui demanda :
— Tu vas faire quoi ? Prévenir la police pour la lettre ?
— Surtout pas. J'ai que deux solutions : faire justice moi-même ou tout oublier, sauf les mots que j'attendais de ma mère et qu'elle ne m'a jamais dits. Tout oublier et vivre ma vie.
— Tu vas où, là, tout de suite ?
— Et toi ?
— Je vais par-là...
— Allons-y ensemble alors.

L'oubli (Jacques Cauda)



Écrire pour l’oubli

Jacques Cauda

Dostoïevski écrit dans L’Adolescent : « Je ne suis pas un littérateur et je ne veux pas l’être ». Moi non plus.

En revanche, quand j’étais jeune, à peu près de l’âge de cet adolescent, je rêvais de gloire et de littérature. Plus exactement, je rêvais de gloire par la littérature. Non seulement, je n’avais pas compris Dostoïevski qui distinguait le littérateur de l’écrivain, mais surtout j’avais oublié que mon siècle était en train de se rayer peu à peu du monde des lettres. Combien de divisions ? selon Staline évaluant le poids de ma chère littérature face à celui des images. Oui, que valaient-ils mes seuls mots face à la belle Marilyn Monroe ? Pas un clou ! Rien où accrocher ma phrase d’un « je », d’un « il ». « Il était huit heures moins vingt. Il refit son lit. En retournant la couette, il découvrit quelque chose qui le laissa stupide. »

Je l’avais attrapé ce sentiment-là, je ne me voyais plus dans la glace, parce que j’étais devenu Molière, Balzac, Proust. Et j’allais le prouver : « Raconter un de vos rêves », disait le sujet de la première dissertation de l’année. Une gageure ! À quoi rêve un élève de treize ans, une fois rêvés la manière de cultiver les arbres fruitiers (?) et les strip-teases des jeunes filles aux cheveux sombres, habités depuis pas mal de temps par les inventions du cinéma et de la psychanalyse, à peu près contemporaines.

Comment rêver après « La Science des rêves » et « La Règle du jeu » ? Est-ce que mon professeur savait que je m’appelais maintenant Mike O’Phone, comme il est dit dans Finnegans Wake ? Non. Ni lui, ni moi ne le savions, nous qui rêvions. Lui du passé et moi de gloire. Car j’étais l’Écrivain , « Ô », diraient-ils tous, ô par le trou duquel j’ignorais que mon asinité passait l’encolure.

« C’était la nuit. Les animaux se réunissaient dans une clairière tout autour d’un mystère. Il y avait des lapins, des petits et des grands, avais-je écrit pour écrire et aimer écrire, et des sangliers, des gros et des maigres, pour animer mes mots, et des tourterelles rouge et or qui peuplaient les arbres dans cette nuit fantomatique. Le noir enveloppait la hêtraie comme les bêtes, que j’avais dotées, avec soin, de leurs cris respectifs, les lapins glapissaient et les tourterelles couraient au rendez-vous… »

On ne crut pas même à l'insolence, l'insolence la mieux partagée qui n'épargne jamais que la littérature distinguée du reste du monde. Du monde à jamais perdu pour tout le monde, dès l'exergue que pas un n'entendit :

« Surgit in aeternum caelesti freta potestas, praesidio, surgit regnum quod dextera magni, etc. »

« Il jaillit le pouvoir accoudé aux ciels, il jaillit le royaume que la main de Dieu a montré aux destins, un globe neuf a voulu le crier au monde frappé de stupeur. »

Le globe tourna un petit moment sur lui-même, puis chancelant retomba avec moi dans l'oubli.

L'oubli le plus noir. Celui des salles obscures.

EN SAVOIR PLUS

Auteurs

Arthur-Louis Cingualte : ses nouvelles sur notre site

Marianne Desroziers : ses articles sur notre site et son blog

Diane Frost : son blog

Alain Lasverne : son blog

Salima Rhamna : son blog

Georgie de Saint-Maur : ses trois séries littéraires

Philippe Sarr : ses nouvelles et son blog

Constance Dzyan : ses nouvelles

François Cosmos : ses nouvelles et son blog

Cécile Delalandre : ses nouvelles et son blog

Christian Jannone : une nouvelle et une critique littéraire

Marlène Tissot : son blog

M'barek Housni : ses nouvelles

Sébastien Ayreault : son feuilleton et son blog

Pierre-Axel Tourmente : ses nouvelles et son blog

Alban Orsini : son blog

Chris Simon : son blog

Teddy Wadblé : son blog

Christian Attard : 1er et 2e blogs historiques, un 3e ésotérique

Étienne Brouzes : son site professionnel

Philippe Correc : son blog

Sophie Adriansen : son blog

Jacques Cauda : une nouvelle et son blog

Illustrateurs

Guillaume Gasnot : son blog

Sébastien Lopez : ses dessins sur DeviantArt

Pascale Mayeur-Sarr : ses dessins sur Facebook

Noémie Barsolle : son blog

En savoir plus - Jean-Léon Gérôme, Pollice Verso

À VENIR



Énigmes & Labyrinthes

Numéro 4

Juin 2012